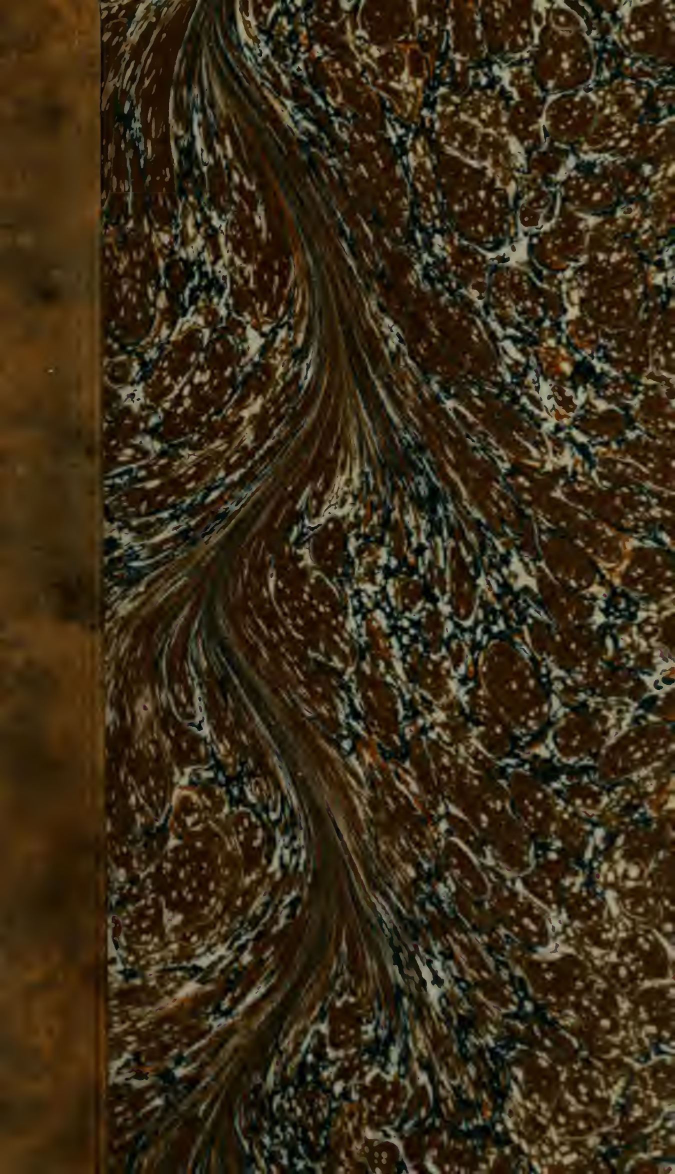


BERGERAT

PLAIDOYER

POUR ET CONTRE

J. J. ROUSSEAU

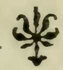
E T L E

DOCTEUR D. HUME.

PLAIDOYER
POUR ET CONTRE
J. J. ROUSSEAU
ET
LE DOCTEUR D. HUME,
L'HISTORIEN ANGLOIS.

AVEC DES ANECDOTES INTÉRESSANTES RELATIVES AU SUJET.

Ouvrage moral & critique, pour servir de suite aux Œuvres de ces deux grands Hommes.



A LONDRES,

& se trouve

A LYON,

Chez PIERRE CELLIER, Libraire, Quai St. Antoine.

A PARIS.

Chez DUFOUR, Libraire, *ci-devant au Cabinet Littéraire*, à présent rue de la Vieille Draperie, au bon Pasteur, du côté du Pont Notre-Dame, vis-à-vis Sainte-Croix, en la Cité.

M. DCC. LXVIII.



LA VÉRITÉ

A CEUX QUI SE PLAISENT

A L'ENTENDRE.

IL eſt peu de converſations où l'on ne s'entretienne des Grands Hommes qui tiennent un rang diſtingué dans la République des Lettres : tantôt c'eſt de Voltaire & quelquefois de J. J. Rouſſeau Les jugemens que l'on a portés ſur la conduite de ce Philoſophe Genevois, & particulierement ſur ſon démêlé avec le Docteur D. Hume ont tant de fois varié, qu'il n'a jamais été poſſible

de tabler ſur quelque choſe de certain relatif à ces deux objets. Je vais donc eſſayer de fixer à cet égard les diſcours du Public. Mais qu'entend-on par le Public ? Combien de fois a-t-on eſſayé de le peindre ſans pouvoir cependant le faire reſſembler à l'original ? Je n'entreprendrai pas de faire ici ſon tableau dans toute ſon étendue : j'avoue que ma capacité ne va pas juſques-là. Je tâcherai ſeulement de le définir de mon mieux & voici comment.

Le Public eſt un arbre antique, planté depuis la création du monde, qui compte avec un nombre infini de générations, une multitude de branches attachées à ſon corps & ſoutenues par le même tronc. Il y en a de groſſes, de médiocres, de plus faibles, de plus minces & de plus élevées les unes que les autres,

& il n'y en a pas une qui ſe reſſemble.

Si le Lecteur ne me conſidere que comme la moindre des feuilles attachées à cet arbre-là, il ne m'offenſera pas : d'ailleurs je n'ambitionne point l'honneur de lui être connu particulierement. Je me borne à la faculté de pouvoir réfléchir, cenſurer, abſoudre, condamner & écrire ſelon mes lumieres. Les ſiennes ſont bien plus étendues & plus étincellantes, je le ſai, & je n'ignore pas qu'après tous les efforts que j'aurai faits pour lui plaire, bien loin de m'en tenir compte à mon avantage, il me réfutera, me cenſurera, me condamnera, m'approuvera peut-être : c'eſt à quoi tout Ecrivain doit s'attendre. Ce qui m'encourage à me livrer au penchant qui m'entraîne à mettre au

jour ce que je penſe des procédés réciproques entre Mr. Hume & Mr. J. J. Rouſſeau, c'eſt qu'en dépit même de la critique la plus amere, je ſuis certain de trouver des approbateurs. Je n'irai pas follement braver le Public ; je ne viendrai pas lâchement gémir & pleurer pour obtenir ſon ſuffrage : je ſai qu'il eſt ſévere quand il le veut, indulgent quand il le faut ; qu'il aime la droiture & rend toujours juſtice à la vérité.

Mais j'entens le public ſenſé qui s'écrie :

AU FAIT, AVOCAT.

M'y voici.

Les Editeurs de la Piece qui a donné lieu à celle-ci, pour vous faire voir, Meſſieurs, qu'ils ont

étudié en Rhétorique, débutent en exposant à vos yeux un tableau bien séduisant : c'est l'éloge pompeux des talens & des belles qualités de Mr. Hume. Ils peignent aussi avantageusement qu'il leur est possible, le Héros de leur Comédie scandaleuse. Ils jettent avec beaucoup d'adresse de la poudre aux yeux des spectateurs, pour séduire, autant qu'il est possible, le préjugé, & le faire pencher du côté de celui qu'ils se flattent de pouvoir innocenter. Delà ils passent subitement au portrait de son adverse partie; mais ce ne sont plus les mêmes couleurs qu'ils employent, ils abandonnent le carmin & l'outremer, pour ne tremper leurs pinceaux que dans le noir & l'obscur. Sur la droite, tout est brillant & flatteur ; sur la gauche, tout est hideux & révoltant. D'un

côté ſont les roſes, de l'autre les épines. Voilà le fin du métier. C'eſt un piege où il n'y a que les petits génies qui s'y laiſſent prendre ; mais les gens éclairés ſçavent adroitement l'éviter. Ils s'approchent & fixent attentivement les objets, confrontent les copies avec les originaux, & ſi les Peintres, ſoit par paſſion ou par enthouſiaſme, ſont tombés dans les extrêmes; qu'ils ayent flatté ce qui ne devait pas l'être, & trop ridiculiſé ce qui ne le méritait pas, on les ſiffle & l'on ne les regarde plus que comme des barbouilleurs.

Fixez, je vous prie, Meſſieurs, ce premier chef-d'œuvre. Ce doit être le portrait en grand du Philoſophe Anglais. *Des mœurs douces & ſimples, beaucoup de droiture, de candeur & de bonté ; & la modération de ſon caractere ſe peint dans ſes écrits.*

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquiſes par l'étude, à chercher la vérité & à inſpirer l'amour des hommes. Jamais il n'a prodigué ſon tems & compromis ſon repos dans aucune querelle ni littéraire ni perſonnelle, &c.

La ſuite du panégyrique n'eſt qu'un reſte de fumée échappée de l'encenſoir, pour diſſiper les exhalaiſons. Je la ſupprime pour vous faire remarquer, Meſſieurs, que voilà en bien peu de lignes la peinture d'un homme accompli , c'eſt-à dire du Sage qui l'emporte de beaucoup ſur tous ceux dont Plutarque nous a fait les portraits.

Il ne m'appartient pas de démentir un éloge auſſi pompeux & ſi prévenant en faveur du célebre Ecrivain , qui peut-être lui-même ne s'y reconnait pas , parce que je

me perſuade qu'il n'a pas encore aſſez d'orgueil & d'amour-propre pour ſe croire infaillible. S'il ſe croyait tel, je le prierais de ſe reſſouvenir que feu M. le Général Barrington fut obligé, en 1762, d'envoyer à M. Smolet, autre Hiſtorien non moins eſtimé en Angleterre & dans la République des Lettres que ſon Emule, une relation authentique de la conquête de la Guadaloupe, afin de détromper le public & l'inſtruire d'une vérité négligée par M. Hume : vérité importante & qui ne l'était pas moins pour la réputation du Général Anglais, que pour les intérêts particuliers des Inſulaires qui venaient d'être conquis.

Cette anecdote qui paraît tout-à-fait étrangere à mon ſujet, le ferait bien davantage ſi elle n'indiquait pas un Ecrivain, qui ſe livre avec

trop de précipitation à des bruits populaires : qui, pour remplir une feuille périodique * à cettain prix, se hâte d'y insérer, sur la foi du premier venu, ce que le second avec preuve en main peut démentir.

Une telle conduite dénote toujours un homme bien plus avide de gain que de réputation : d'où l'on pourrait conclure que si M. Hume se fût autant appliqué à chercher la vérité, ainsi que ses Apologistes veulent le faire croire, qu'elle ne lui eut point échappé, sur-tout dans la circonstance dont je viens de parler.

L'on peut repliquer à ce que je viens de dire, qu'un Ecrivain gagé

---

* On achetait l'Histoire de M. Hume en détail, par deux & trois feuilles, qui faisaient un Numero.

par un Libraire, eſt ſouvent forcé, pour retirer le fruit de ſes veilles, de remplir ſa feuille à la volonté de celui qui le paye. M. Hume feroit-il réduit à cette fâcheuſe extrémité? Il en eſt plus à plaindre & moins coupable, j'en conviens: mais cette ſituation laiſſe toujours ſoupçonner une vénalité qui fixe l'appas du gain de l'Ecrivain obligé de ſubſiſter par ſes talens. J'en ai connu plus d'un qui auraient été charmés de trouver quelque reſſource auxiliaire dans la plume d'un habile homme, réduit à la fâcheuſe néceſſité de labourer à bon marché. Non, je ne prête pas encore cette intention à M. Hume, vis-à-vis de J. J. Rouſſeau, c'eſt une idée paſſagere : peut-être aurai-je occaſion d'y revenir & pourrai juſtifier dans la ſuite que ſi je n'ai pas rencontré juſte, au moins ne me

ſuis-je pas fort éloigné du but.

Que la modération de Mr Hume convienne à ſon éloge, quand il s'agit d'examiner de ſang froid les critiques ou les cenſeurs de ſes ouvrages : qu'il faſſe briller ce grand phlegme philoſophique ſi naturel aux Ecrivains Anglais : tout cela eſt fort louable & l'aurait été davantage, s'il eût témoigné plus de tendreſſe, ou ſinon plus de pitié pour l'accablement où ſe trouvait ſon ſoi-diſant ami, & particulierement quand celui-ci eut la faibleſſe de marquer tant d'excès de ſenſibilité pour des procédés dont le ridicule réjailliſſait ſur ceux qui avaient eu aſſez de lâcheté pour les faire naître.

Plus M. Hume était perſuadé que les querelles des Gens de Lettres ſont le ſcandale de la Philoſophie, plus il devait faire d'efforts pour préve-

nir & pour étouffer par une justification amicale, la dispute qui venait d'éclore entre lui & J. J. Rousseau. C'était-là, assurément, une occasion tout-à-fait heureuse, pour attirer au phlegme philosophique tous les éloges qu'il mérite ; mais il ne l'a pas fait, les Editeurs de ses griefs s'y sont opposés : ces Messieurs voulaient peindre. Voici le pendant de leur premier tableau.

Tout le monde sait, disent-ils, que M. Rousseau, PROSCRIT DE TOUS LES LIEUX *qu'il avait habités, s'était enfin déterminé à passer en Angleterre.*

Un démenti n'est plus à la mode, je ne m'en servirai pas. Au reste les proscriptions contre J. J. Rousseau, ne sont point un reproche à lui faire, elles sont à bien des égards son éloge, si l'on excepte l'article qui regarde la religion. Il n'a pas été proscrit

profcrit du Comté de Neufchâtel ; fa maladie * feule l'en a fait fortir ; & cette façon d'habiller des portraits devrait couvrir de honte ceux qui s'en fervent.

Socrate fut profcrit, & de même quantité de Philofophes dont on refpecte encore la mémoire. C'eft le fort de tous les hommes extraordinaires, qui veulent s'élever au-deffus des préjugés reçus. Le grand Wolff fut profcrit, & fon rappel n'a pas moins illuftré l'exilé, qu'éternifé la gloire du Monarque favant qui l'engagea à revenir dans fes Etats éclairer l'une des plus célebres Univerfités de l'Allemagne.

* Une humeur inquiette, ombrageufe, taciturne, qui felon les Pytagoriciens s'évapore en fumées qui attaquent le cerveau & font faire à l'efprit bien des fottifes & des extravagances : c'eft l'aveu de J. J. Rouffeau lui-même.

Les choses qui souvent paraissent les plus éloignées, se rapprochent. Si la force d'un certain parti, à Geneve, reprenait le dessus, Rousseau pourrait encore y trouver un asyle, & peut-être une statue, tandis que les barbouilleurs qui ont voulu le noircir à toute outrance, ne trouveraient par-tout que des huées & des mépris.

Il y a toujours de la bassesse à reprocher à un homme qu'il est proscrit ; & sur-tout quand il ne l'est pas pour des faits qui déshonorent.

Les amis de M. Hume, disent les Editeurs, *se sont réunis pour l'engager de rendre sa justification publique.* *

* Dans un autre endroit M. Hume déclare que plusieurs autres de ses amis lui avaient conseillé le contraire : ceux-ci connaissaient mieux l'art de donner de bons conseils.

Ah que ce ſiecle eſt abondant en amis pour M. Hume! Mais de tels amis ne le ſont gueres, ou tout au-moins ils ne paraiſſent pas l'être de la premiere claſſe. De vrais amis ne donnent jamais de conſeils qui puiſſent troubler le repos de ceux qu'ils aiment. Au contraire, ils s'écrient, fuyez les éclats qui peuvent vous attirer mille inquiétudes & ſcandaliſer le public. Si vous êtes innocent, mépriſez par le ſilence les invectives d'un ennemi mépriſable par ſa méchanceté. Si vous êtes coupable, avouez votre faute, retractez-vous, reconciliez-vous: toutes ces choſes ſont poſſibles; il n'y a que la façon de le faire qui édifie, & qui fait connaître, *qu'errer eſt d'un mortel, pardonner eſt divin.* *

* Pope.

Les Editeurs terminent leur avertiſſement en aſſurant que *M. Hume*, *en livrant au Public les piéces de ſon procès, les a authoriſés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume ſur ce ſujet*, & continuent en outrageant ſon adverſaire, de le défier de revenir à la charge, *qu'il peut produire des ſuppoſitions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles : qu'il peut créer & réaliſer de nouveaux phantômes, & envelopper tout cela des nuages de ſa rhétorique, qu'il ne ſera pas contredit.* Et ils finiſſent par avertir le public *que M. Hume abandonne ſa cauſe au jugement des eſprits droits & des cœurs honnêtes.*

Penſaient-ils, en parlant ainſi, que ces eſprits droits, plus ils le ſeront, plus ils tâcheront de le faire connaître, & que ces cœurs honnêtes qui ſe trouvent parmi le pu-

blic , plus ils auront de probité, plus ils s'empresseront à embrasser & à deffendre la cause, je ne veux pas dire seulement de l'innocent, mais d'un homme à talens, persécuté pour des singularités qui ne sont point des crimes, si tant est qu'ils ne soient pas les premiers symptômes d'une maladie incurable.

Je passe à l'exposé de M. Hume.

Rien de plus obligeant & de plus noble que le premier procédé de cet Anglais à l'endroit du Genevois expatrié. Il lui offre chez-lui un asyle *& n'avait pas besoin d'autre motif*, ajoute-t-il, *pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que lui avait donnée du caractere de ce Genevois, la personne qui le lui avait recommandé.* C'est-à-dire que cette même personne, déja bien connue de M. Hume, était capable de se connaître en hommes &

d'apprécier leurs vertus & leur mérite. Mais à ce titre magnifique il en ajoute un autre : *la célébrité de ſon génie, de ſes talens & de ſes malheurs était une raiſon de plus pour s'intéreſſer à lui.*

Je ferais tenté de penſer, moi qui crois de connaître un peu le génie Anglais, que la *célébrité de ſon génie & de ſes talens*, était le motif le plus puiſſant qui engageait M. Hume à ce bel *acte d'humanité*, & que l'eſpérance que le bienfaiteur avait conçue de tirer partie de cette bruyante célébrité, lui avait fait concevoir le deſſein d'attirer chez lui un homme de génie, & dont les talens s'étaient acquis en Angleterre une réputation diſtinguée, par une multitude d'éditions de ſes ouvrages, qui avaient enrichi les Libraires qui les avaient publiés.

Il n'y aurait pas eû une grande gloire à remplir un acte d'humanité à ce prix-là, attirer un homme chez soi, qui sait, ou que l'on soupçonne qui peut mériter de nouveaux suffrages de la part du public, l'engager à quêter des souscriptions, & enfin se procurer par son travail dequoi fournir à sa subsistance & peut-être encore à grossir la fortune de son prétendu bienfaiteur : voila le point de perspective que j'apperçois dans ce bel acte d'humanité, & qui pourtant ne mérite pas que l'on blâme trop celui qui le fait, en considération de ce que l'intérêt personnel fait aujourd'hui la base de presque toutes les liaisons humaines & des bienfaits que l'on répand dans le monde.

On me reprochera de prêter ici à M. Hume un point de vue que peut-

être il n'a jamais eu. Peut-être ai-je mal jugé quant à ce célebre Ecrivain, & je lui fais mes plus humbles excuses d'une ſuppoſition qui ne prend ſon origine que dans ce que j'ai vu moi-même en Angletterre à l'égard de pluſieurs hommes à talens. Ils y arrivaient peu décorés des faveurs de la fortune, il eſt vrai, mais ils pouvaient y déployer leur ſavoir faire. Quand c'étaient gens d'un mérite diſtingué, leurs confreres opulens & accrédités, les accueillaient avec empreſſement & leur offraient quelquefois les moyens de débuter. Mais ces moyens ſe réduiſaient, en travaillant ſans relâche, à pouvoir joindre les deux bouts de la ſemaine. Leurs prétendus bienfaiteurs prônaient avec enthouſiaſme leurs productions : ils faiſaient plus ; j'en ai vu qui s'en chargeaient pour les

montrer,

montrer, en retiraient eux-mêmes le prix, qui ne tombait jamais en entier dans les mains de l'artiste ou de l'ouvrier.

Je ne mettrai point en parallele avec un homme de lettres aussi respectable que M. Hume l'Ex-Arlequin d'un certain Théâtre, qui a eu le secret, à la faveur d'une semblable industrie, de former un magasin d'une quantité de chef-d'œuvres de toute espece, fruits précieux de la capacité des meilleurs ouvriers ou des plus habiles Peintres dessinateurs & mécaniciens en tous genres, à qui cet usurier ne procurait que la vie & l'habit, tandis qu'il acquérait à leurs dépens l'immense fortune dont il jouit.

Je pourrais appliquer à la plûpart des Libraires de Londres, à quantité de Négocians & de Mécaniciens,

cette trop coupable induſtrie envers ceux qu'ils font travailler comme des Eſclaves, pour ne leur accorder non pas de quoi vivre, mais uniquement de quoi languir & ne pas mourir de faim.

Si ceux qui ſe ſont enrichis en Angleterre par le moyen des productions de J. J. Rouſſeau avoient tant ſoit peu de conſcience & d'équité, ce Genevois ſeroit bientôt à couvert des injures de la fortune.

La Lettre écrite par J. J. Rouſſeau de Môtiers-Travers, en Février 1763. n'a pas été écrite par Rouſſeau malade, mais par Rouſſeau ſe portant bien. Elle développe avec toute la ſagacité & la nobleſſe convenables les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance & de l'amitié la plus ſincère pour les offres généreuſes que M. Hume lui faiſait. L'Auteur

d'Emile ne s'y déguiſe point : ſes aveux ſont naïf; les tranſports de ſon âme s'y font ſentir avec cette vehémence qu'inſpirent la ſageſſe & la probité.

Je défie que l'on puiſſe jamais arracher de la plume d'un homme né méchant quelqu'éloquent qu'il ſoit, des expreſſions auſſi pures & auſſi naturelles que celles dont il ſe ſert pour faire connoître les replis les plus ſecrets de ſon cœur. Ce n'eſt point le langage affectueux de ce ſiècle, c'eſt celui des hommes des premiers tems, où la franchiſe & la ſincérité ſe glorifioient de paroître avec toutes les beautés qui les accompagnoient alors.

Ce n'eſt point un homme abſolument libre quant aux facultés de l'âme, c'eſt un captif qui ſe croit enchaîne par les mépris du Fanatiſ-

me, qui ſe voue en entier à un confrère qu'il s'imagine être ſon vrai libérateur, mais qui dans la ſuite ne paraît vouloir briſer ſes chaînes que pour lui en préparer de plus dures & de plus peſantes.

Dans la Lettre du même Auteur datée du 4 Décembre 1765. on remarque toujours le même eſprit de ſenſibilité, la même confiance, & le même point de vue, qui fait ſoupirer le Philoſophe Génevois, après une retraite ſolitaire, libre, où il puiſſe finir ſes jours en paix. Ce projet étoit facile à exécuter, autant par les ſoins de M. Hume, que par la bonne volonté de celui qui bornoit toute ſa fortune à ce bien-être philoſophique, qui, diſait-il, fixait toute ſon ambition.

Ce qui prouve que Rouſſeau n'était pas tout-à-fait bien ſain lorſ-

qu'il écrivit cette ſeconde Lettre; c'était cet excès de confiance qu'il mettait avec trop de légèreté dans les offres de ſervices que venait de lui faire le Philoſophe Anglais. Il le faiſait penſer à ſa maniere, c'eſt-à-dire, avec ſes ſentimens héroïques ſi familiers aux Héros de l'Aſtrée ou du Grand Cirus : & recevant les promeſſes pour les réalités, il ſe flattait trop légèrement d'une conquête qui n'était pas encore bien certaine.

Le deſtin qui voile à nos yeux l'avenir en avait autrement diſpoſé; le projet échoua : tous deux s'en étonnent : autre preuve que l'un & l'autre n'avaient pas aſſez de bon ſens pour ſentir que cette prétendue étroite amitié, contractée par deux eſprits ſi différens, n'était pas une chaîne indiſſoluble.

La Lettre de M. Rouſſeau à M. Clairaut n'eſt pas en apparence plus ſimulée que les précédentes ; l'Auteur en y peignant l'étroite ſituation où il ſe trouvait de faire reſſource de *ſon Dictionnaire de Muſique pour avoir du pain*, paraiſſait bien moins faire cet aveu pour exciter la commiſération du Public, que pour engager un Sçavant charitable à ſe charger de la correction & de la vente de ſon Ouvrage.

L'interprétation que M. Hume donne à cette démarche n'eſt point à ſon éloge : elle ne fait pas voir le Philoſophe, ni même l'homme ſenſé : elle montre une âme vile, un eſprit dur, & tout ce que la la vengeance peut graver de plus noir dans le cœur humain.

Quand un homme ne doit ſes diſgraces qu'à des infortunes & non

pas à ſa mauvaiſe conduite, pourquoi rougirait-il de ſa miſère, qui n'eſt que l'ouvrage des coups du ſort, pour ne pas dire des injuſtices des hommes ? Pourquoi, avec la preuve de ſa vigilance en main, ſe ferait-il ſcrupule de recourir avec décence aux âmes nobles & aux cœurs bienfaiſans, qui ſont les inſtrumens dont la Providence ſe ſert pour aider nos âmes vertueuſes, mais plus particuliérement aux hommes laborieux ?

Rouſſeau qui ſe contredit aſſez ſouvent dans ſes ouvrages, comme dans ſes ſentimens, avait oublié qu'après avoir refuſé les libéralités de pluſieurs perſonnes diſtinguées par leurs dignités ou par leur fortune, il ne lui convenait plus, en demandant un ſervice à M. Clairaut, de terminer ſa Lettre, en lui diſant, *qu'il*

exercerait une charité très-utile. Cette maniere de s'exprimer convient assez à un mandiant du bas étage, & jamais à un homme qui sçait manier à son gré la parole, & qui peut être le maître des expressions dont il se sert, sçachant sur-tout l'art de les annoblir à son gré. Au reste, ce n'est dans le fond qu'une légère contradiction de sentimens opposés les uns aux autres & qui ne méritaient pas que M. Hume épanchasse son fiel jusqu'à dire, *qu'il sait avec certitude que cette affectation de misère & de pauvreté extrême, n'est qu'une petite charlatanerie que Rousseau employe avec succès pour se rendre plus intéressant & exciter la commisération du Public, & qu'il était bien éloigné alors*, c'est-à-dire en accueillant ce Génevois, *de soupçonner un semblable artifice.*

Il aurait dû assaisonner cette petite noirceur de quelques exemples ou de quelques traits qui eussent pû servir de preuve à cette trop grossiere calomnie. Sans doute que M. Hume en se livrant avec trop de chaleur à son ressentiment, ne s'appercevait pas que cette accusation devenait un véritable paradoxe, en avançant un instant après, *Qu'il savait que plusieurs personnes attribuaient l'excès fâcheux où se trouvait M. Rousseau, à son orgueil extrême qui lui avait fait refuser les secours de ses amis. Défaut* qu'il appelle *respectable parce que*, ajoute-t-il, *trop de gens de Lettres ont avili leur caractère en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches indignes de les protéger.*

Qu'il me soit permis de faire ici une petite digression pour deman-

der à M. Hume, si tous ses Ouvrages sont raisonnés de la même maniere? Je n'en crois rien, ils risqueraient trop de ne faire qu'un saut de la boutique du Libraire chez l'Epicier.

Cette petite charlatanerie employée par un homme qui aurait sa réputation à cœur serait une très-coupable supercherie digne du plus grand mépris, & qui aurait été bientôt publiée par l'un ou l'autre des faux bienfaiteurs dont ce siècle abonde.

Quoi! Rousseau aurait cherché à s'attirer par cette ruse, quelques écus pour refuser hautement des poignées de louis d'or! Il n'aurait étalé son extrême pauvreté que pour s'opposer avec plus d'effronterie & d'orgueil aux bienfaits d'un grand Monarque! Son égarement ne

va pas encore jusques-là. Je croirais plutôt que J. J. Rousseau a contracté une façon de penser, sur les bienfaits qui émanent de l'ostentation, qui ne peut convenir qu'à lui seul, & qui, selon moi, ne s'accorde du tout point ni avec la raison ni avec les sentimens de la nature. J'oserais même dire qu'une semblable conduite, de la part d'un homme sensé serait une insulte aux décrets de la Providence, & que s'opposer aux dons qu'elle veut nous faire par les mains d'un homme pieux est en quelque sorte nous déclarer indigne de ses soins & de ses bénédictions. Recevons toujours, & apprenons à faire un bon usage de ce qu'elle nous donne, d'abord pour nous mêmes & ensuite pour les objets de pitié qui ne s'offrent que trop fréquemment à nos yeux.

Peut-être que par une haine misantropique contre tous les hommes en général, M. Rouſſeau croit qu'il eſt indigne à un honnête homme d'accepter des ſecours de ceux que l'on n'aime pas véritablement. Eh! pourquoi ne pas aimer ceux qui ſe diſtinguent par une vertu ſi rare & ſi louable? Mais il n'eſt pas le ſeul de ce caractère; j'en ai connu je ne dirai pas de ces hommes orgueilleux, mais de ces ſortes d'inſenſés qui préféraient les douleurs de la néceſſité aux ſecours généreux que leur offraient des hommes opulens, ou qu'ils ſoupçonnaient ou trop orgueilleux, ou même trop remplis d'oſtentation.

Je crois même entrevoir dans les procédés de J. J. Rouſſeau que rien ne coûterait plus à cet Auteur ſi célèbre que d'être obligé de montrer

de la reconnaiſſance pour des ſervices qui ne partiraient pas d'une âme véritablement loyale, ou d'une générofité qui ne ſerait pas accomplie.

Un eſprit inquiet, & aigri par de violens chagrins, peut aiſément adopter des préjugés de cette eſpece; on ne ſaurait l'applaudir parce qu'il en eſt plus malheureux. Pour devenir ami véritable il faut être droit, né ſenſible & libéral, il faut que l'eſprit ſoit orné & que l'âme ne ſoit point malade; ſans ces qualités eſſentielles à cimenter l'amitié, il n'eſt pas poſſible d'avoir un cœur vraiment reconnaiſſant.

C'eſt peut-être parce que la plûpart des bienfaiteurs ne connaiſſent pas aſſez les devoirs qui précèdent les actes de bienfaiſance & d'humanité, qu'il y a preſqu'autant d'ingrats

que de perſonnes obligées. Il eſt ſi ordinaire d'être bienfaiteur par oſtentation ou par intérêt qu'il eſt très-difficile, même en obligeant avec profuſion, d'inſpirer une véritable & ſincère reconnaiſſance.

Sentir un bienfait, deſirer de le reconnaître & de marquer avec joye l'obligation dont on eſt pénétré, voilà la reconnaiſſance, & voilà ce que toutes les premieres Lettres de J. J. Rouſſeau à M. Hume expriment parfaitement. Il reſte à ſavoir ſi le cœur de ce Génevois en était véritablement pénétré? Je le crois, parce qu'il s'attendait que ſon nouvel ami réaliſerait, à ſa fantaiſie, ou ſelon ſes ſouhaits, les ſervices qu'il en eſpérait.

Madame Deshoulieres dit que, *chacun parle bien de la reconnaiſſance*, mais *que peu de gens en ſont voir:*

elle a raiſon ; parce que peu de gens s'en rendent dignes.

Il y a dans le cœur de la plûpart des hommes & ſur-tout dans le plus grand nombre des gens de Lettres, beaucoup trop d'amour-propre ou de vaine gloire, trop de fauſſe délicateſſe & de préſomption pour qu'ils puiſſent être vraiment reconnaiſſans. Pareillement dans le nombre de ceux que la fortune favoriſe, il y a trop d'impérioſité & d'oſtentation dans la maniere avec laquelle ils font couler leurs bienfaits pour qu'un cœur né ſenſible ne s'en trouve pas un peu bleſſé. Quel appareil peut-on appliquer ſur cette playe? ſinon d'oublier généreuſement le titre de bienfaiteur, pour ne ſe parer en ſilence que de celui d'homme libéral & bienfaiſant. M. Fagel, l'immortel Fa

gel, * l'homme du monde ou plutôt le particulier qui ſe diſtinguait avec le moins d'éclat par l'effuſion d'une multitude de bienfaits & d'œuvres pies, ſoutenait qu'il n'avait jamais trouvé des ingrats.

Il y a des cœurs nobles & ſolidement vertueux formés par la probité & par la ſenſibilité, qui trouvent de la grandeur d'âme à témoigner leur reconnaiſſance; il en eſt de même qui pouſſés par les mêmes vertus, trouvent un plaiſir inexprimable à rendre des ſervices prompts & efficaces; qui ne cherchent leurs récompenſes que dans la joye ſecrete qui ſe gliſſe au fond de leur âme, à meſure qu'ils partagent le

* Greffier des Etats Généraux, Oncle de celui de même nom, qui remplit aujourd'hui le même emploi.

pouvoir

pouvoir de la Providence, en faiſant du bien aux hommes. Ceux-ci ſûrs de ne jamais faire des ingrats, ſont ordinairement ceux à qui une pure & vraie reconnaiſſance vient rendre l'hommage le plus ſincère.

M. Rouſſeau, à ce que je penſe, n'a refuſé les ſervices que l'orgueil, l'amour-propre & l'opulence lui préſentaient, que parce qu'il appréhendait d'être humilié par la hauteur, le dedain & les froideurs qui ordinairement les précedent ou les accompagnent. Il ſentait peut-être plus vivement qu'un autre l'impoſſibilité qu'il y avait d'être véritablement reconnaiſſant, quand on acceptait des graces à ce prix-là.

Lorſque la ſageſſe & la raiſon agiſſent de concert pour régler les penchans des hommes, le cœur devient le ſiege de la gratitude, l'âme

ne refpire que tendreffe & fenfibilité, & l'efprit ne fert plus alors qu'à mettre le fentiment en œuvre & porte la délicateffe jufqu'à épargner à l'infortuné le foin de fe mettre en frais de reconnaiffance. Quand celle-ci eft fincère, elle n'attend pas qu'on la recherche : elle fe fait gloire à paraître; fon émotion eft vifible, elle n'évite pas, mais elle court au devant du bienfaiteur. Eh! pourquoi s'abftient-elle ordinairement de faire ce trajet? c'eft parce que l'opulence orgueilleufe la voudrait toujours voir à fes pieds. On peut inférer delà, que la plûpart de ceux que l'on oblige ne font ingrats, qu'à caufe qu'ils n'envifagent la reconnaiffance que comme une fervitude qui fait expirer de honte & de regrets l'amour-propre, l'orgueil & la fauffe délicateffe.

Il n'y a preſque point d'homme qui ne voulut être en état de ſe paſſer des ſervices d'autrui, & il n'y en a point qui d'une maniere ou d'une autre, ne ſoit réduit à la néceſſité d'y recourir.

Si tous les hommes penſaient de tems en tems à la fragilité de la nature humaine, à leur exiſtence expoſée à tant de maux différens & à leur fin prochaine, ils connaîtraient mieux les diſproportions de fortune qui les déſuniſſent. L'opulence ſerait moins ſuperbe & l'indigence moins rampante. Le riche ferait un uſage tout différent de ſes tréſors : le pauvre Ouvrier qui s'en reſſentirait davantage, tirerait une meilleure partie de ſes forces & de ſes travaux.

Le riche, quand il fait agir le pauvre, ne fixe que l'ouvrage qu'il

lui commande, ſans ſe donner la peine de pénétrer dans le fond de ſon âme ou de ſes penſées; loin de le plaindre ou de le conſoler de ſon état d'abjection, il le mépriſe, & l'avilit ſouvent outre meſure : à peine lui prête-t-il la faculté de penſer, tandis que cet Ouvrier capable de raiſonnement & de réflexion, gémit à l'aſpect d'un Créſus indigne de ſa fortune; il n'oſe le mépriſer ouvertement, mais il grave ſes vices dans le fond de ſon cœur, ce n'eſt plus pour l'homme opulent qu'il montre de la déférence, ce n'eſt que pour les richeſſes que celui-ci poſſede. Son humilité en devient ſeulement le *tire-bourre.*

Moins de fierté ou d'impétuoſité du côté de l'homme heureux adoucirait beaucoup les maux & les peines de l'infortuné : le premier ſerait

mieux servi & plus aimé, & le second plus actif & plus attaché à son devoir. L'avare seul serait l'ennemi de la société : on le mépriserait, on le fuirait pour n'offrir des vœux & de la considération qu'à l'homme juste, intègre & libéral : alors l'ingratitude serait moins connue, parce que le bienfaiteur serait plus sensible & plus humain, & qu'en faisant du bien à quelqu'un il s'imaginerait ne payer qu'une dette contractée entre lui & l'obligé par les caprices de la fortune.

Je pense que ce n'est qu'à la suite de semblables réflexions & des sentimens qu'elles font naître dans le cœur d'un honnête homme, que le plus distingué de mes bienfaiteurs, m'écrivit ce que je vais rendre autant que ma mémoire peut le faire pour suppléer à sa lettre originale

que je n'ai pas auprès de moi.

« Ceſſez de peindre, je vous prie, » vos ſentimens de reconnaiſſance. » Je les crois fort beaux & je les » croirais encore plus magnifiques » ſi vous ne m'en euſſiez pas parlé; » je n'ai fait en vous obligeant que » ce que tout homme aiſé doit exé- » cuter de gayeté de cœur à l'en- » droit d'un homme de mérite que » la fortune ne favoriſe pas. Le » plaiſir que j'ai trouvé à adoucir » vos inquiétudes m'a tenu lieu de » toutes les marques de gratitude » que vous pourriez m'en donner. » Je juge de vos bonnes qualités, » par vos mœurs & votre conduite, » & j'infere delà, que vous n'agiſ- » ſez que par de bons principes. Plus » un homme eſt éclairé, plus je » penſe qu'il ſait faire un bon uſage » de ſes lumieres. En prévenant vos

» intentions, je me ſuis mis à votre
» place, je vous ai tranſporté à la
» mienne. Je vous ai fait penſer
» comme je penſe, & j'ai agi comme
» je me perſuade encore que vous
» l'auriez fait, ſi vous euſſiez pû
» diſpoſer en ma faveur du billet de
» banque dont vous m'avez annoncé
» la réception.

» Je vous avertis que pour mieux
» oublier le titre que vous me donnés
» de bienfaiteur, j'ai brûlé l'article
» de votre Lettre qui me le prodi-
» guoit à trop de repriſes.

» Ceſſez pour toujours de le pro-
» noncer dans vos Lettres. Ce ſe-
» rait me défendre d'y répondre. Je
» compte bien que vous vous en
» ſervirez encore moins de vive
» voix, autrement je m'imaginerais
» que vous le feriez à deſſein de
» me faire rougir. Un ſervice rendu

» en mérite un autre. Celui que je » vous demande, & dont vous ne » pouvez vous difpenfer, c'eft de » me confidérer comme votre bon » ami & rien de plus. Soyons libres » avec décence, familiers fans affec- » tation, polis fans contrainte, & » jouiffons fans nous oublier des » privileges de l'égalité. E. E.

Après une pareille déclaration, je demande s'il ferait poffible à l'homme le moins vertueux de devenir ingrat? Je n'en crois rien.

Le plus libre de tous les devoirs, quoique très-légitimes, c'eft celui de la reconnaiffance : donnez-lui des chaînes, quelques douces que vous vouliez les forger, l'ingratitude s'avance & ne cherche qu'à les rompre.

Que l'Editeur de l'ouvrage que je réfute faffe fes efforts pour montrer aux yeux du public J. J. Rouffeau

Rousseau comme le plus ingrat & le plus méchant de tous les hommes. S'imagine-t-il d'en être cru sur sa parole ? Ses argumens tous brillans qu'ils paraissent ne persuaderont jamais que des esprits bornés & incapables de discernement, & toutes les couleurs qu'il employe pour peindre M. Hume comme le plus généreux Mecène de son siecle, ne serviront de même qu'à faire paraître sa partialité, & non pas les sentimens d'un homme juste & raisonnable.

Mais ce ne sont plus les éditeurs, c'est M. Hume lui-même qui va parler, c'est lui qui va caractériser son adverse partie. *Je croyais*, dit-il, *qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritait de l'indulgence dans un homme de génie, qui soutenu par le sentiment de sa propre*

ſupériorité, ou par l'amour de l'in-dépendance, bravait les outrages de la fortune & l'inſolence des hommes.

Eſt-ce le langage d'un homme qui n'a étudié, comme le diſent les éditeurs, *que pour éclairer le genre humain ?*

Je ne ſais ſi ma mémoire me trompe, mais j'ai toujours oui dire, que l'orgueil était un vice déteſtable & déteſté par tous les Philoſophes qui ont contribué à éclairer l'humanité. Que rien n'était plus nuiſible au bonheur de la ſociété qu'un orgueilleux inſolent : & quand il plaît à M. Hume de l'enoblir, il me paraît qu'il s'éloigne beaucoup du devoir attaché à l'état qu'il a embraſſé, lui qui, ſans doute, aurait dit dans une autre occaſion que l'orgueil conduiſait à la tyrannie, qu'il étouffait les ſentimens de cordialité & de bienfaiſance, qu'il faiſait ſans

ceſſe la guerre aux amis de la vertu ; & foulait à ſes pieds l'innocence & la candeur.

Si l'épithète de noble, pouvait convenir à ce vice affreux, ſur-tout quand il eſt pouſſé à l'excès, je dirais qu'un noble orgueil porté au ſuprême degré avait ſi fort aveuglé M. Hume, qu'il ne s'appercevait pas du ridicule qu'il s'attirait dans le monde, en prenant lui-même la trompette pour publier en gros & en détail tout ce qu'il avait fait en obligeant le Philoſophe Genevois.

Il accorde & ne peut refuſer du génie à J. J. Rouſſeau. Eſt-ce qu'on a jamais vu un homme de génie pouſſer l'orgueil à l'excès ? Un Pédant pétri des préjugés qui règnent ſur les bancs de l'école ſe gonfle quelquefois d'orgueil, & s'attire par-là l'indignation de tous ceux qui

le connaissent. Mais a-t-on vu quelque homme d'un vrai mérite donner tête baissée dans ce vice abominable ? Non, sans doute, Newton, Wolff, Fénelon, Fontenelle, Mafei, le Franc de Pompignan & nombre d'autres que je pourrais nommer, étaient par leur candeur & leur affabilité les antipodes de l'orgueil. A-t-on jamais oui dire *que l'orgueil porté à l'excès méritait de l'indulgence dans un homme de génie ?* Qui peut lui accorder cette indulgence ? sinon, un esprit superbe & hautain. Eh ! comment la lui accorde-t-il ? comme un tribut qu'il ne lui paye, que pour le recevoir à son tour.

Pour bien définir un objet, ou pour peindre les vices du cœur & les faiblesses de l'esprit humain, il faut être maître de la parole & connaître la valeur des termes.

Que M. Hume me permette en

core de lui demander ce que c'eſt qu'*un orgueil exceſſif ſoutenu par le ſentiment de ſa propre ſupériorité autant que par l'amour de l'indépendance qui brave les outrages de la fortune & l'inſolence des hommes?* Quant à moi, je ne trouve dans cette phraſe qu'un paradoxe indéfiniſſable. Tout ce que je puis dire, c'eſt qu'un orgueil de cette eſpece, n'eſt qu'une folie outrée, qui ne mérite d'autre indulgence que celle que l'on devrait employer pour la faire loger aux petites maiſons. Un homme qui croit être né pour lui ſeul, qui penſe n'avoir beſoin de perſonne & que perſonne ne doit avoir beſoin de lui : qui croit en refuſant les ſervices néceſſaires au beſoin de la vie, braver les outrages du ſort & l'inſolence des hommes, n'eſt qu'un inſolent lui-même,

qui devrait être conduit, non pas en Angleterre par un Auteur accrédité, mais dans quelqu'Isle déserte par un Antropophage, & placé au milieu d'un bois épais qui lui déroberait pour toujours la lumiere du soleil. Car s'il fixait attentivement cet astre bienfaisant, il apprendrait, à force de réfléchir, que sans le secours de ses rayons, la terre ne produirait que des rochers & des glaces perpétuelles, & que puisqu'il éclaire les hommes, qu'il les réchauffe & qu'il concourt à leur existence, il semble en même-tems les exhorter à se reconnaître, à se rapprocher & à se secourir réciproquement.

Or quand M. Hume est convaincu qu'un homme est tel que lui-même dépeint J. J. Rousseau, y a-t-il plus de folie que de raison, à vouloir

l'introduire d'abord dans la bonne ſociété ? y a-t-il beancoup de prudence à faire des démarches réitérées pour lui obtenir une penſion ? y a-t-il de la ſageſſe à expoſer un grand Monarque à un refus, ſur-tout de la part d'un inſenſé, qui croit faire dépendre ſa gloire & ſon honneur du plaiſir de mourir de faim & de braver les Rois.

Puiſque l'Auteur Anglais voulait avoir de l'indulgence pour cet illuſtre Genevois expatrié, il pouvait, en étudiant de prime abord le fond de ſon caractère, le ſervir à ſa guiſe, & ne pas le détourner, malgré lui, du chemin de Betlham. *

J'ai toujours cru depuis la publication du Diſcours de J. J. Rouſſeau qui remporta le prix de l'A-

* Maiſon des foux à Londres.

cadémie de Dijon, que cet Auteur cherchait à se singulariser, pour ne pas dire s'éternifer par des traits tout-à-fait opposés au bon sens & à la raison.

On ne peut lui refuser beaucoup de connaissances & de capacité, dont il a fait le partage, tantôt pour enfanter bien de bonnes choses, & tantôt pour en créer de fort absurdes. Les premieres pouvaient lui mériter non-seulement l'indulgence, mais encore une protection toute particuliere de la part de ses confreres en littérature aisés ou opulens. Les secondes devaient charitablement s'oublier; ou si l'on voulait s'en ressouvenir, ce ne devait être que pour ne laisser voir en lui que l'homme animé par deux âmes différentes, dont l'une le guidait vers le beau, le sublime & le mer-

veilleux, en attendant que l'autre vînt étaler les égaremens & les caprices dont il était farci. Enfin on devait avoir pour lui quelqu'indulgence en considération qu'il n'y a point d'homme qui soit né exempt de faiblesses ou d'imperfections. Mais le timpaniser, l'avilir, le tourner en ridicule n'était pas le plus sûr moyen pour le réfondre & lui faire changer de conduite ; c'était l'aigrir & l'irriter, jusqu'au point, comme il le dit lui-même, de lui faire faire bien des sottises.

Rousseau ne vivant que de choux & de carottes n'aurait sûrement pas ruiné les bienfaiteurs qu'il aurait voulu choisir. En supposant que sa pauvreté eût été aussi réelle que sa lettre à M. Clairaut le témoigne, la nécessité l'aurait obligé d'implorer leurs secours. On se lasse aisé-

ment de ſouffrir, & l'on s'ennuye davantage de languir. Malgré les ſoupçons déplacés de M. Hume pour repréſenter Rouſſeau comme affectant une fauſſe pauvreté, je me perſuade qu'un homme qui eſt à ſon aiſe n'écrit pas, *vous exercerez à mon endroit une charité très-utile & dont je ſerai très-reconnaiſſant.* En ſollicitant un ſervice qui coûte des ſoins, & un tems qui eſt toujours précieux à celui qui le donne : il ne tâche point d'exciter la pitié par des lamentations : il prie tout uniment que par bonté d'âme & de cœur, on examine ſon ouvrage pour que ſa réputation d'homme de lettres n'en ſouffre pas. Mais quand il fait cette priere, en avouant que c'eſt pour avoir du pain, c'eſt qu'effectivement il paraiſſait à la veille de manquer de pain.

Que M. Hume ne dise plus que J. J. Rousseau faisait métier & marchandise de sa misère ; ce commerce ne fut jamais bien brillant, & je parierai qu'il n'y a pas fait fortune. D'où je conjecture que la même nécessité qui l'avait forcé d'implorer les soins charitables de M. Clairaut, l'aurait tôt ou tard contraint d'avoir recours de la même maniere à ceux de M. Hume ou de quelqu'autre.

Il ne faut que lire avec réflexion les Lettres de J. J. Rousseau à son nouveau patron, pour s'appercevoir qu'il se formalisait trop sérieusement de ces petites minuties dont le véritable Philosophe ne s'occupe jamais.

L'affaire de ma voiture, dit-il, *n'est pas arrangée*, * *parce que je sais qu'on*

* Il voulait parler de l'arrangement qui

m'en a imposé : c'est une petite faute qui ne peut être que l'ouvrage d'une vanité obligeante, quand elle ne revient pas à deux fois ; comme, si c'eût été un grand péché lorsque même elle se ferait recidivée quatre fois par semaine ? était-ce un si grand crime que de faire voyager un homme qui est à l'étroit à bon marché ? Rousseau n'y était plus ; sa maladie empirait, ou pour mieux dire, elle prenait de nouvelles gradations. Mais la voici qui veut se manifester avec plus d'éclat. Il dit en écrivant à M. Hume. *Si vous y avez trempé, je vous conseille de vous défaire de ces petites ruses, qui ne peuvent avoir un bon*

---

avait été pris pour le faire voiturer à meilleur marché qu'il n'aurait pû le faire : & quand il dit *n'est pas arrangée*, c'est-à-dire, *qu'elle lui tient encore à cœur.*

principe quand elles se tournent en piéges contre la simplicité. Ah ! le pauvre innocent qu'il est à plaindre ! Quoi ! faire sa route dans un bon carosse, sans qu'il lui en coûte presque rien, & qui le conduit dans une riante solitude où lui-même avoue être au comble de ses vœux ! Qu'entend-il donc par les piéges que l'on tend, ou que l'on peut tendre par ce procédé obligeant à sa simplicité ? Mais il veut qu'on le devine & je ne suis pas sorcier.

Ce n'est pas dans cette Lettre seule que le bon J. J. Rousseau se plaît à produire des obscurités, c'est dans plus d'un tiers de ses ouvrages. On disait qu'il était né avec un génie fait exprès pour composer des énigmes & n'en jamais donner l'explication. C'est autant que je puis m'y connaître, la charlatanerie du

métier de certains Auteurs, qui enveloppent leurs penſées dans des phraſes tout-à-fait ſombres, pour engager apparemment leurs admirateurs à les appeller à leur ſecours, non pas pour ſavoir ce qu'ils n'ont pas dit, mais ce qu'ils avaient envie de dire. Ces Meſſieurs prêtent à leur éloquent galimatias de ſéduiſantes lumieres, qui ne font qu'éblouir les eſprits bornés; mais qui font hauſſer les épaules aux perſonnes raiſonnables. Eſt-ce que Rouſſeau n'aurait pas mieux fait de dire tout franchement, en écrivant à ſon ami. « C'eſt une façon d'agir qu'un » autre que moi trouverait trop re- » cherchée, mais qui ne peut être » que l'ouvrage d'un bon cœur qui » ſait obliger délicatement, & qui » ſerait une vertu tout-à-fait bien- » faiſante ſi vous ne m'en euſſiez

» pas fait un myſtère ? » Comment ſe peut-il que de pareilles fautes, ſi tant eſt que c'en ſoient, *ne peuvent avoir un bon principe*, ſur-tout quand il en réſulte une bonne œuvre & un ſervice eſſentiel pour celui qui en eſt l'objet ? Comment ces *ruſes*, ſi on pouvait nommer ainſi de ſi nobles précautions, peuvent-elles ſe tourner en piéges ? En vérité je me perds dans ce chaos d'idées confuſes, qui ne préſentent à mon imagination que des vapeurs dignes d'un cerveau extravagant.

Les ſoupçons énigmatiques de J. J. Rouſſeau, ſont pour moi le nœud Gordien : il faudrait être un ſecond Alexandre pour le denouer. A combien d'interprétations différentes cet illuſtre Genevois, n'aſſervit-il pas ſes argumens ? Je crois que M. Hume aurait fait un grand plaiſir au public,

s'il ſe fût donné la peine, je ne dis pas d'expliquer les penſées de ſon adverſaire, mais de dire ſeulement ce que lui-même pouvait comprendre en liſant tant de fades contradictions? Je parierais que Rouſſeau lui-même aurait eu bien de la peine à ſortir de ce labyrinthe.

Paſſons à la Lettre du 29 Maî 1766. Le Philoſophe Genevois avoue ingénument, que dans l'aſile qu'on lui a procuré, il eſt très-bien & même au-delà de ſes ſouhaits. Deux choſes alterent ſa félicité; la premiere, c'eſt qu'on a pour lui trop d'attention; la ſeconde, c'eſt qu'il n'entend pas & ne peut ſe faire entendre des domeſtiques, parce qu'il ne ſait pas parler Anglais. A peine a-t-il fait cet aveu, qu'il en fait un autre qui contredit le précédent. C'eſt qu'il eſt charmé de ſon

ignorance,

ignorance, parce qu'elle lui ſert pour flatter ſa miſantropie & autoriſer ſes incivilités. Il va plus loin, il a le front de s'en vanter pour éloigner le Paſteur de ſa Paroiſſe qu'il met au rang des fénéants.

Que peut-on penſer de ce mélange d'orgueil, d'amour-propre & de ruſticité? Ne dirait-on pas que ce petit mortel, voudrait être conſidéré comme un être ſupérieur en intelligence à tous ceux qui l'abordent? Mais pour prouver ſon infériorité, il n'y a qu'à lire avec attention toute cette Epitre. Qu'offre-t-elle à l'entendement de l'eſprit humain, ſinon les bizarreries & les caprices d'un homme qui, dans ſes ouvrages, paraît s'être efforcé à faire aimer les nœuds de la ſociété humaine, que lui ſeul veut avoir le privilege de fuir & de deteſter.

Quelle contradiction d'esprit! quel égarement! Ce n'est ni l'une ni l'autre; c'est une extravagance d'une espece toute nouvelle, & dont on ne saurait produire aucun exemple, à moins que d'aller le chercher aux petites maisons.

M. Hume, retenu à Calais par les vents contraires, demande à Rousseau, qui peu de tems auparavant, voulait faire argent d'un Dictionnaire pour avoir du pain, s'il n'accepterait pas une pension du Roi d'Angleterre? Rousseau qui apparemment aurait souhaité de faire revivre Diogène, répond à l'historien Anglais, que cela n'était pas sans difficulté, mais qu'il s'en rapporterait à l'avis de Milord Maréchal. Autre folie de même date. Le consentement du Lord Ecossais arrive, & cependant le Philosophe

Genevois, au-lieu de déférer aux ſages conſeils d'un Seigneur qu'il nommait ſon pere & ſon ami, fait encore naître de nouvelles difficultés ſous des prétextes ſi frivoles, qu'un idiot ou un hebeté rougirait s'il s'en était ſervi. Enfin on a la complaiſance de ſe prêter à ſes inconſtantes bizarreries. On lui propoſe que la penſion aura lieu aux conditions que lui-même voudra preſcrire : la plus importante eſt qu'il faut que le public ignore que cet acte de bienfaiſance émanait de la compatiſſante libéralité d'un grand Roi : comme ſi un homme de Lettres pouvait rougir du bien que lui ferait un Souverain ami des arts & des talens.

Voilà le ridicule du Philoſophe Genevois, ou plutôt ſa folie, prouvée par un refus que tout autre

que Rouſſeau n'aurait jamais fait. Voyons comment M. Hume l'a interprêté en caractériſant ſon ancien ami bien plus par un eſprit de vengeance que par diſcernement. Je crois bien, avec cet Anglais, que le Genevois avait l'eſprit inquiet. Cela ne devait point l'étonner : il devait ſe figurer que ſon ami ſe croyait journellement ménacé par un nombre d'ennemis différens. Il avait à redouter tous ceux qui, dans le contrat ſocial, Emile, & les Lettres de la Montagne, ſe trouvaient offenſés par des traits qui s'oppoſaient à leurs intérêts, ou par ceux dont il avait bleſſé les conſciences. Enfin il pouvait aiſément preſſentir que J. J. Rouſſeau, en horreur aux Magiſtrats de Geneve, tremblait à chaque pas & ſe figurait qu'on le pourſuivrait juſques dans les lieux

les plus éloignés. Mais non, M. Hume incapable de réfléchir sur cette position aussi critique qu'embarrassante, s'érige en censeur despotique, & publie de sa pure autorité, qu'il voyait clairement que son ami *était né pour le tumulte & les orages, & que le dégoût qui suit la jouissance paisible de la solitude & de la tranquillité le rendrait bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnerait.* Mais M. Hume ne voyait que les efforts de son ressentiment, & ne supposait tant de défauts à son ami, que pour fournir des mots à une phrase brillante. Toute la vie précédente de J. J. Rousseau, ni même sa conduite, excepté celle qu'il eut peu de jours avant son départ de Môtiers-Travers, ne laisse du tout point soupçonner qu'il était né pour les orages,

Ce tableau convenait mieux à un Volt. à un la Beaumelle & à quelqu'autres caractères de cette trempe. M. Hume ne voulait pas peindre, il barbouillait ſeulement ſa colère pour s'amuſer.

Me voici arrivé à la ſcène ſcandaleuſe de cette piece; c'eſt le chef-d'œuvre d'eſprit de M. Walpole; ſon amour-propre l'avait trouvé digne de la plume d'un grand Roi, & ſon inſuffiſance avait eu la témérité de le publier ſous le nom glorieux de l'immortel Frédéric. Cette ineptie remplie des plus fauſſes & des plus extravagantes idées, inonda bientôt tout l'Europe des ſottiſes de celui qui en était l'Auteur. Elle commence, *vous avez renoncé à Geneve votre patrie.* On ne fut pas long-tems à s'appercevoir que ſa Majeſté Pruſſienne ne pouvait pas

l'avoir écrite, parce que ce Prince était mieux informé que M. Walpole, du vrai motif qui avait engagé J. J. Rousseau à renoncer à Geneve. Celui-ci l'avait fait à dessein : il avait demandé qu'on le dépouillât de son titre de Citoyen-bourgeois, afin qu'en instruisant * ses compatriotes de ce qu'ils devaient faire autant pour défendre que pour soutenir leurs privilèges, on ne pût pas procéder contre lui comme étant chef de parti, ni envelopper sous le même filet ses parens & les amis qu'il pouvait encore avoir dans la République. C'était agir en rusé politique & donner adroitement, comme on dit en Angleterre, un croc en jambe à la loi. C'en était effective-

* Dans ses Lettres écrites de la Montagne.

ment un, à l'égard de l'Edit de Médiation qui fut publié à Geneve en 1738, où il eſt expreſſément ſpécifié, que le premier d'entre les Citoyens, qui fomenterait des troubles ou des diviſions, ſerait jugé comme perturbateur du repos public, & même puni de mort, lui & ſes complices, ſelon que le cas l'exigerait. Ce reproche n'influe point ignominieuſement ſur la réputation de celui à qui il s'adreſſe, il réjaillit honteuſement ſur le prétendu bel eſprit qui préfere à s'occuper de mauvais propos, plutôt que de s'inſtruire de choſes utiles & intéreſſantes. Ordinairement une ſottiſe en accompagne une autre; M. Walpole ne voulait pas démentir ce proverbe, il joint au reproche la calomnie. *Vous vous êtes*, dit-il, en s'adreſſant à Rouſſeau, *fait chaſſer de la Suiſſe*,

pays

pays tant vanté dans vos écrits. Oui ce même pays mérite de l'être, mais il est faux que J. J. Rousseau, en aye été chassé. Voici ce me semble tout ce qu'on aurait pû lui reprocher.

Pendant votre séjour à Môtier-Travers, vous vous êtes trop livré à de certains esprits, & à des personnes qui, par leur état autant que pour leur repos, ne pouvaient pas raisonnablement adopter vos systêmes erronnés ou scandaleux, ni vivre amicalement avec vous.

Après l'aventure du carreau de vître cassé à l'une de vos fenêtres, en supposant que ce n'a pas été l'ouvrage de votre chere gouvernante, vous pouviez paisiblement vous retirer à *Couvet*, où tous vos combourgeois * vous auraient reçu

* La communauté de Couvet, pour hono-

à bras ouverts. Vous n'auriez eu qu'une demi-lieue à faire, & vous étiez en ſûreté. Vous ne deviez point chercher de retraite dans le Canton de Berne ; vous ſaviez ce que votre compatriote Micheli Ducret s'y était attiré. Vous deviez bien vous attendre que tôt ou tard on ſolliciterait votre éloignement, & qu'un Apôtre de la Démocratie ne pouvait eſpérer un aſyle aſſuré dans un état Ariſtocratique. Mais vous aviez des vues impénétrables, & ceux qui ne ſavaient pas où butaient vos projets, pouvaient à plus forte raiſon que vos meilleurs amis, vous accuſer d'imprudence & de légéreté.

Ce qui vous arriva dans l'iſle de

---

rer les talens de J. J. Rouſſeau, lui ont accordé le droit de Bourgeoiſie.

St. Pierre, * ne peut ni ne doit pas vous être reproché. On en uſe de même dans preſque tous les états de l'Europe envers ceux dont on a lieu d'appréhender l'eſprit inquiet & remuant. Mais oſer inſulter quelqu'un & l'invectiver par une calomnie outrageante, c'eſt déroger de propos délibéré aux ſentimens de l'honnête homme & mériter la haine & l'indignation de tous les honnêtes gens.

Apprenez de moi M. Walpole, qu'il n'y a rien de plus lâche que d'opprimer les malheureux : c'eſt combattre, le poignard à la main, un

* Quand J. J. Rouſſeau fut obligé de ſortir de cette iſle, où il n'y a qu'une ſeule maiſon, il ſentit bien d'où le coup partait; alors il s'écria, en parlant du Magiſtrat de Geneve, ils veulent la guerre, eh bien! ils l'auront.

homme qui aurait les pieds & les mains liés, non pas pour lui arracher la vie, mais pour le mutiler dans toutes les parties de ſon corps ſans qu'il puiſſe ſe défendre. Un pareil triomphe couvre toujours de honte & d'opprobre le vainqueur, on le déteſte ; il mérite de l'être.

Tout le reſte de cette Lettre ſuppoſée, & qui a paſſé pour un chef-d'œuvre d'éloquence, n'eſt dans le fond qu'un tiſſu de brillantes impertinences, qui attaquent moins J. J. Rouſſeau que l'eſprit éclairé du Prince à qui M. le Bourgeois de Weſtminſter à oſé attribuer un ſtile, & des penſées fort au-deſſous de la plume d'un Souverain.

On pouvait bien s'imaginer que le Genevois outragé dans cette Lettre, en la voyant paraître dans un papier public, demanderait ſatisfac-

tion la plume à la main. Cependant en faisant cette démarche il aurait dû sagement ne pas étendre ses soupçons, ni s'imaginer avec trop de vivacité que M. Hume avait trempé dans cette méprisable plaisanterie. Quoique cela pouvait être, des soupçons ne suffisaient pas pour l'en accuser; il fallait voir venir, dissimuler encore quelque tems; mais point du tout, le masque tombe & le Philosophe s'évanouit; il ne se contente pas de soupçonner, il porte ses doutes jusques dans le sein de la crédulité, ce qui prouve toujours bien plus de faiblesse que de discernement & de prudence. Pourquoi s'agiter, s'échauffer & s'altérer à crédit en fixant de vapeurs, ou prenant des nuées pour des montagnes inaccessibles?

Je crois que M. Hume aurait pû

ſe diſpenſer de faire éclater tant de ſurpriſe & de ſe plaindre avec autant d'amertume qu'il le fait, des expreſſions de la Lettre de J. J. Rouſſeau à l'Auteur du ſaint James Chronicle. Il n'y était pas nommé : pourquoi! puiſqu'il ſoutient qu'il ignorait la plaiſanterie de M. Walpole, pourquoi, dit-il, que c'eſt lui que J. J. *ſoupçonne & qu'il inſulte tout à la fois*, & qu'enfin *du meilleur de ſes amis, il le convertit ſubitement en un ennemi perfide & méchant.* Mais quoi! l'Auteur Anglais oſe-t-il finir cette phraſe en ajoutant; *& par-là ; tous mes ſervices paſſés & préſens ſont d'un ſeul trait adroitement effacés.* Non, ils ne l'étaient pas encore, ſi M. Hume eût été auſſi innocent dans cette affaire qu'il le proteſte, deux mots de Lettre ſuffiſaient pour lui rendre toute l'amitié de J. J. Rouſ-

ſeau, qui lui-même aurait rougi d'avoir eu la faibleſſe de ſe battre pendant ſi long-tems avec une épée qui était chez le Fourbiſſeur.

Quand je dis que le Philoſophe Genevois aurait rougi, c'eſt-à-dire, qu'il aurait été fâché d'avoir ſoupçonné trop légérement ſon ami, c'eſt toujours en ſuppoſant qu'il était de ſens raſſis; & je conviens que s'il n'eût pas eu l'eſprit troublé, jamais ſemblable querelle n'aurait ſcandaliſé le public. Mais J. J. était malade, & David ne ſe portait pas trop bien. Le premier ſoupçonnait avec trop peu d'apparence, & le ſecond accuſait trop inconſidérement ſon ami d'ingratitude & de méchanceté.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offenſe.

Si tous les hommes avaient aſſez

de justesse dans l'esprit & d'équité dans le cœur, ils seraient bientôt convaincus que le reproche d'un service rendu revolte toujours l'obligé & métamorphose sa reconnaissance en ingratitude perpétuelle. Si M. Hume n'eût obligé J. J. Rousseau que pour le plaisir seul d'avoir la satisfaction de lui faire du bien, le public le savait, l'obligé même le lui avait appris, l'Anglais n'aurait jamais eu la faiblesse de le lui reprocher, & son ostentation eût été ignorée dans le monde : c'est lui-même qui l'a affichée par des reproches qui ne conviennent qu'à des âmes viles & à des hommes abjets. Eh! qui aurait jamais osé soupçonner qu'un écrivain estimé eût pu s'oublier jusqu'au point de faire parade de ses services & de ses bienfaits? excepté cependant que

Meſſieurs les Auteurs Anglais ayent acquis ce privilège par une chartre ignorée par les Philoſophes des autres Nations policées.

Si l'on conſidérait l'action d'obliger comme une vertu attachée aux devoirs de l'humanité & qui prend ſon origine dans un ſentiment auſſi noble & même plus vertueux que la généroſité, l'ingratitude ſerait entiérement bannie de ce monde : M. Hume ne ſe fut jamais encenſé lui-même aux yeux des hommes, qui capables de réflexions, ſavent qu'il n'y a point de mérite à faire du bien à quelqu'un, quand après l'avoir fait, on eſt aſſez lâche pour s'en glorifier ouvertement. La paſſion, autrement dit la vengeance, l'emportait ſur les ſages réflexions qu'il aurait dû faire avant que de plaider ſa cauſe à la face du ciel &

de la terre. C'eſt ce qu'il fait voir très-clairement quand il dit en parlant de ſon adverſe partie, *s'il n'était pas ridicule d'employer le raiſonnement ſur un ſemblable ſujet & contre un tel homme, il lui demanderait pourquoi il lui ſuppoſe le deſſein de lui nuire?*

Eſt-il poſſible que cet Anglais s'oublie juſqu'au point d'avouer, comme il le fait ici, la duplicité & l'inconſtance de ſes ſentimens. A-t-il eſtimé ou non celui qu'il affecte dans cet inſtant de mépriſer juſqu'à l'injure? A-t-il oublié que lui-même avait dit *que la célébrité de ſon génie, de ſes talens, ſur tout de ſes malheurs, l'avaient engagé de s'intéreſſer pour lui?* Eſt-il ridicule d'employer le raiſonnement quand il s'agit de ſe juſtifier d'un ſoupçon? l'eſt-il davantage de s'en ſervir vis-

à-vis d'un homme célèbre par son génie & ses talens ? Contre qui donc faudrait-il employer le raisonnement ? seroit-ce contre un sot, un ignorant incapable d'en sentir la force & la vérité ?

Si tout le public juge comme moi, il ne trouve, dans la phrase de ce célèbre écrivain Anglais, que la quintessence du mauvais raisonnement. Il ne peut y rencontrer qu'une façon de penser & d'écrire tout-à-fait opposée à la philosophie morale, & entiérement dépourvue de délicatesse & de grandeur d'âme. Que penser des talens supérieurs de M. Hume, quand il dit que *ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus, fassent en nous de la mauvaise volonté.* Qui vous a dit, M. Hume, que ce n'est pas l'usage ? & moi je vous soutiens que

la plûpart de ceux qui, dans ce siécle, obligent ou rendent des services, ne l'ont pas plutôt fait, que d'une maniere ou d'une autre ils cherchent à en retirer l'intérêt.

Les uns exigent des déférences ou des assiduités; & il en est qui poussent la mauvaise volonté jusques à exiger des sacrifices qui coûtent beaucoup à la délicatesse & à l'amour-propre de ceux qui ont reçu leurs bienfaits : enfin il en est peu qui en répandent sans avoir un but ou un point de vue, qui n'est pas toujours la perspective de la vertu.

The study of man is mankind.

L'étude de l'homme, c'est l'homme.

Est-il un écrivain qui puisse mériter quelque applaudissement s'il n'a pas fait un cours de cette étude

avec toute l'attention & les réflexions néceſſaires. On ne voit le plus ſouvent parmi nous qui ne ſommes pas les ſauvages de l'Amérique, que de l'orgueil, de l'oſtentation & ſur-tout des caprices, qui nous font tourner du ſud au nord, & tomber rapidement du blanc au noir. Quand M. Hume dit ce n'eſt pas l'uſage que les ſervices que nous avons rendus faſſent naître en nous de la mauvaiſe volonté, l'on reconnaît qu'il ſe livre avec plus de promptitude à ſes idées qu'à ſes réflexions. Il aurait mieux dit, en tournant la phraſe, que beaucoup de gens, après avoir rendu quelques légers ſervices, en rendent enſuite de fort mauvais à ceux qu'ils avaient obligés ou par humeur, ou par caprice, ou par orgueil. C'eſt aſſez l'uſage en Angle-

terre de ne faire du bien & de ne rendre ſervice que par oſtentation, & pour jouir du plaiſir ſtérile d'en être applaudi, & par qui ? par ceux qui ne ſe connaiſſent pas en vertus ſolides.

Quand on examine de près les actions des hommes, & que l'on réfléchit ſur le ton vers lequel la ſociété eſt montée ſeulement depuis vingt ans, on s'apperçoit bientôt que toutes les démarches qu'on leur voit faire ne tendent qu'à ſe jouer, ſe tromper & ſe tympaniſer les uns des autres; mais particuliérement de ceux que la fortune a privé de ſes faveurs ou de ceux à qui elle a tourné le dos. Ah! ſi l'on penſait que du bien être à l'infortune, il n'y a qu'un pas à broncher, on traiterait avec beaucoup plus d'indulgence les infortunés. Je ne dis

pas que ce ſoit toujours l'ouvrage d'un mauvais cœur. Non, il eſt de très-bons caractères qui ſe laiſſent entraîner par le torrent des mauvais exemples : d'autres ne font en cela que ce que l'on leur a fait, ou que ce qu'ils voyent faire à gens en place ou accrédités. Je vais étendre ce tableau. Un homme de mérite, mais dépourvu des moyens ou du bien être convenables à la pureté de ſes mœurs, ſe montre, il étale à la fois une bonne conduite & une honnête induſtrie, ſes talens lui méritent quelques égards, enfin quelqu'un ſe pique de l'obliger, on lui fait ou on lui procure du bien; voilà le chef-d'œuvre du ſentiment qui honore l'humanité & ſert en même-tems la patrie. Cette action eſt noble & généreuſe, elle nous approche beaucoup de la Di-

vinité ; le Diable en eſt jaloux ; que fait-il ? il nous fait, par orgueil, découvrir quelques faibleſſes ou des défauts dans celui qui était l'objet de nos bonnes œuvres : nous oublions que nous n'en ſommes pas exempts. Nous n'appercevons pas la poutre qui eſt dans notre œil, nous ne voyons que le fétu qui eſt dans la prunelle de notre prochain malheureux. Nous nous élevons au-deſſus de lui par le dedain, par l'indifférence ou par une fauſſe pitié. Nous nous érigeons pédanteſquement en cenſeur de ſa conduite & de ſes mœurs, & ſouvent ſans être bien informés de la conſtitution de ſon tempérament, nous baptiſons les ravages d'une fievre lente, ou d'une inſomnie de pareſſe & de négligence. Bientôt nous le moraliſons : nous voulons le prê-

cher

cher ſur tout ce qui ne répond pas à ce que l'on voudrait exiger de lui. Nous attaquons ſa délicateſſe par l'endroit ſenſible : il en eſt humilié, il penſe, il demêle le fond d'orgueil qui nous fait parler; & cependant il ſe tait par timidité, & n'oſe répliquer ni ſe défendre. Pourquoi ? parce qu'il craint de perdre la ſuite des bons offices qu'il eſpere encore de notre part, & auxquels nous l'avons comme enchaîné par des promeſſes réitérées. Pourquoi les lui avons-nous faites ? parce que de prime abord nous n'appercevions en lui que l'homme de mérite, & que ſes faibleſſes & ſes défauts nous étaient encore cachés; cependant ces mêmes défauts n'étaient pas des vices, & n'émanaient que de ſes infirmités corporelles, ou bien de la faibleſſe de ſon

ſempérament. Mais on ne veut pas ſe donner la peine de creuſer ſi avant ; ſes prétendues imperfections ralentiſſent notre zèle, & par degré nous porte à l'éloigner, pour ne pas être obligé à lui tenir parole. Il ſent notre refroidiſſement : il feint de ne pas s'en appercevoir. Il ſe montre encore, mais ſi la raillerie piquante ſuccede à l'auſtère morale, alors ſe croyant mépriſé, il ſe dépite & ſe courrouce tout bas contre des procédés tout-à-fait indignes de l'honnête homme. S'il s'apperçoit que de premier objet qu'il était de nos ſentimens vertueux, il eſt devenu celui de nos jeux de mots ou de nos mépris, ſon eſtime pour nous s'évapore, & ſi, avec cela, nous faiſons Chorus avec ceux qui ſe croyent en droit par leur fortune de ſe divertir

à ſes dépens, d'homme qu'il aurait été véritablement reconnaiſſant, il ne tient plus à notre égard que la conduite que le reſſentiment naturel inſpire. D'un cœur diſpoſé à la reconnaiſſance, nous en avons fait un ingrat.

Voilà nos uſages, & il paraît que M. Hume aurait cru dégénérer à ſa qualité d'honnête homme, ſelon le monde, s'il ne s'y était pas conformé. Il répondra, ſans doute à cela, que tout habitant de la ſociété doit faire ce que les autres font : ſe livrer au torrent & ne pas ſe ſingulariſer : que la miſantropie n'eſt plus à la mode : qu'il faut obſerver un juſte milieu entre l'auſtérité d'une ſaine philoſophie & la corruption des mœurs : enfin qu'il faut être de miſe & ſe plier au goût général. Hélas! ce Philoſophe An-

glais dégénere furieufement au titre que la complaifance publique lui a prodigué.

Ecoutons M. Hume lui-même. C'eſt dans le Livre intitulé les Penſées de cet Hiſtorien qu'il faifit l'occafion de fe peindre & de fe caractérifer. La Copie reffemble fi parfaitement à cet Auteur, que l'on ne peut s'y méprendre; les coups de pinceaux du Peintre témoignent que l'Artifte avait eu le loifir de bien étudier les traits de l'original.

O Philoſophe! ta vertu eſt ſtérile & ta ſageſſe n'eſt que vanité. Tu cours après les ſtupides applaudiſſemens des hommes.

Tu ne cherches ni le ſolide témoignage de ta conſcience, ni l'approbation infiniment plus ſolide encore de cet Etre qui, d'un ſeul de ſes regards, pénètre tous les abymes de l'univers

Pourrais-tu ne point ſentir combien ta probité eſt chimérique. Tu te glorifies des beaux noms de Citoyen, de fils, d'ami... Tu eſt toi-même ta propre idole, tu n'encenſes que tes perfections imaginaires, & tu ne cherches qu'à flatter ton orgueil en te faiſant un nombreux cortège d'admirateurs ignorans. *

La preuve d'un orgueil démeſuré dans un petit particulier ſe trouve dans l'oſtentation de faire du bien, & enſuite d'emboucher lui-même la trompette pour le publier.

Eſt-ce qu'un homme né ſenſible, humilié ou avili par gens qui lui ont procuré quelques ſecours paſſagers, peut conſerver pour d'indignes bienfaiteurs cette reconnaiſſance parfaite qui s'était de prime

* Penſées de M. Hume.

abord logée dans ſon cœur à la réception des bienfaits ?

Sa reconnaiſſance en naiſſant était vraie, ſon âme en était pénétrée, ſon cœur en palpitait de joye, elle croiſſait à vue d'œil tant qu'il éprouvait que la pratique du ſentiment de bienfaiſance le mettait de niveau avec ſon bienfaiteur, mais dès qu'il éprouve que le bienfait reçu ne lui a donné qu'un ſupérieur, qui, par gradation, veut s'ériger en tiran de ſes volontés & de ſes actions, l'indignation, le remord & le repentir prennent la place de cette noble & ſincère reconnaiſſance. L'un crie à l'ingrat, l'autre à la perfidie. Le premier a tort, le ſecond a raiſon : mais eſt-il appuyé ? Non, tout au contraire, on ſe range du côté de l'opulent. On encenſe toujours le veau d'or. La guerre ſe déclare,

les partis s'échauffent, & le combat ne finit que par quelque ſcène ſcandaleuſe.

Il eſt plus d'un exemple de ce que je viens d'alléguer. Je ne rapporterai que celui-ci.

Dans une ville dépendante de la Grande-Bretagne, arrive un homme qui n'était pas ſans talens, il joignait à une conduite réglée l'amour des Belles-Lettres, & pouvait tenir ſon coin dans la bonne ſociété. Le fruit qu'il avait tiré de ſes voyages le faiſait diſtinguer de la foule des voyageurs qui cherchent fortune; enfin on ſe plaiſait à l'entendre, & on aimait ſa converſation. Sa conduite & ſes manieres le firent bientôt rechercher. Mais particuliérement du ſieur Ried, qui, réuniſſant un commerce fort étendu à un emploi très-honorable, pouvait ſplen-

didement jouir de tous les agremens que l'on reçoit d'une brillante profpérité. De plus c'était un vieux garçon qui n'avait à fonger qu'à des héritiers collatéraux pour lefquels ordinairement on fe gêne moins que pour fes propres enfans.

Ried était confidéré par fes compatriotes comme un homme aimable & fociable. Les Maures, avec qui il avait fouvent affaire, foit pour les intérêts de la Grande-Bretagne, ou foit pour les fiens propres, ne l'envifageaient pas de même; Ried s'était imaginé qu'en leur montrant de l'orgueil & de la fierté, il en obtiendrait ce qu'il fe propofait d'en recevoir. Ce fyftême était mal conçu, puifque quelques années après lui-même en fut la victime. * Au refte

* Ried ayant été chargé d'une négocia-

il

il avait des connaiſſances aſſez étendues, & s'appliquait autant par théorie que par pratique aux devoirs de ſon état. Son eſprit était orné par une lecture ſuivie des meilleurs Auteurs Anglais, Français & Eſpagnols, le tout accompagné d'une humeur enjouée & d'une vivacité qui lui attiraient l'admiration de tous ceux qui étaient en liaiſon amicale avec lui.

Dès la ſeconde viſite, il offrit à l'Etranger qui lui avait été recommandé, ſes bons offices en le priant de n'avoir plus d'autre table que

---

tion auprès du Roi de Maroc, s'énonça avec tant de hauteur d'orgueil & de fierté, joignant à cela des ménaces outrageantes, que comme il y penſait le moins, pluſieurs hommes armés entrerent dans ſon appartement & le maſſacrèrent.

la ſienne, excepté celle du Gouverneur, chez qui Ried & l'Etranger ſe trouvaient fréquemment invités. Il pouſſa même plus loin la généroſité, il le pria de diſpoſer de ſa bourſe & de ſon crédit. Rien de plus noble & de plus généreux que ce procédé.

Tout le premier mois ſe paſſa à la ſatisfaction réciproque de l'homme heureux, & de celui qui cherchait à le devenir. Tous deux par une conformité apparente de ſentimens ſe croyaient au comble de leurs ſouhaits : le premier d'avoir le plaiſir d'obliger, & l'autre la conſolation de pouvoir reconnaître dignement un acte de bienveillance ſi rare & ſi diſtingué. L'un s'applaudiſſait d'avoir rencontré l'occaſion de donner l'eſſor à ſon penchant libéral, & l'autre employait les

talens de ſon eſprit pour tâcher de plaire à un bienfaiteur qui paraiſſait à ſes yeux le Roi des hommes.

Il n'eſt pas toujours poſſible que deux eſprits, quelque reſſemblance qu'ils puiſſent avoir, ſe trouvent toujours de même ſentiment. Dans le commencement d'une liaiſon amicale, on apporte ſouvent plus de circonſpection qu'il n'en faudrait, & quand on s'imagine que la ſimpathie opere avec le plus de force, on ſe relâche beaucoup plus qu'on ne devrait le faire.

Un rien, une niaiſerie & même une queſtion abſolument indifférente agitée auprès d'un *bol de punch* ou à la fin d'un grand repas, où le bourgogne & le champagne ont coulé avec trop de profuſion, peut cauſer de fâcheuſes révolutions ſur deux cœurs qui, de ſang-froid, ne

ſe feraient jamais entrechoqués, & qui ſemblaient de prime abord n'avoir été créés que pour s'entr'eſtimer.

Souvent à la faveur de l'opulence, un homme de génie médiocre s'arroge bien des droits qui n'appartiennent qu'aux vrais ſçavans.

Vers le milieu du ſecond mois, Ried commençait à vouloir primer ſur tout ce qui donnait matiere à la converſation, & développait des ſyſtêmes qui n'étaient pas toujours les plus raiſonnables.

Un homme né ſincère trouve toujours de la baſſeſſe à déguiſer ſes penſées. L'Etranger était de ce caractère, il ne ſavait point l'art de dire oui, quand il fallait dire non, & Ried méritait ſouvent, par des entêtemens déplacés, qu'on ne fût pas de ſon avis. L'Etranger ne

croyait pas qu'il convenait à un homme vrai de payer les droits de l'hoſpitalité & de la bienveillance, par le deni formel d'une vérité évidente. L'Irlandais de ſon côté, ne croyait pas devoir le céder à un particulier qui dépendait en quelque ſorte de ſon opulence, d'ailleurs il ſe ſerait cru trop humilié, s'il avait été obligé, par la force d'un rélation juſte & véritable, de ſe rétracter de ce qu'il avait aſſez inconſidérement ſoutenu, & cela plutôt par opiniâtreté & par orgueil, que par connaiſſance de cauſe. De-là les contrariétés & les légères diſputes. De celles-ci, l'échauffement de la bile, les vivacités déplacées ; enfin les tons de voix impérieux qui font trop connaître à l'obligé, que le prétendu bienfaiteur voudrait mettre un impôt ſur ſes lumieres, &

donner des entraves à ſes ſentimens.
S'il refuſe ce tribut honteux, le bienfaiteur ſe refroidit, ſes geſtes, ſes regards & ſes dedains l'annoncent, & ſes propos font bientôt connaître qu'il a diminué d'eſtime, & de bonne opinion envers celui pour lequel il avait fait paraître la plus forte conſidération.

Voilà en mignature le tableau de la conduite du ſieur Ried à l'endroit de l'Etranger qu'il avait ſi noblement & ſi généreuſement accueilli.

A peine le troiſieme mois fut-il arrivé, que Ried ne témoignait plus avoir pour celui à qui il avait prodigué le beau titre d'ami que de l'indifférence, pour ne pas dire du mépris. Il ne l'écoutait plus comme un homme inſtruit par l'étude & par l'expérience. Ce n'était plus

l'Oracle qui, dans les premieres journées de leur connaiſſance, paraiſſait captiver l'attention des auditeurs, & à qui même Ried prodiguait des louanges & de l'encens. Ce n'était plus un homme doué de pénétration & de diſcernement, c'était ſeulement un beau rêveur, un cauſeur impitoyable, qui ne produiſait dans la converſation, que des choſes puiſées dans ſon cerveau, & cela, parce que Ried ne les avaient pas trouvées dans ſa bibliothèque. Enfin l'inſtant ou l'Irlandais devait ou voulait étouffer dans le cœur de cet Etranger tous les ſentimens de reconnaiſſance, dont il était pénétré, arrriva. On avait agité une queſtion intéreſſante, & à laquelle Ried n'avait pas répondu en homme tout-à-fait bien inſtruit du fait dont il s'agiſſait; l'Etranger

mieux informé, voulut l'éclaircir en rapprochant les circonſtances & les démonſtrations néceſſaires à cet effet; mais Ried, pour ce moment-là, plus opiniatre que ſçavant, s'efforça à contredire ce que l'autre venait d'avancer, & s'oublia même juſqu'au point de faire ſuccéder aux railleries piquantes, certaines expreſſions outrageantes, dont on ne ſe ſert jamais que pour étaler l'impérioſité, l'orgueil & le mépris.

Que devintes-vous! ô chere & tendre reconnaiſſance! vous qui juſqu'alors aviez navré de joye & de plaiſir le cœur de l'obligé. Vous vous enfuîtes preſqu'auſſi rapidement que le cerf à la vue du chaſſeur. La vivacité de l'Etranger ſubitement métamorphoſée en une colère que l'honneur de concert avec l'amour-propre inſpire, l'emporta

ſur les différences que vous exigés. Il fit ſentir à cet Irlandais trop opulent, qu'il ſavait diſtinguer le bienfaiteur d'avec le tiran impérieux, & prêt à commettre la plus blamable incivilité, il fut enfin forcé en quittant pour toujours cette maiſon, de s'écrier que c'était faire payer trop cher des bienfaits, que d'en accorder à ce prix-là.

Tout occupé de la ſcène qui venait de ſe paſſer, il écrivit le même jour un Lettre à cet Irlandais où il lui faiſait un tableau général de tous les devoirs que la reconnaiſſance exige de l'honnête homme, qu'il s'était appliqué à les remplir. Mais il ajoutait que dès que l'honneur ſe voyait égratigné, fuſſe même par celui qui aurait fait notre fortune, qu'alors tout ſentitiment de reconnaiſſance faiſoit pla-

ce, non pas à la vengeance, mais à la plus froide indifférence.

La preuve que Ried n'avait pas été bienfaiteur par nobleſſe d'âme & par ſentimens épuré, c'eſt qu'il fit tout ce que M. Hume a fait à l'endroit de J. J. Rouſſeau. Autant il avait prôné les bonnes qualités de l'Etranger, autant il s'efforçait à l'avilir & à le décrier. Il lui prodiguait les titres d'ingrat & de méchant, & s'empreſſait à indiſpoſer contre lui tous ceux qui lui avaient témoigné quelque bienveillance. Pluſieurs d'entr'eux, ſéduits par la prévention, firent *chorus*, & ſans examiner qui des deux avait tort, l'Etranger fut condamné. On ne voulait pas même lui permettre de ſe juſtifier. Cependant le généreux Lieutenant Colonel C*** ne voulut pas être du nombre des faibles.

Il écouta l'Etranger, eut la généroſité de plaider ſa cauſe & la défendit ouvertement à la honte de l'Irlandais & de ſes adhérans. Il fit plus, il voulut remplacer Ried dans l'emploi de bienfaiteur, & s'en chargea avec tant de grandeur d'âme & de délicateſſe, que ce même Etranger peut encore proteſter que jamais homme vivant n'a pu graver dans ſon cœur autant de reconnaiſſance, de reſpect & de vénération. La haute ſageſſe & la probité de ce valeureux Militaire ſont trop connues, pour qu'on puiſſe le ſoupçonner de s'être livré à un autre ſentiment qu'à celui qu'inſpire la juſtice & l'amour du prochain affligé.

Un homme libéral eſt un Dieu ſur la
terre,
Un ami vertueux, un ſage défenſeur;

Quand l'Etranger en lui peut retrouver
un pere,
Et qu'il a tous les traits d'un noble bien-
faiteur.

Lorſqu'on épure par le creuſet de la réflexion les actions de la plûpart des hommes, on n'y remarque que le vernis de la probité & l'étiquette du ſentiment. Ceux qui, par des dehors trompeurs ont l'adreſſe de ſe faire paſſer pour les plus eſtimables, n'ont ordinairement que le coloris de la vertu. Examine-t-on de près les motifs qui les font agir, la réalité des ſentimens généreux ne s'y trouve plus. Orgueil, oſtentation, caprice & fauſſe compaſſion ſont la baze preſque de tous les dons gratuits dont l'opulence ſe dépouille en faveur d'un homme infortuné. Ah! ſi les Creſus de nos jours penſaient quelquefois à leur

ſin derniere & remontaient de tems à autre juſqu'à la ſource d'où leur eſt venu tant de richeſſes, ils ſeraient bien moins durs envers les indigens : ils ſe condamneraient eux-mêmes à une reſtitution volontaire envers ceux que la fortune perſécute. Combien en eſt-il, Mrs. les riches, qui ne ſont indigens que par les injuſtices & les concuſſions de vos ayeux. Ils n'exiſtent plus me direz-vous; cela eſt vrai, mais les malheureux qu'ils ont faits ont engendré des fils, qui ne ſont devenus des objets de pitié, que parce que vos ancêtres avaient eu l'adreſſe de s'enrichir aux dépens des leurs. Mais cet Etranger qui vient des antipodes peut-il avoir de pareilles prétentions. Qu'en ſavez-vous? peut-être ſon pere ne fit le trajet de l'Amérique, que parce que

ſon bien était injuſtement paſſé entre les mains de celui qui a teſté en votre faveur. Vous & lui l'ignorez, toutefois vous lui devez une portion de votre ſuperflu, en conſidération de ce que ceux qui pourraient avoir une prétention légitime ſur une part de votre héritage, ignorent à qui ils pourraient s'adreſſer pour la réclamer.

Je ne prétens pas établir par ce ſyſtême des reſtitutions illégales, l'idée d'un pareil projet n'appartenait qu'à l'Abbé de St. Pierre. Je penſe qu'il convient mieux de laiſſer ſubſiſter les chaînes de la ſociété telles qu'elles ſe trouvent actuellement forgées : mais je crois qu'il convient à tout écrivain qui aime l'humanité, d'engager les hommes à réfléchir ſur des devoirs qui ſe préſentent rarement devant leurs

yeux, ſur-tout au milieu des délices d'une heureuſe proſpérité.

Je ſais que je ne ſuis pas le ſeul qui ait prêché à peu près une ſemblable morale. Ms Steele, Adiſſon & Lucas en ont bien dit davantage, & ce qu'ils ont écrit ſur le même ſujet ſuffirait pour engager les hommes à ne faire du bien aux indigens, que par la ſeule idée qu'en le faiſant avec un entier déſintéreſſement, ils s'attirent non-ſeulement l'eſtime de tous les hommes vertueux, mais encore les bénédictions du Ciel. Ce qui vaut infiniment mieux que tous les témoignages de reconnaiſſance, dont on ne peut donner des preuves réelles, que quand la fortune nous met de niveau avec nos bienfaiteurs. Obliger un ami, obliger un compatriote, obliger un Etranger, ſont des em-

plois tout-à-fait différens. Les circonstances seules fournissent à un bienfaiteur généreux, la maniere de se distinguer par la pratique de cette vertu toute divine. Mais dans le nombre de la plûpart de ceux qui se plaisent à faire des heureux, il en est peu qui le fassent avec la dignité & le désintéressement convenable à cette pieuse opération,

L'art de savoir accorder des graces ou des bienfaits est trop ignoré du vulgaire, il n'y a tout au plus que ceux qui ont reçu une éducation distinguée qui s'en acquittent avec autant de délicatesse que de promptitude, par ce qu'on leur a appris.

Si benè quod facias, facias citò; nam citò factum,
Gratum erit, ingratum gratia tarda fecit.

Que M, Hume ainsi que tous ceux qui ont obligé J. J. Rousseau s'examinent

minent d'après le tableau que je viens de faire. J'en excepte le généreux Lord Maréchal & quelques âmes auſſi nobles que la ſienne : mais que les autres ſe jugent eux-mêmes, ils conviendront que s'ils n'ont pas agi en conſéquence des principes que cette peinture offre à leurs yeux, qu'ils n'ont été que des bienfaiteurs oſtentatieux ou intéreſſés : autant vaudrait-il ne le pas être.

Suivons M. Hume dans ſa juſtification, il nie d'avoir été complice de M. Walpole relativement à la Satyre, dont celui-ci s'eſt avoué l'Auteur; il avoue cependant avoir vu cette Epitre ou ce libelle *lorſqu'il était entre les mains de tout le monde, & même avant ſon impreſſion.* Il devait donc alors en homme d'eſprit, s'imaginer que connaiſſant, ainſi

qu'il le dit lui-même, J. J. Rouſ-ſeau pour un homme *d'un caractère défiant & ſoupçonneux*, que celui-ci ne manquerait pas de l'accuſer d'avoir trempé dans l'impreſſion de cette pièce. Si M. Hume eût eu le ſecret de prendre les devants & d'avertir Rouſſeau de ce qui s'était fait, ce Genevois n'eut jamais oſé accuſer ſon ami de complicité. Il ne ſe fût jamais livré à cet excès de ſenſibilité où s'abandonnent les eſprits faibles & qui leur fait ordinairement entaſſer ſottiſes ſur ſottiſes. Mais l'Auteur Anglais croit en avoir dit aſſez au public en alléguant qu'*il ſe ſerait lui-même cru coupable de noirceur & de méchanceté, s'il avait imaginé que Rouſſeau l'eût ſoupçonné d'être l'éditeur de cette plaiſanterie, & que c'était contre lui que le Genevois ſe diſpoſait à tour-*

ner toute la fureur. Je ne ſais comment M. Hume peut nommer plaiſanterie l'outrage le plus formel, & dire enſuite que cependant c'était contre lui que J. J. ſe diſpoſait à tourner toute ſa fureur. Je ne crois pas que l'on puiſſe meſuſer davantage du pouvoir de s'obſcurcir, que de s'exprimer de cette maniere. Il continue en diſant qu'il *était le dernier des hommes du monde*, *qui*, *dans les règles du ſens commun*, *devait être ſoupçonné*. Et moi je dis que les règles du ſens commun indiquaienit le ſoupçon. Mais que ſi Rouſſeau les eût mieux connues, il n'aurait jamais mis au jour ſes doutes à cet égard. M. Hume ajoute que c'eſt lui que le Genevois *accuſe ſans héſiter d'avoir fait imprimer* le Libelle, &c. Cela n'eſt pas : le plaintif ne nomme per-

ſonne, & M. Hume qui, lui ſeul ſoupçonne que c'eſt contre lui, que Rouſſeau tire à bout touchant, ſe déclare par-là bien plus coupable que n'oſe le faire le Genevois, qui dit uniment que *ce qui navre & déchire ſon cœur, c'eſt que l'impoſteur a des complices en Angleterre.* Cette phraſe n'indique que le ſoupçon; elle n'accuſe qui que ce ſoit, M. Hume lui ſeul ſe l'approprie : en faut-il davantage pour ne pas ſe perſuader qu'elle lui convient plutôt qu'à un autre : cependant je ferai voir plus bas que J. J. Rouſſeau avait tort d'accuſer ſon bienfaiteur avec auſſi peu de certitude qu'il le fit dans cette occaſion-là.

Malgré les froideurs & le ſilence opiniâtre du Genevois, M. Hume continuait cependant de négocier la penſion dont il a été parlé. Il en

avait fait les premiers pas, il ne voulait pas reculer par bienséance ou sinon par ostentation, il continuait ses sollicitations à ce sujet auprès du Général Conway : il voulait montrer par-là, qu'il connaissait tout l'esprit de la quintessence du sentiment, bien plus pour s'acquérir le titre de l'homme généreux que pour en remplir tous les devoirs. Solliciter d'un côté & dénigrer de l'autre ne sont pas sinonymes. Enfin cette affaire se termine selon ses vœux : il en mande le succès au bon J. J. qui pousse le ressentiment jusqu'à s'obstiner à ne faire aucune réponse à M. Hume. Quelle petitesse! pour ne pas dire quelle grossiéreté! Un homme qui sait si bien écrire, doit-il ignorer que la preuve du plus grand mépris se manifeste par l'affectation du silen-

ce, & que mêmes des ennemis dé-
clarés lorſqu'ils ſont gens au-deſſus
de la lie du peuple, rougiraient de
ſe traiter de cette maniere. Que fait
J. J. Rouſſeau, tout ce qu'un hom-
me peut faire pour que l'on juge
fort mal du fond de ſon caractère,
& qu'on le ſoupçonne capable d'in-
gratitude & d'incivilité, il ne fait
aucune réponſe à ſon ſolliciteur, il
ſe contente d'écrire au bienfaiſant
Général, qui avait été ſollicité, une
longue Epitre... La franchiſe avec
laquelle le Genevois prétend s'ex-
primer dans cette Lettre, ne paroît
pas être moulée ſur celle des Pa-
triarches, je la trouve trop enve-
loppée de cette ambiguité à la mo-
de, qui veut que l'on devine les
penſées de ceux qui s'en ſervent.

Si je crois pénétrer dans l'eſprit de
Rouſſeau, voici je penſe ce qu'il a

voulu dire ou que j'aurais dit en pareille circonſtance. Le préliminaire de ſa Lettre eſt un chef-d'œuvre, il s'en faut de beaucoup que le reſte de l'Epitre lui reſſemble. Je ne le répéterai pas; je vais tâcher de tirer le reſte au clair, en parlant comme Rouſſeau, moins malade eût été capable de faire avec beaucoup plus d'éloquence que moi. Il aurait donc pû, en écrivant au Général, s'exprimer ainſi.

« Je me croyais préparé à tous » les évenemens poſſibles, & cependant je n'aurais pas prévu ce » qui vient de m'arriver. C'eſt la » publication d'une mauvaiſe plaiſanterie qui ne me tient à cœur » qu'autant qu'elle pourrait trouver » un accès réel auprès des perſonnes diſtinguées qui me font la » grace de s'intéreſſer pour moi. Je

» ne dois pas appréhender que V.
» E. lui donne quelque crédit; je
» dois cependant lui avouer que
» j'en ſuis affecté au-delà de ce que
» je devrais l'être. En cela je re-
» connais les effets de la faibleſſe
» humaine ; je les ſens encore mieux,
» lorſque je ne puis m'empêcher de
» ſoupçonner M. Hume de s'être
» prêté avec trop de complaiſance
» aux intentions de ceux qui avaient
» projetté de me ridiculiſer. Lui qui,
» cependant, s'était déclaré avec tant
» de chaleur mon Mecène & mon
» ami. Au reſte ce n'eſt qu'un ſoup-
» çon, qui m'oblige, ſi je me ſuis
» trompé, de lui faire telle répa-
» ration que ſon amitié pour moi
» voudra lui dicter. Si l'on ſait m'of-
» fenſer je me glorifie de pardonner
» même à mes ennemis ; & mon
» reſſentiment ne réparait jamais au
» lever

» lever du ſoleil. Ma trop grande
» ſenſibilité pour des procédés qui
» tendent à me conſterner, ſerait
» moins pardonnable dans une ſitua-
» tion plus heureuſe. Je prie V. E.
» de ne l'attribuer qu'à l'excès des
» chagrins qui m'ont environné juſ-
» qu'à ce jour. C'eſt par vos bontés
» que je vais être en ſituation de
» pouvoir les oublier. Ah! que ce
» jour eſt brillant à mes yeux! que
» de joye ne m'apporte-t-il pas?
» ſur-tout quand je penſe que c'eſt
» dans ce jour le plus heureux de
» ma vie, que j'apprens, par la Let-
» tre de M. Hume, que mes infor-
» tunes vont finir pour jamais, au-
» tant par les bienfaits de Sa Ma-
» jeſté, que par la continuation de
» la protection dont vous daignez
» m'honorer.

» Oui je vais dès cet inſtant ſou-

» ler à mes pieds le ſouvenir de
» mes malheurs paſſés, pour ne plus
» penſer qu'à me rendre digne de la
» grace que le meilleur des Rois,
» a bien voulu m'accorder ſur l'ex-
» poſé que Votre Excellence s'eſt
» donné les ſoins de lui faire de ma
» ſituation. Qu'il me ſoit permis de
» le publier; qu'il me ſoit défendu
» d'en parler, mon ſilence ne dimi-
» nuera rien de tous les ſentimens
» de la plus reſpectueuſe reconnaiſ-
» ſance, & dont mon cœur ſera
» pénétré tant que je reſpirerai; &
» ma plume, s'il m'eſt permis de
» s'en ſervir, guidée par le devoir
» le plus légitime, ne coulera ſur le
» papier que pour annoncer à toute
» la terre que la Grande Bretagne
» a le bonheur de voir ſur le trône
» un Souverain bienfaiſant dont le
» cœur eſt véritablement digne de

» Dieu, & que de même elle a
» la satisfaction de pouvoir admirer
» dans le cabinet de ce grand Roi
» un Ministre capable de contribuer
» à la gloire de son règne & à la
» félicité des peuples qui lui sont
» soumis ».

Mais point du tout, le bon J. J. voulait réaliser ce qui se trouvait inséré dans le Libelle dont le sieur Walpole était l'Auteur, où il est dit, *vous avez assez fait parler de vous par des singularités peu convenables à un véritable grand homme*, & il ne voulait pas démontrer à ses ennemis qu'il pouvait avoir une fois le sens commun. En effet est-il rien de plus insensé que d'avouer en écrivant au Général-Ministre, *que l'excès de son accablement plongeait son esprit dans les fers, & que tout ce que lui dictait la raison*, (il aurait

mieux dit les égaremens de ſon eſprit) *étoit de ſuſpendre ſes réſolutions ſur une affaire auſſi importante;* il voulait parler de celle qui le conduiſait à recevoir une penſion de la part d'un Roi bon, humain & libéral.

Dans la maniere de s'exprimer, ne dirait-on pas, qu'il n'y avait rien de plus important que de s'oppoſer à ſon bien être. Mais hélas! la mémoire s'enfuit avec l'âge. Dans une Lettre à Milord Maréchal, le Genevois expatrié conſent à être penſionné, toutefois aux conditions que cela ne fera point de bruit, puiſqu'il témoigne que *le ſecret de cette affaire*, comme ſi le ſalut de l'Etat en dépendait, *ſera pour lui une circonſtance très-agréable.* A peine lui a-t-on promis ce ſecret tant déſiré, que ce Philoſophe poſtiche,

change tout-à-coup de batterie, il écrit au Général Conway, qu'il veut *employer l'orgueil qu'on lui impute à se glorifier* du bonheur d'être pensionné d'un grand Roi, & *que ce qu'il y voit de plus pénible est de* ne pouvoir *s'en honorer aux yeux du Public comme aux siens*, mais *que lorsqu'il recevra les bienfaits, il veut*, ajoute-il, *pouvoir se livrer tout entier aux sentimens* que ces mêmes bienfaits *lui inspireront.* Le reste de l'Epitre n'est que du compliment, où l'Auteur prie *qu'on lui réserve la bonne volonté où l'on est de lui faire du bien pour des tems plus heureux.* Est-il possible de tomber avec du bon sens dans un pareil égarement! N'est-ce pas dans le fort des douleurs qu'il est le plus naturel de desirer d'en être soulagé? & Rousseau, dans l'accès de la maladie qui

l'afflige, refuſe follement le vrai remede qui pourrait en opérer la guériſon. *

M. Hume prétend que la Lettre de Rouſſeau, au Miniſtre, leur parut un refus abſolu d'accepter la penſion. J'oſerois ſoupçonner que M. Hume ne fut pas le dernier à interprêter ainſi l'idée du Genevois. Je crois que ces Meſſieurs ne ſe connaiſſaient pas encore bien en énigmes, je vais les éclairer : il y a à parier que J. J. avait bien plus d'envie d'accepter que de refuſer; mais ſa façon de penſer ſur le chapitre des bienfaits, à recevoir & qui lui eſt tout-à-fait particulière, le plongeait dans des embarras, qui, loin de nettoyer les idées, ne font que les embourber davantage. Rouſſeau, à la réception de la nouvelle que lui venait d'annoncer M. Hume,

s'était déjà gonflé de reſſentiment contre celui-ci, & avait déjà pris aſſez inconſidérement la réſolution de ne plus avoir de commerce avec cet Anglais. Quand l'Hiſtorien lui manda que l'affaire de ſa penſion était enfin terminée, le Genevois ſe trouva doublement embarraſſé. Quoi, ſe diſait-il! moi recevoir des bienfaits par la médiation d'un homme qui s'eſt uni avec ceux qui m'ont couvert de honte & d'opprobre! d'un homme qui m'a réduit dans l'abſolue néceſſité de le haïr, ou ſinon d'oublier ſon exiſtence. Non, J. J. Rouſſeau n'eſt point capable de pareille lâcheté; lui vivre heureux à ce prix-là, ſerait dégénérer aux ſentimens les plus délicats, il vaut beaucoup mieux languir & périr même, que de couler ſes jours dans l'opulence, lorſque cette opulence

ſerait l'ouvrage d'un ennemi. Pourrait-il jouir paiſiblement du plaiſir d'être content, quand les échos de ſa ſolitude, lui répéteraient les diſcours que M. Hume tiendrait dans le public en affichant de tous côtés que l'Etranger à qui il a fait obtenir une retraite paiſible & les bienfaits de ſa Majeſté, n'eſt qu'un ingrat & le plus méchant de tous les hommes.

Voilà le nœud de la piece, paſſons au dénouement; c'eſt un Genevois qui veut reculer pour mieux ſauter; il ne réfuſe point, mais, ſous des prétextes aſſez équivoques, il élude ſeulement ce qu'il deſire avec empreſſement : il veut ſuſpendre, pour voir comment il pourra s'affranchir des liens qui le retenaient encore au char de l'Auteur Anglais qu'il n'aime plus & ſans trop ſavoir pourquoi, ou plutôt

pour des vétilles qui n'inſpirent pas même l'indifférence. Il demande du tems pour pouvoir s'affranchir de la captivité dans laquelle les bienfaits reçus pourraient le retenir; il ne veut être redevable de la grace qu'on lui offre qu'aux bontés du Prince & aux ſoins généreux de ſon Miniſtre; il ne veut plus les accepter en ſilence, pour avoir lieu d'informer le public que ce n'eſt pas à la ſollicitation de M. Hume, mais à la priere du Général Conway, qu'il a eu le bonheur de les obtenir. Il veut lui-même entonner la trompette & crier à haute voix, je ne dois plus rien au perfide que j'avais cru mon ami : ſes procédés & ſa trahiſon m'en ont donné quittance; je ne vis & ne reſpire que par les royales libéralités d'un grand Roi qui a reconnu à la fin que mon

mérite & mes talens étaient dignes de ſes bienfaits.

Si je me ſuis trompé dans mes ſpéculations ingénieuſes, bien d'autres ſe tromperont après moi. En attendant, je vais pourſuivre la tâche que je me ſuis impoſée au riſque de me tromper encore. Au reſte, je n'y entends point fineſſe, j'écris comme je parle, & parle comme je penſe.

On voit encore dans les penſées de M. Hume, qui accompagnent ſes réflexions, un petit trait de vengeance qui ne ſied du tout point à un homme qui veut avoir la réputation de bien écrire. Comment eſt-il poſſible lorſqu'on penſe faux d'être juſte dans ſes déciſions?

Quant à l'accablement profond, dit-il, *dont Rouſſeau ſe plaint dans ſa Lettre au Général Couway, & qui*

lui ôtait jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard, par la Lettre de M. Davenport, qui marquait que précisément dans ce temslà, son hôte était très-gai & très-sociable.

Un Philosophe ou qui s'imagine de l'être, n'étale pas toujours ses déplaisirs aux yeux de ceux qui l'environnent : il affecte autant qu'il peut cette égalité d'âme qui convient si parfaitement à l'homme raisonnable, il prend le masque du Héros, mais, dans son cabinet, sa grandeur d'âme s'évanouit.

N'est-il pas des instans où l'homme le plus consterné cherche par une gaieté affectée de s'étourdir sur ses chagrins. Mais je serais plus tenté à croire que J. J. se flattait follement que sa Lettre, au Général Couway, produirait l'effet qu'il en

eſpérait : qu'il s'applaudiſſait de ſon chef-d'œuvre épiſtolaire, & ſe réjouiſſait d'avance du triomphe que ſon amour-propre lui laiſſait entrevoir. *Je reconnus-là*, dit encore M. Hume, *cette faibleſſe ordinaire de mon ami qui veut paſſer pour être perſécuté par l'infortune, les maladies, les perſécutions lorſqu'il eſt le plus tranquille & le plus heureux.*

Ah ! M. Hume, ne me donnez jamais, je vous prie, votre amitié à ce prix-là. On ne traite plus d'ami, pas même ironiquement, un homme à qui l'on prête toute la baſſeſſe du ſentiment le plus abject. Vous enfoncez le poignard trop galamment, & le poiſon dont vous l'imbibés ne ſerait du tout point de mon goût. Je vois bien qu'il ne faut pas que vos amis indigens s'aviſent

de rire en votre abſence, ils y perdraient trop, & je n'y veux rien gagner.

Son affectation de ſenſibilité extrême, ajoutez-vous, *était un artifice trop ſouvent répété, pour en impoſer à un homme qui le connaiſſait auſſi bien que moi*, je ſoutiens que vous ne le connaiſſiez pas ou que vous feignez malicieuſement de ne pas le connaître. Il ſe peut qu'il ait eu un peu trop d'affectation dans la ſenſibilité que J. J. a fait paraître, il ſe peut même que ce ſoit l'effet de la maladie dont il eſt attaqué; mais en ajoutant que c'eſt pour ſe rendre plus intéreſſant vis-à-vis la comiſération du public, ne ſemble-t-il pas que vous invitiez ce même public à ne plus s'épancher en ſecours généreux envers un vieillard accablé d'infirmités, & qui touche à

la décrépitude. Vous ne croyez pas non plus que moi, que ce vieillard possede quelque trésor caché. En vérité votre intention, en peignant de la sorte ceux que vous nommez encore vos amis, n'annonce pas un ami de l'humanité où le vrai Philosophe qui plaint les vicieux & déteste les vices.

Puis-je vous demander si les sentimens que vous inspirez dans vos productions littéraires sont de la même espece? je vous proteste, s'ils ressemblent à ceux-ci, que je ne voudrais pas même aspirer à l'amitié des Lecteurs qui y applaudiraient, fussent-ils sur le trône du Mogol.

Dans la Lettre de M. Hume à M. Rousseau, en date du 19 Juin 1766, on n'y peut remarquer que beaucoup de zele pour engager le se-

cond à déclarer à quelles conditions il voudrait recevoir la penſion, qu'il n'oſait plus accepter, comme je l'ai déjà fait remarquer, par l'entremiſe de l'homme qu'il croyait être ſon plus grand ennemi.

La réponſe de Rouſſeau à cette Lettre ne développe que très-obſcurement le crime prétendu de ſon ancien bienfaiteur. Eſt-il poſſible que J. J. qui prétendait porter nuit & jour le flambeau de la raiſon, ait refuſé lui-même de s'en ſervir dans cette occaſion ? J'aurais pardonné le ſtile de cette Lettre à une précieuſe ridicule. Quoi ! toujours de l'énigme entourée des lambeaux que le ſoupçon déchire de la faibleſſe de l'eſprit humain, & le tout couronné par une invective outrageante qui paraît tout-à-fait étrangère au ſujet.

Le public aime a être trompé, écrit J. J. à David Hume, *& vous êtes fait pour le tromper.* Je ne vois pas que ce reproche puiſſe avoir rien de commun avec la prétendue trahiſon dont le Genevois accuſe ſon ancien ami. Répondra-t-il qu'il était pleinement convaincu que M. Hume le trahiſait & le dénigrait par quelque Satyre donnée au public. Pourquoi en laiſſe-t-il ignorer les circonſtances ? pourquoi ne va-t-il pas tout de ſuite au fait, où il n'arrive jamais ? pourquoi ne cite-t-il pas des preuves par leſquelles ſon ami puiſſe ſe reconnaître coupable. S'imagine-t-il qu'après lui avoir reproché qu'il eſt fait pour tromper le public, que le public le lapidera. Quelle faibleſſe ! ſuppoſons pour un inſtant que M. Hume eût agi à la mode de la plûpart des amis de notre tems,

en

en se prêtant aux plaisanteries de certains esprits légers qui se plaisent à mordre sur la pauvreté & à se divertir aux dépens de ceux qu'ils croyent sans défense. Etait-ce un crime impardonnable? cela valait-il la peine de se courroucer avec tant de chaleur & de rompre avec autant d'éclat & de ressentiment que si M. Hume eût été lui-même l'Auteur du Libelle de M. Walpole; ou enfin qu'il eût trempé dans une conjuration où la vie du Genevois eût été en danger; mais non, ce n'est point la vie qui lui est chere, c'est sa réputation que J. J. abandonne avec peu de regrets. Je n'y puis plus tenir : ah, M. Rousseau, permettez-moi de vous le dire, votre maladie vous fait échouer contre un écueil qui me paraît tout-à-fait imaginaire. Est-ce que la réputation

de l'honnête homme n eſt pas toujours à ſa diſpoſition, dépend-elle des ſots diſcours de quelques écervelés ou de l'épigramme d'un mauvais plaiſant ?

Dans les diſcours qui ſe ſont élevés contre votre amour-propre, vous a-t-on accuſé de quelques traits qui deshonorent ? vous a-t-on prêté des débauches criminelles & des mœurs dépravées. Vous a-t-on accuſé de baſſeſſes flétriſſantes, & qui font fuir & abhorrer quiconque s'en eſt rendu coupable ! rien de tout cela : on a plutôt ironniſé que calomnié. Le ridicule eſt retombé, à la face des honnêtes gens, ſur le mauvais plaiſant ; & malgré que la voix publique défend avec beaucoup de zele & de compaſſion votre cauſe, peu ſatisfait d'un Avocat ſi reſpectable, vous vous exha-

lez en plaintes ameres : vous criez tout à la fois au feu, aux voleurs, à l'opprobre & à la vengeance. Vous plaidez & vous jugez vous-même en dernier reſſort, & le tout ſur de ſimples ſoupçons. Répondez, eſt-ce vous qui êtes l'Auteur éloquent de tant de bonne morale & de ſes grands ſentimens qui ſe liſent dans pluſieurs de vos productions? Quelle éducation donnez-vous par votre exemple? quelle modération inſpirez-vous par votre conduite? non, vous ne ſcandaliſez pas; mais, en vérité, vous faites pitié.

Pourſuivons. Dans la même Epitre on y lit : *Quant aux bons offices en matiere d'intérêt avec leſquels vous vous maſquiez, je vous en remercie & vous en diſpenſe.* Je ne veux pas que M. Rouſſeau, ſacrifie à la politique & à la diſſimulation, il

eſt beau d'être ſincère, parce qu'il ſerait à ſouhaiter, pour le bonheur du genre humain, que tout le monde le fût. J'avoue même qu'il convient à tout homme d'honneur de ſavoir répéter à propos ces beaux vers de Voltaire.

Seigneur, il eſt bien dur pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime,
Leurs réfus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

Mais de ſe livrer à ce ſentiment avant que d'être bien convaincu que ſon bienfaiteur ſoit coupable de trahiſon; de s'y abandonner ſur l'apparence trompeuſe de certaines démarches, auxquelles on veut prêter gratuitement des intentions criminelles; en vérité ce n'eſt plus agir en homme raiſonnable, c'eſt annoncer une imagination évaporée qui n'apperçoit dans le loin-

tain que des fantômes qui diſparaiſſent en les approchant.

Examinons encore juſqu'où le Philoſophe Genevois porte le reſſentiment. *Je me dois*, dit-il à M. Hume, *de n'avoir plus de commerce avec vous, & de n'accepter pas même à mon avantage aucune affaire dont vous ſoyez le médiateur.* Ici, il faut ſe mettre à la place de M. Hume, en le ſuppoſant innocent, & convenir qu'après les démarches qu'il avait déjà faites auprès des Miniſtres pour faire obtenir à J. J. Rouſſeau une penſion de S. M. B. que cette phraſe était pour lui un coup de foudre. Suppoſons-le coupable, elle ne pouvait que l'étourdir & le révolter, ſur-tout en réfléchiſſant ſur la ſituation étroite où J. J. ſe trouvait. Ce refus opiniâtre ne pouvait que révolter les perſonnes ſen-

ſées qui conviennent qu'il eſt du devoir du Philoſophe de ménager toutefois ſans baſſeſſe, ſes intérêts les plus chers, & qu'il doit en ſavoir à propos faire plier ſon ſort à l'approche des circonſtances.

Ou M. Rouſſeau était aſſez aiſé pour ſe paſſer de la penſion, ou il ne l'était pas? Dans le premier cas il était hônteux à ce Philoſophe d'avoir conſenti qu'on la ſollicitât à titre de ſecours pieux & charitable; & dans le ſecond, il y avait de la folie à ne vouloir pas la recevoir, fuſſe même par la médiation d'un homme qui, cependant ne s'était point encore déclaré ouvertement ſon ennemi, & qui continuait à jouer avec chaleur le rôle de l'amitié.

Si je ne connaiſſais pas les hommes autant que j'ai appris à les con-

naître, & ſur-tout Meſſieurs les Anglais, je ſerais incliné à croire même par la ſuperbe réponſe de M. Hume à l'Epitre de Rouſſeau, que le premier eſt abſolument innocent de la prétendue trahiſon dont le ſecond l'accuſe. Voyons comme le premier s'y prend pour ſe juſtifier. *Sa conſcience*, dit-il, *ne lui reproche rien, elle renferme les preuves d'une affection ſincère, & lui fait lire avec ſurpriſe des accuſations ſi violentes, que les trouvant fixées à de ſimples généralités, il lui eſt impoſſible de les concevoir.* Il ſuppoſe qu'elles *ne peuvent émaner, que de la part de quelqu'infames calomniateurs.* Il demande à J. J. *de les lui nommer, ou de le mettre à même de ſe juſtifier. Il ſe déclare innocent, c'eſt comme tel & non comme un ancien ami qu'il veut plaider ſa cauſe & con-*

fondre l'imposteur. Rien de plus raisonnable que *cette demande.* Rien de plus juste que de déférer à ce qu'elle exige. On ne trouve point dans cette Lettre de ces phrases boursouflées ni enveloppées par le moindre mot énigmatique, tout y est clair & distinct : mais J. J. qui veut toujours se singulariser, demeure trois semaines à composer tout un Volume pour répondre à M. Hume, tandis que quatre pages tout au plus auraient suffi pour accorder à l'Auteur Anglais tout ce qu'il demandait.

Que fait-il pour éclaircir un sujet qu'il n'a fait qu'obscurcir davantage par des phrases encore plus sombres que les précédentes. Il débute par une excuse qui est démentie par la longueur de l'Epitre.

Je suis malade, dit M. Rousseau,

&

& peu en état d'écrire. Cela était vrai, on ne peut en douter ; j'en ferai l'analiſe dans le cours de cette réfutation, ſa maladie n'était pas peu de choſe, elle me parait même incurable, & ce grand factum qui ne dit rien, & qu'il a pourtant ſçu conduire à 68 pages d'impreſſion le prouve encore mieux que le prétexte de ſa maladie. C'eſt ſa derniere piece, qui annonce très-éloquemment qu'il n'eſt plus en état d'écrire pour être entendu des Lecteurs ordinaires qui n'ont pas le talent d'expliquer des logogriphes, & qui préferent aux ſublimes obſcurités les efforts de la raiſon & les chef-d'œuvres d'un bon jugement.

Rouſſeau continue, *mais vous voulez une explication, il faut vous la donner*, & quelques lignes plus bas, *je vous l'envoie*, oui, bien la

Lettre, mais non pas l'explication. *Elle sera longue*, oui bien l'Epitre qui ne contient qu'une récapitulation de mille circonstances inutiles, qui ne tendent nullement à mettre en évidence la prétendue trahison de l'accusé.

Ah, mon cher Rousseau ! convenez que vous n'étiez plus à vous-même quand vous écriviez. *Je ne vis point dans le monde, j'ignore ce qui s'y passe ; je n'ai point de parti ; je n'ai point d'associé ; point d'intrigue, on ne me dit rien ; je ne sais ce que je sens ; mais comme on le fait bien sentir, je le sais bien.* Si vous appellez cela de l'explication, les sauvages l'appellent du galimathias en beau stile. Je crois, ma foi, que vous auriez besoin d'un commentateur. La Sybille de Cume n'entortillerait pas mieux ses Oracles, &c.

je crois même qu'un nouvel Œdipe ſerait fort en peine d'expliquer clairement ce que vous vouliez dire, par *je ne ſais ce que je ſens*, *mais comme on me le fait bien ſentir*, *je le ſais bien.*

Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je n'ai oui tenir de ſemblables propos qu'à gens dont l'eſprit n'était pas bien raſſis. Je les plaignais, j'en fais de même à votre égard.

Je m'étonne que M. Hume ſe ſoit ſi fort allarmé par la lecture de votre Lettre; il fallait qu'il fût bien bon; quant à moi, je vous l'aurais renvoyée avec priere d'être moins éloquent, plus clair & plus équitable. C'eſt être injuſte que de condamner *ipſo facto*, ſes amis ſur de ſimples conjectures.

Vous y promettez toutefois en

ne consultant que votre ressentiment, de convaincre M. Hume de trahison, vous dites que vous voulez *commencer par les indices* & finir par les démonstrations. Si les tribunaux de judicature adoptaient cette nouvelle maniere de juger, que d'innocens risqueraient d'être conduits au supplice ? J'aurais attendu de votre précédente façon de penser, que des indices vous en seriez venu aux preuves, & non pas à des démonstrations qui ne démontrent que vos frayeurs chimériques.

Voyez jusqu'où s'étend votre égarement ; s'il est permis à l'esprit humain de s'égarer, il ne lui est pas permis de courir jusqu'à la calomnie. Vous y êtes arrivé cependant, & j'ose croire sans vous en appercevoir. Vous qui craignez tant les suites honteuses de la mé-

diſance, pouviez-vous dire, *je quittais la Suiſſe fatigué des traitemens barbares?* Qu'auriez-vous dit de plus en vous échappant de Tunis ou de Salé; en ſuppoſant que vous y euſſiez été détenu dans les fers les plus durs & les plus honteux. *Traitemens*, ajoutez-vous, *qui ne mettaient en péril que votre perſonne, & laiſſaient votre honneur en ſureté.* Pour prouver qu'en écrivant cette Lettre, vous étiez bien malade, & que vous vous laiſſiez emporter par les accès du délire; je vais tracer une légère eſquiſſe de ces traitemens barbares, je démontrerai très-clairement que votre honneur ne courrait en Suiſſe aucun danger, & que votre perſonne y était moins en péril que par-tout ailleurs. Vous aviez choiſi pour votre retraite Môtier-Travers, l'un des plus ſains

& des plus beaux endroits des montagnes du Comté de Neuf-Châtel; habité, ſur-tout en Eté, par quantité de perſonnes eſtimables par leur mérite & leur affabilité. On vous y laiſſait vivre à votre fantaiſie; on vous y accueillait amicalement, & vous y étiez traité avec des égards qui pouvaient chatouiller l'amour-propre d'un Philoſophe orgueilleux. Vos rêveries vous conduiſaient ſelon vos ſouhaits & à pied juſqu'au plus haut des montagnes voiſines, & dans des bois où les Charbonniers étaient aſſez ſurpris de vous y rencontrer ſi ſouvent. C'eſt d'eux-mêmes de qui je tiens cette vérité; je leur ai demandé ce que vous y faiſiez; je crois, me répondit l'un, qu'il y cueillait des fraiſes; mais j'interprêtais mieux ſa réponſe, & je ſais

que, ſçavant dans la connaiſſance des plantes, vous ne faiſiez ce trajet que pour herboriſer.

Je ſuis bien certain que ce n'eſt pas de la part des ces bonnes gens qui, dans ce pays-là, ſont bons & humains que vous avez reçu des traitemens barbares.

Un Eccléſiaſtique, M. le Profeſſeur de Montmolin vous avait donné de prime abord des marques de ſon eſtime & de ſa bienveillance; l'un & l'autre vous devinrent à charge, & par des traits peu convenables à un Philoſophe, vous fîtes tous vos efforts pour vous aliéner ſon amitié. Il voulait opérer votre converſion, tandis que vous vous entêtiez à vouloir en faire un Proſélite ſelon la Confeſſion de foi de J. J. Rouſſeau. Ce n'eſt pourtant pas chez lui que vous reçûtes des

traitemens barbares. Avouez, de bonne foi, que vos trop profondes rêveries vous éloignent quelquefois du ſein de la raiſon. Ce n'eſt pas en ſe cabrant contre les opinions reçues que l'on peut ſe faire aimer dans un village. Un Londres, un Paris ou quelques autres grandes villes fourmillent en gens qui aiment la nouveauté; c'eſt-là, où les nouveaux ſyſtêmes peuvent trouver des partiſans : mais dans le cercle de deux ou trois hameaux, les préjugés y ſont trop profondément plantés pour les pouvoir déraciner avec de ſimples paroles.

Mais venons à l'époque où vous pourriez dire que vous reçûtes les atteintes d'un traitement barbare.

Vous aviez répété dans l'une de vos converſations, & d'après les Mahométans, que les femmes n'ont

point d'âme ; ſans doute que vous n'étiez pas de leur ſentiment, ſurtout lorſque vous fixiez votre chere gouvernante. Votre aveuglement ſur ſa conduite vis-à-vis de vos voiſins & de vos locataires prouvait aſſez la bonne opinion que vous aviez de ſes prétendus ſentimens délicats. Celle-ci avait un ame, ſans doute, & peut-être était-ce un préſent que vous lui faiſiez par reconnaiſſance. Mais vous le ſavez, les beaux ſentimens ne peuvent émaner que d'une belle âme, & puis-je vous demander ſi M.e. le Vaſſeur, s'en eſt toujours glorifiée ?

Je ſais bien que le Maréchal d'A. n'eut pas plus d'empire ſur l'eſprit de Sa Souveraine que votre gouvernante en a ſur le vôtre. Permettez-moi de le prouver par le récit d'une Anecdote récitée, ſur

les lieux, par gens dignes de foi.

Cette ſouveraine qui donnait des loix à votre cuiſine & à votre conduite, n'avait pas moins de pouvoir ſur votre confiance que ſur votre trop aveugle crédulité. Bien perſuadée que vous ne la démentiez jamais, n'eût-elle pas la lâcheté d'accuſer une perſonne eſtimée, par une probité reconnue, d'avoir détourné d'un cartain tiroir un louis d'or neuf; quoique l'innocence ne s'abaiſſe pas toujours à ſe juſtifier, elle cherche cependant quelque conſolation à le faire avec cet eſprit de douceur & de naïveté qui lui eſt naturel. L'accuſée s'adreſſe à vous en ſe déclarant innocente & incapable d'une telle baſſe; elle s'imagine que l'Auteur d'un chef-d'œuvre, qui traite de l'éducation, doit être aſſez prudent pour ſuſpendre

ſon jugement juſqu'après *un très-amplement informé* , & qu'enfin il ſera aſſez judicieux pour ne pas imiter les Juges de Calas, ou tout au moins pour ne pas prononcer un arrêt ſans préalablement avoir oui le demandeur & le défendeur.

Mais point du tout, J. J. Rouſſeau plus deſpotique en cette rencontre que le grand Sultan, oublie les ſages leçons que lui-même a données en défendant ſa propre cauſe. Il ſe plaint de ce qu'on l'a jugé ſans l'entendre, & veut lui-même condamner ſans daigner écouter, & même ſans confronter l'accuſée avec l'accuſatrice. Cela n'eſt ni beau ni honnête, & cette conduite ſi oppoſée à vos propres principes, s'éloigne furieuſement de la raiſon & de l'équité. Doit-on juger de la beauté de l'âme de votre chere

gouvernante par l'extrême confiance que vous avez dans tout ce qu'elle fait & ce qu'elle dit. L'accufée, par prudence, s'adreffe à vous, non-feulement pour détruire le foupçon, mais pour vous alléguer toutes les raifons qui peuvent concourir à prouver fon innocence. A peine a-t-elle expofé le fait, que vous l'interrompez avec une vivacité peu convenable au Philofophe, pour lui répondre. *Je fais ce que je dois penfer là d ffus ; tout ce que vous me diriez n'eft pas capable de détruire dans mon efprit la bonne opinion que je dois avoir de M^le. le Vaffeur, que je connais depuis long-tems incapable de m'en impofer ; & lorfqu'elle me dirait à minuit qu'il fait jour je le croirais.* Ah l'excellent Juge ! ah que cette-phrafe eft admirable ! n'eft-elle pas digne d'un Auteur célebre

que l'on place au rang des grands hommes de ce ſiècle. Convenez, M. le grand homme, que celui qui écrit auſſi bien & avec autant de bon jugement que vous le faites dans quelques uns de vos Ouvrages, & qui, en même-tems, parle ſi mal dans ſon domeſtique, eſt un protée tout-à-fait dangereux à la ſociété.

Mlle. le Vaſſeur était, ſelon vous, douée d'une âme trop noble & trop belle, pour oſer calomnier votre Hôteſſe, vous l'en croyez ſur ſa parole, tandis que vous répétez que les femmes n'ont point d'âme. Quelques Payſans racontent vos diſcours à leurs cheres moitiés, & celles-ci, pour appaiſer les fumées trop épaiſſes de votre imagination échauffée, vous ménacent de vous faire prendre un bain froid dans la

ſontaine publique. Vous en fûtes quitte pour la peur, & voilà l'un des traitemens barbares dont vous vous plaignez. Paſſons au ſecond qui fut le dernier.

Un jour de foire, une troupe d'ivrognes s'attroupent à dix heures du ſoir devant votre porte en peſtant contre vos ſentimens erronés ou du moins qui leurs paraiſſaient tels. L'un d'eux jette une pierre * qui paſſe de la fenêtre dans votre

---

* *Toute la Communauté de Môtier-Travers s'accorde pour dire que la pierre produite pour la preuve de ce fait, était beaucoup plus groſſe que le trou du carreau de vitre ſuppoſé avoir été caſſé par cette pierre : & preſque tous les habitans prêtent cette petite noirceur à la malice de Mademoiſelle le Vaſſeur qui, n'étant pas aimée, voulait trouver des prétextes pour engager Rouſſeau à changer de pays.*

chambre ; elle ne vous fit aucun mal. La justice, dont le chef était votre protecteur déclaré, prend des informations pour poursuivre les coupables & les punir ; on ne les découvre pas. Serait-ce ce que vous appelleriez un traitement barbare ? c'est pourtant le seul que vous pourriez citer, s'il était permis à un homme de bons sens de se servir en pareille conjoncture de cette expression.

De tout ce que je viens de rapporter, vous prenez l'occasion d'étaler des frayeurs paniques qui vous font imaginer qu'on en veut à votre vie, tandis que près de votre retraite ménacée, vous aviez un asile assuré. La communauté de Couvet vous offrait des Combourgeois humains & généreux qui se seraient empressés à vous donner des mar-

ques de leur protection. Mais vous vouliez changer d'air & de climat: il fallait, pour masquer votre humeur inconstante, enfanter des prétextes, & j'appréhende bien que ceux dont vous vous êtes servis ne soient pas applaudis par les hommes de bon sens. Pour vous convaincre que vous ne deviez pas éprouver des traitemens barbares, on vous accompagne jusques dans l'Isle de saint Pierre, au milieu d'un lac, dans une terre inaccessible à vos ennemis ou du moins que vous croyez tels; mais les Souverains de cet endroit-là, jugent à propos de vous signifier de choisir un autre asile. La politique le veut, on craint que votre plume ne franchisse les airs pour inspirer aux habitans d'un Etat voisin des sentimens de patriotisme que l'on souhaiterait

qu'ils

qu'ils n'euſſent pas. Oſeriez-vous nommer cette conduite un traitement barbare ? que vos Livres en ayent eſſuyé, j'en conviens : mais vous, en les compoſant, ne deviez-vous pas vous y attendre. Soyez plus équitable, ne taxez plus de barbares des peuples chez qui, malgré vos ſingularités, vous avez reçu les traitemens les plus doux, autrement je croirai que vous ne connaiſſiez plus la valeur des expreſſions. Puis-je mieux le croire, quand vous alléguez pour les indices d'une trahiſon que l'on a tramée contre vous, ce grand éloge que vous faites des grands talens & de l'honnêteté bien établie de M. Hume, & que vous accompagnez fort inutilement de la relation de votre voyage à Londres, paſſant par Strasbourg, Paris, &c. mais c'eſt

à Douvres où je vous arrête. *Tranſ-porté*, dites-vous, *de toucher enfin cette terre de liberté, & d'y être amené par cette homme illuſtre;* * *je lui ſaute au cou, je l'embraſſe étroitement & ſans rien dire, mais en couvrant ſon viſage de baiſers & de larmes qui parlaient aſſez*; cela eſt vrai, ils en diſaient même plus qu'il en fallait. On paſſe à des femmes quand on leur accorde ce qu'elles ont long-tems deſiré, & à de jeunes écoliers à qui l'on diſtribue des prix, ces petits accès d'une joie immodérée qui s'évaporent auſſi vîte que les fumées d'un feu de paille; mais des ſaiſiſſemens de cette nature, exprimés par les embraſſemens & les larmes d'un vieillard ſexagénaire, ne ſont que les avant-coureurs qui annoncent que

* M. Hume.

le bon homme commence à tomber dans l'enfance : convenez de cette vérité. Plus bas vous faites la question, *je ne sais ce que M. Hume fait de ces souvenirs*, vous voulez dire de ces tressaillemens de joye, & vous ajoutez, *j'ai dans l'esprit qu'il doit en être quelquefois importuné*, je crois qu'il l'était bien davantage lorsque vous lui en faisiez éprouver les effets. Des baisers, des embrassemens réitérés & des larmes hors de propos, importunent toujours un homme raisonnable, à moins que ce ne soit dans une premiere entrevue, après une longue absence, ou enfin à la suite de quelqu'évenement miraculeux qui tiennent du prodige. Le retour d'un parent échappé d'un naufrage ou d'un danger éminent ; celui d'un ami qui revient d'un voyage de

long cours : celui d'un fils que l'on croyait perdu : ſont aſſurement des circonſtances très-touchantes ; mais que penſer d'un homme avec lequel on vient de faire le même trajet qui, à propos de botte, vous ſerre, vous étouffe, pleure & ſanglotte tout à la fois, s'imaginant par ces démonſtrations ſinceres ou non, témoigner la plus vive reconnaiſſance ? En vérité, mon cher Philoſophe, Eraſme vous aurait mieux caractériſé que je ne puis le faire.

Je ſoupçonne que M. Hume s'appercevait bien que vous dégéneriez à votre titre ; il n'oſait pas vous le dire, & c'eſt à cauſe de ſon ſilence que vous le ſoupçonnez dans la ſuite de vous trahir, & c'eſt de ce ſeul ſoupçon que vous tirez les indices qui précedent les démonſtrations qui doivent, ſelon vous, faire

preuves contre lui. Hélas, que je vous plains ! pourſuivons : vous avouez avoir été fêté & bien vu de tout le monde en arrivant à Londres, & quelques lignes plus bas, vous vous plaignez que toutes les marques d'eſtime que l'on vous avait prodiguées ſe métamorphoſerent ſubitement en froideurs & en indifférence même juſqu'au mépris. Je vais vous en expliquer clairement la raiſon : l'Angleterre, par quelques uns de vos Ouvrages, avait conçu de vous & de vos talens une ſi haute idée, qu'elle ne croyait faire que ce qu'elle devait à ſa propre réputation en vous accueillant de la maniere la plus diſtinguée. Elle voulait payer, en vous faiſant du bien, ce qu'elle avait oublié d'accorder à l'immortel Milton & à quelques autres Ecrivains

célèbres qu'elle avait laiſſé mourir dans les bras de l'indigence ; enfin les nombreuſes éditions de l'Eloyſe & d'Emile, vous avaient acquis en fait de morale la même réputation que Pamela en fait de Roman avait acquis à Richardſon, & peut-être quelques Bourgeois de Weſtminſter eſpéraient-ils que par le ſecours de la métempſicoſe, Pope, Steele ou Adiſſon étaient reſſuſcités dans la perſonne de J. J. Rouſſeau. Vous aviez déjà par devers vous des traits de plume que vos plus grands ennemis ne pouvaient ſe diſpenſer d'admirer, à moins que d'être des parfaits ignorans : avec ces titres, vous arrivez à Londres ; mais on n'y avait pas encore vu entre les feuillets de vos livres, ces caprices, ces boutades & ces ſingularités qui vous ſont naturelles & qui ne qua-

drent du tout point avec les uſages reçus. Comme nous ſommes des êtres créés pour la ſociété, nous ſommes faits pour les hommes, & ſi je vous ai bien pénétré, vous vous êtes follement imaginé que les hommes n'étaient faits que pour vous. Les Anglais attendaient de l'Auteur du Contrat Social qu'il ferait le premier à leur prouver par ſa conduite, que chaque homme ici-bas, mais ſur-tout un ſçavant, devait ſe prêter, ſelon ſes forces, à reſſerrer les liens de la bonne ſociété; mais loin de vous approcher d'eux, vous deſirez avec affectation une retraite obſcure. Vos bizarreries vous en éloignent; ils vous tournent le dos; ils ont raiſon, vous ne voulez pas qu'ils ayent tort; mais vous prétendez que c'eſt M. Hume, qui les a em-

pêché de vous courtiſer & de s'acheminer dans votre ſolitude pour y aller voir la piece curieuſe. A le bien examiner de près, ce ne ſont point les propos de l'Hiſtorien des Anglais, ce ſont vos comportemens & vos ſingularités qui les ont fait fuir : ils n'auraient pas mieux traités le grand Newton, Clarck & Swift, ſi ces hommes immortels ſe fuſſent ſingulariſés comme vous le faites, par des traits qui dénotent plus d'orgueil & de préſomption que de candeur & d'humilité. Si les Anglais ne vous ont pas mieux traités, ne vous en prenez qu'à vous-même, & non pas à M. Hume.

Je ne m'attens pas que vous ſerez de mon ſentiment, je m'en conſole en conſidération qu'il y en aura bien d'autres que vous.

Pardonnez

Pardonnez à mon exactitude, mon cher Rousseau, je ne veux rien laisser échapper dans votre Lettre qui ne puisse me conduire au but où je vise. Je veux tâcher de vous définir, & de vous caractériser avec tous les traits qui vous conviennent. Votre amour-propre vous dira que je me suis trompé, mais ceux qui vous ont fréquenté seront, peut-être, d'un avis tout différent.

Je continue la lecture de votre factum, & j'y rencontre une petitesse qui me fait soupçonner que J. J. Rousseau, ainsi que la plupart des petits esprits, se plaît quelquefois à ne s'occuper que de niaiseries.

M. Hume vous avait donné, dites-vous, *des marques de son attachement*, mais celle *de faire faire*

votre portrait en grand ne fut pourtant pas de ce nombre. En vérité je n'en puis plus, je perds haleine; ou vous ou moi nous ſommes fous; c'eſt l'un des deux. Si vous dites que c'eſt moi, je vous le pardonne de bon cœur; enfin c'eſt donc ma folie, j'y conſens, qui me fait remarquer dans ce reproche, que vous placez, ſans doute, au rang des indices, une folie de ſix pieds ſix pouces au-deſſus de la mienne; mais je ſoutiendrai toute ma vie que tout ce qui accompagne ce reproche n'eſt pas moins inſenſé. Preuve que vous n'étiez pas de ſens raſſis en le lui faiſant; c'eſt qu'après que l'accès qui vous l'avait dicté commençait à s'affaiblir, *vous avouez ſans peine que vous pouvez avoir tort de l'avoir fait;* vous ne l'avez donc fait que ſur un ſoup-

çon des plus légers, & qui vous faiſait entrevoir dans ce procédé de la mauvaiſe volonté ? Convenez qu'il n'y a rien de plus inquiétant dans le monde qu'un eſprit perpétuellement ſoupçonneux, & qui croit voir dans la démarche la plus innocente les intentions les plus criminelles.

Je vous pardonnerais ſi vous euſſiez dit après avoir étudié quelque tems le génie de la nation, les Anglais ſe ſont mis dans le goût de meubler leur appartement ou avec les portraits ou avec les eſtampes des grands hommes qui ſe ſont acquis ſoit par leurs talens ou par des traits ſinguliers, une réputation immortelle. Comme on recherche l'empreinte de Belizaire, de Benjamin Johnſon ou de quelques autres, ſans doute pouvait avoir dit

M. de Ramſay * à M. Hume, on ne ſera pas moins curieux d'acquérir celle du fameux J. J. Rouſſeau, & nous partagerons le bénéfice.

Ce ſoupçon pouvait être fondé ſur ce qui ſe paſſe journellement en Angleterre à cet égard, mais en ſuppoſant que l'oſtentation & la vénalité euſſent triomphé dans ce procédé, il n'y avait pas là de quoi ſe mettre en frais de plaintes ni de reproches : bien au contraire l'amour-propre de l'Auteur de l'Eloyſe y trouvait toujours ſon compte; mais les petits génies interprêtent toujours de travers ce que l'on fait même pour leur avantage. J. J. Rouſſeau le fait & les imite; que penſer de l'eſprit de ce grand homme ! il avait bien raiſon de dire

* Fameux Peintre.

qu'il pouvait avoir tort de s'attacher à cette vétille, mais ce n'eſt pas dans cet endroit ſeul que l'on s'apperçoit qu'il s'égare, venons aux autres.

Tout ce qu'il dit concernant le ſoin que prit M. Hume de ſon pur mouvement à ſolliciter pour lui une penſion, *témoin le zèle* que cet Anglais *mit à cette affaire*, ne fait point l'éloge du fond d'un caractere honnête. Il avait été recommandé à M. Hume déjà inſtruit de ſes diſgraces & mieux encore de ſa réputation d'homme de Lettres. Il lui avait offert de lui procurer un aſile, en eſpérant toutefois que Rouſſeau en profiterait pour faire valoir ſes talens. Une Brochure de J. J. Rouſſeau fixée en Angleterre, aurait été un billet de banque, ou une lettre de change payable à vue.

La traduction de cet Ouvrage était d'un prix convenable à un bon Traducteur; & ſoit que M. Hume ou quelqu'autre à ſa dévotion ſe fuſſe chargé d'une pareille tâche, le profit en était clair & certain. La nouveauté ſéduit, & la réputation en impoſe.

Voltaire rimerait Cendrillon, la Belle au bois dormant & les Contes des Fées, que la foule des eſprits médiocres s'empreſſerait à les acquérir; & le grand débit de ſes puérilités enrichirait également l'Auteur & l'Imprimeur: c'eſt le cours des choſes du monde, c'eſt un torrent par lequel les plus ſages quelquefois ſe laiſſent entraîner.

Rouſſeau ferait un Traité ſur la nature des élémens, ou ſur l'origine des plantes, & groſſirait *un in-quarto* par des obſcurités éter-

nelles que l'on voudrait acquérir le volume pour l'accoler aux autres chefs-d'œuvres de l'Auteur.

Voulez-vous, mon cher Collegue, en productions ſuperflues, que je vous parle franchement; je crois que M. Hume dès vôtre arrivée en Angleterre, s'apperçut bientôt, à vos embraſſades, à vos ſaiſiſſemens; à vos larmes, à vos tranſports de joie & à vos emportemens, que l'excès de la reconnaiſſance vous avait tourné la cervelle. Dès que parurent vos boutades & vos caprices, il ſe douta bien qu'il ne vous manierait pas comme de la cire, que ſa réthorique ne ferait pas capable de vous faire écrire quand votre fantaiſie ne le voudrait pas: que d'ailleurs, vous ne lui paraiſſiez pas aſſez ouvert, pour lui communiquer ni vos projets,

ni vos ſiſtêmes. Il ſoupçonnait que votre eſprit était égaré ; mais il n'oſait pas lui-même s'en convaincre en en faiſant l'épreuve à ſes dépens. Comment ſe délivrer honnêtement du fardeau dont il commençait à ſentir toute la peſanteur ? il ne pouvait le faire, ſinon qu'en ſollicitant pour vous une penſion. Vous y ſouſcrivez aux conditions d'un conſentement dont vous ne pouvez, dites-vous, vous paſſer ſans manquer à votre devoir ; & quand ce conſentement arrive, vous manquez à votre généreux protecteur, à votre ami, à vous-même, à un grand Roi, & à ſon Miniſtre, votre Mecène auprès de lui. Quoi ! tant de contraſtes à la fois ne feraient pas la preuve de l'aliénation de l'eſprit. Oh ! parbleu mon cher Rouſſeau, j'en appelle

à vous-même, quand l'accès de votre délire sera passé. Mais hélas! je crains bien que votre maladie aille toujours en empirant.

Autre preuve d'aliénation d'esprit. Londres vous devient un séjour incommode : vous aimez la campagne ; on vous y conduit ; vous hésitez follement sur le choix de deux ou trois maisons, tandis que sûrement la premiere aurait été du goût d'un homme raisonnable. Enfin vous arrivez dans *une habitation solitaire, commode & agréable ; le maître de la maison prévoit tout, pourvoit à tout, rien ne vous manque, vous y êtes tranquille, indépendant & heureux*, c'est le tableau que vous en faites, & j'ajoute moi que vous vous trouviez à couvert des mauvaises intentions de ceux que vous appellez vos

ennemis ; mais non, c'eſt-là, dites-vous, *qu'ils deviennent plus cruels que vous ne l'aviez encore éprouvé.* Pourquoi cela ? parce que les reſſorts de votre eſprit étant uſés, votre imagination ſe détraque, vos penſées s'éloignent des objets qui ſont enchaînés à la raiſon pour ne s'attacher qu'à des chimères. Il me ſemble que je vous vois penſif & rêveur, & que vous ne vous reveillez qu'à l'aſpect des fantômes & des ſoupçons qui, dans vos rêveries, vous font la guerre.

Tant d'éloges & de plaintes prodiguées alternativement tantôt aux ſoins & tantôt aux procédés de M. Hume à votre égard, ne ſont ſûrement pas des indices ni des démonſtrations des maux prétendus *qui vous accablent*, ni de la trahiſon que vous dites avoir été tramée contre

vous. Je penſe que M. Hume a raiſon, quand il dit que tous vos ennemis ſe réuniſſent en vous ſeul. Vous voulez que l'on croie abſolument que vous n'en auriez aucun ſi vous étiez venu ſeul en Angleterre. Nommez donc ces ennemis ! vous pourriez citer quelques mauvais plaiſans & tout au plus deux ou trois ſemblables à M. Walpole ; mais dans le vrai on n'y a jamais caſſé vos vitres, & ce que vous appellez froideurs, indifférence & mépris ne ſont autre choſes que les témoignages d'une charitable pitié, parce qu'on s'appercevait que la maladie dont vous êtes attaqué ne vous laiſſe de relâche que pour empirer. En voici non pas l'indice, mais la preuve évidente : était-ce à vous à emboucher la trompette pour publier vous-même,

que l'Angleterre s'honorait d'être votre réfuge, qu'elle en glorifiait avec justice ses Loix & son Gouvernement. Ne dirait-on pas que J. J. Rousseau était d'une trempe si parfaite, qu'il fallait que tout un Royaume se fît un honneur particulier de l'accueillir & de le protéger.

Pouvons-nous, mon cher confrere, nous autres pauvres barbouilleurs de papier, pouvons-nous, dis-je, sans égarement, nous servir du langage des maîtres de la terre, ou des Héros fugitifs & injustement persécutés, à moins que ce ne soit pour faire parler ceux que nous faisons sortir de la coulisse. Malgré tout l'honneur que l'Angleterre s'était fait de vous recevoir, les papiers publics qui s'étaient empressés de chanter vos louanges sifflent tout-à-coup la palinodie; cela est bien

dur j'en conviens, ſur-tout pour ces petits génies qui ne penſent qu'à eux-mêmes, mais pour les âmes fortes toujours occupées des choſes au-deſſus du commun, ces revers ou plutôt ces petits traîts de lâcheté littéraire ſont des piquures ſi légères, qu'à peíne ont-elles le tems de les ſentir. Dites-moi, dans laquelle de ces deux claſſes voulez-vous que l'on vous place ?

Tout ce que vous dites encore *ſur l'accueil que vous fit un grand Prince à Paris ; ſur le peu d'empreſſemens que l'on fit de continuer à vous fêter, après que l'on vous eût étudié à Londres, ſur le manque de politeſſe de certains particuliers à votre égard, ſur les flagoneries de M. Hume, qui plaçait exprès votre Heloyſe ſur ſa table, ſur la viſite de M. Penneck : ſur votre bourſe qui n'était pas vuide*

& ſur la maniere de vous faire l'aumône de maniere à vous en ſauver l'embarras, ne ſont que des minuties auxquelles je ne veux pas dire un eſprit ſtoïque, mais même un homme raiſonnable, ne prête pas la moindre attention.

Si tous les hommes étaient obligés de compaſſer toute leur conduite & leurs actions d'après votre exemple, il ne s'en trouverait pas un ſeul qui ne pût croire que l'autre voudrait le trahir, n'eût-il fait que d'éternuer en ſa préſence.

Vous ſavez ce que j'ai prononcé touchant la Lettre que M. Walpole a publiée ſous le nom du Roi de Pruſſe, je n'ai pas applaudi à ce procédé indigne d'un galant homme; mais vous, en vous en plaignant, êtes-vous en droit de vous ſervir des expreſſions échappées de de la boue des halles.

Le terme de Jongleur ſoit dans la bouche ou ſous la plume brillante de J. J. Rouſſeau eſt un ſolécifme qui ne ſe pardonnerait pas à un écolier de ſixieme. Le ſage ne parle jamais, même de ſes ennemis qu'avec décence, ſi ce n'eſt pour eux, ce doit être pour ſa propre réputation.

C'eſt à M. le Docteur Tronchin à qui s'adreſſe cette épithète, & celui qui la lui donne n'ignore pas que ce Médecin n'a jamais fait le métier de Bateleur. Il eſt vrai que ſes ordonnances preſque toutes ſavonnées, * & qu'il prodigue à tou-

* *M. le Comte de Ch*** s'étant rendu à Genève exprès pour y conſulter ce Médecin ſi renommé, ayant produit l'ordonnance qu'il venait de recevoir, la communiqua à pluſieurs perſonnes, qui, l'ayant confrontée avec la leur, y trouverent tous du ſavon; ce*

tes ſortes d'infirmités quelconques, le font paſſer pour un Charlatan, & non pas pour un Jongleur qui court les places publiques pour y débiter de l'onguent & des emplâtres.

Une telle calomnie n'eſt ſûrement pas du ſtyle de Démoſthènes, elle ne convient qu'à un Auteur bas & rempant, elle deshonore moins celui à qui elle s'adreſſe, que celui qui s'en eſt ſervi; mais peut-elle, avec les ſoupçons qui l'accompagnent, aider à fournir un indice à J. J. Rouſſeau contre M. Hume, non elle ne fournit que la preuve d'un eſprit ombrageux, d'un homme qui voudrait que celui qu'il croit être ſon ami intime, fît une

---

qui fit dire à un plaiſant que ſi ſa blanchiſſeuſe le ſavait, elle intenterait un procès à ce fameux Doфeur.

guerre

guerre ouverte à tous ceux qui ne ſont pas les ſiens, ou qui ne peuvent pas l'eſtimer à ſa fantaiſie.

La manœuvre de Lettre * qui ſuit cet article n'eſt pas plus un indice de trahiſon, que le ſerait l'un des ſoupçons chimériques de l'Auteur d'Heloyſe. Les regards ſecs, ardens & moqueurs de M. Hume, en fixant le nouveau débarqué, & qui inquiétaient tant le pauvre Rouſſeau, n'étaient autre choſe que l'étude du caractère & de l'humeur de ce Genevois. L'Hiſtorien Anglais, ſe demandait tout bas ſi cet homme n'avait pas fait banqueroute à la raiſon & au bon ſens, ou ſi le mal dont il paraiſſait attaqué était ſans remede. Je m'étonne que M. Hume ait pu demeurer ſi long-tems

* *Autre expreſſion de Rouſſeau.*

à s'appercevoir que ſon protégé était pour le moins autant infirme d'eſprit que de corps, ſur-tout après que Rouſſeau *ſuffoqué de ſanglots & innondé de larmes*, ſe fut jetté à ſon cou en s'écriant, *non, David Hume n'eſt pas un traître ; s'il n'était pas le meilleur des hommes, il faudrait qu'il en fût le plus noir.*

Tout ceci bien interprété, après de mûres réflexions, prouve bien mieux l'aliénation de l'eſprit de celui qui ſe livre à ſes extravagantes émotions, que des ſoupçons en l'air pourraient indiquer une trahiſon.

Je m'étonne que l'Anglais n'aye pas rompu dès le lendemain toute liaiſon avec le Genevois. Peut-être craignait-il de ſe méprendre, peut-être n'oſait-il pas le faire, ſoit par ménagement pour lui à l'égard de ce que le public aurait pu penſer de

ce procédé peu charitable, ou ſoit pour ne pas s'attirer de toutes parts les reproches de ceux qui ſavaient qu'il avait offert à ce Philoſophe errant un aſyle en Angleterre.

Quant aux petits coups flatteurs réitérés ſur le dos de Rouſſeau, pendant que celui-ci embraſſait & arroſait de ſes larmes ſon bienfaiteur; de même que ces paroles. *Quoi, mon cher Monſieur! eh, mon cher Monſieur! quoi donc mon cher Monſieur!* n'ajoutant rien de plus, ne ſont pas des procédés qui indiquent, comme l'inſinue M. Rouſſeau, une trahiſon. Ce ſont les conſolations ordinaires que l'on prodigue à tous ceux pui paraiſſent émus par de violens tranſports; on me les a prodigués quelquefois pour arrêter les effets d'une bile trop échauffée; les uns ſe ſervent des mots de

cher ami, d'autres de *dear Sir*, ou mon cher Monſieur, qui eſt l'équivalent, & quelquefois embraſſent l'affligé, pour lui témoigner leur compaſſion & la part qu'ils prennent à ſon excès de ſenſibilité. Ces conſolations ſont de tout pays; mais il arrive ordinairement que les eſprits égarés interprêtent à leur guiſe & du mauvais côté, même ce que l'on fait pour leur propre bien.

Je comprens que dans une Lettre, l'amitié peut quelquefois employer ces expreſſions douces & tendres dont les amans ſe ſervent pour exprimer leur ardeur, mais que J. J. Rouſſeau compoſe tout un Roman ſur l'étroite liaiſon qu'il a contractée avec un confrere, je ne puis lui accorder tout le bon ſens dont peut ſe piquer un homme raiſonnable. Je lui dis tout net, plus

j'apperçois d'emphaſe & d'affectation dans les témoignages réciproques d'amitié entre deux amis ou qui ſe nomment tels, moins je penſe que le cœur ait part à leur correſpondance, on doit toujours ſe défier de celui qui flatte juſqu'à l'excès. Eſt-il quelqu'amant, tout paſſionné qu'il fût, qui pourrait prodiguer à ſa maîtreſſe des expreſſions plus tendres que celles dont Rouſſeau ſe ſert en parlant de ſon ancien ami M. Hume. *Quel repos*, dit-il, *peut-on goûter dans la vie quand le cœur eſt agité ! troublé de la plus cruelle incertitude, & ne ſachant que penſer d'un homme que je devois aimer : je cherchais à me délivrer de ce doute funeſte, en rendant toute ma confiance à mon bienfaiteur*, & plus bas, *je le prie de m'aimer à cauſe du bien qu'il m'avait fait*, &

quelques lignes plus bas il se plaint que cet ami en lui écrivant ne lui dit *pas un mot sur le principal sujet de sa Lettre, ni sur l'état de son cœur dont il devait si bien voir le tourment.*

Je répons sur ce dernier article, que M. Hume s'appercevait bien par ces phrases romanesques, que l'Ecrivain cherchait matiere à enfanter de nouveaux soupçons, & que lui parler de l'état & du tourment de son cœur, ç'aurait été jetter de l'huile sur le feu plutôt que de l'éteindre; mais me voici arrivé à la trente-huitieme page de la Lettre que J. J. n'était pas en état d'écrire, parce qu'il disait être malade. Qu'aurait-il fait de plus se portant bien? C'est pourtant en débutant qu'il promet *une explication & des indices* sur la trahison dont

il accuſe ſon ami. J'ai relu deux fois cette Epitre, & je veux être écorché vif ſi j'ai pu appercevoir le moindre éclairciſſement ſur le fait dont il eſt queſtion, je n'ai pu y découvrir que le progrès de ſa maladie qui ſe manifeſte à chaque ligne, & qui de phraſes en phraſes va toujours en empirant. La preuve de cette vérité, c'eſt qu'à meſure que la plume de l'Ecrivain coule ſur le papier, il perd tellement la mémoire, qu'il ne s'apperçoit pas que lui-même ſe contredit dans ſes propres aveux, & s'il s'y ſoutient, ce n'eſt que par la répétition des ſoupçons qui ſont très-ſûrement la cauſe primitive de ſon mal.

Ce qui m'y réjouit, c'eſt d'y trouver un homme unique en ſon genre qui voulait abſolument que ſes amis l'euſſent tous été de M. Hume,

qu'il aime comme on aimerait une jolie femme, & que M. Hume fît la guerre à tous ceux que lui Rousseau n'aimait pas sans trop savoir pourquoi, ou qu'autrement cet Anglais ne serait qu'un traître abominable.

Plus on tourne de feuillets, & plus on remarque que le malade ne dormait pas en les remplissant, mais que ses assoupissemens lui suscitaient des rêves de longue haleine. En voici un qui l'a beaucoup effrayé, c'est encore un soupçon, mais d'une espece tout-à-fait caustique; son imagination le fixe attentivement; ce n'est point un ombre qui passe, c'est un spectre hideux qui lui présente M. d'Alembert, non pas à Wooton, mais à Paris, une plume à la main, & limant avec toute l'éloquence dont

ce ſçavant eſt doué, la Lettre publiée ſous le nom du Monarque Pruſſien. Il proteſte, & dit quil eſt convaincu que ce ne peut pas être un autre qui en ſoit l'Auteur ; il culbute ce ſoupçon ſur un autre, & prétend que c'eſt à cette Epitre qu'il doit attribuer les *froideurs qui ſuccèdent à l'accueil brillant qu'il avait reçu dès les premiers jours de ſon arrivée à Londres.* C'eſt ce qu'il appelle une indice, qui le conduit à la preuve ; elle eſt d'une nature ſi ſinguliere & ſi nouvelle que je parierais bien qu'on n'en a jamais vu de ſemblable ; la voici, *à l'inſtant un trait de lumiere vient l'éclairer*, & comme ſi l'action ſe paſſait au pied du trône de la vérité, *il voit clairement*, à la faveur de cette viſion indubitable, *le foyer du complot qui ſe tramait contre lui en Angleterre,*

pour le trahir. De quelle maniere le trahit-on! & pourquoi? il n'en ſait rien, ni moi non plus.

Un autre rêve encore agité par de nouveaux ſoupçons lui fait voir qu'*il n'avait été attiré en Angleterre qu'en vertu d'un projet qui commençait à s'exécuter, mais dont il ignorait le but; il ſentait le péril ſans ſavoir où il pouvait être, ni de quoi il avait à ſe garantir.*

Je demande à tout Lecteur ſenſé ce qu'il eſt poſſible de comprendre par cette triple énigme? Cruel effet d'une maladie incurable, & dont on peut aiſément deviner les ſuites & les progrès. Que doivent penſer les perſonnes raiſonnables en liſant toutes les abſurdités qui ſe ſuivent en foule dans le reſte de cette Lettre. On y retrouve à chaque page les mêmes griefs : les

mêmes ſoupçons y reviennent ſi ſouvent à la charge, qu'en dépit d'une lueur de beau ſtile, on ne peut s'empêcher de s'écrier, l'Auteur eſt fou & ne le ſait pas, le public s'en doute & ne s'én apperçoit pas, & ſes partiſans ne le croiront pas qu'ils ne le voyent aux petites maiſons.

Cent indices de cette vérité pourraient ſe tirer de quelques autres articles que je ſupprime dans la crainte de tomber dans des répétitions toujours ennuyeuſes. L'excès de l'affliction dont le malade ſe tourmente lui-même de gayeté de cœur, & qui ne roule le plus ſouvent que ſur des bagatelles, annoncent en effet une âme agitée par tant de paſſions différentes, qu'il n'eſt pas poſſible que l'eſprit de cet homme-là puiſſe jamais reprendre les fonc-

tions attachées à des procédés raisonnables. Orgueil apparent, amour-propre invincible, vaine gloire, crainte, frayeur, amitié déréglée & seulement à moitié étouffée par le desir d'une vengeance autant injuste qu'impuissante s'entre-choquent & se battent perpétuellement dans le cerveau timbré de ce pauvre Genevois.

Autre preuve de folie tirée de la même Lettre, & qui dénote les desirs de vengeance dont je viens de parler.

M. Hume avait écrit comme on l'a dit ci-dessus à J. J. Rousseau sur un objet essentiel & d'où son bien-être dépendait; il lui avait mandé que l'affaire concernant la pension qu'on voulait lui faire était enfin terminée. Non-seulement le Genevois se fait gloire de n'avoir pas daigné

répondre à ce zélé & généreux solliciteur, mais il se vante orgueilleusement d'avoir envoyé sa réponse au Général Conway. Il trouve ce procédé si charmant qu'il s'écrie, faisant allusion à M. Hume : *Premier soufflet sur la joue de mon patron ; il n'en sent rien.* Lorsqu'il dit que *l'imposteur a des complices en Angleterre*, c'est-à-dire, que l'Auteur du Libelle était en liaison avec M. Hume, il répéte, *second soufflet sur la joue de mon Patron ; il n'en sent rien.* Il continue en faisant remarquer que dans sa Lettre au Général il avait affecté de ne point parler de celui qui lui avait servi de Mecène, & répète encore, *troisième soufflet sur la joue de mon Patron ;* & termine sa phrase en s'écriant, *pour celui-là, s'il ne le sent pas, c'est assurément sa faute :* ensuite il ajoute,

il n'en ſent rien. Eſt-il rien de plus inſenſé & de plus extravagant que ces ſortes de jeux de mots indignes de la plume d'un homme qui veut trancher du Philoſophe.

Autre preuve de folie ; M. Hume, prétend J. J. Rouſſeau, n'a pour ami que ſes ennemis ; il nomme Voltaire, d'Alembert, Tronchin & Walpole, tandis que tout le mal que ces ennemis lui ont fait ſe réduit à n'avoir pas voulu applaudir à ſes rêveries, & que l'un d'eux l'a tourné en ridicule par une mauvaiſe & ſote plaiſanterie.

En voici une autre : Rouſſeau déclare lui-même qu'il ne peut écrire à M. le Général Conway *qu'en rempliſſant ſa Lettre de phraſes obſcures*, ſans cependant en alléguer la raiſon. C'eſt un Protée qui veut qu'on le devine.

Dans un autre endroit, il avoue que *la tête lui tourne en lisant le Billet* par lequel M. Hume l'avertit qu'*il ne saurait rester plus long-tems à Londres pour son service*, & il ne sent pas que l'Anglais lui fait cette menace pour le déterminer à accepter la pension qu'on voulait lui faire. Je souhaiterais bien qu'on voulût essayer de me faire tourner la cervelle à ce prix-là; je croirais bien plutôt que ce serait le moyen de la remettre dans son assiette, surtout si l'excès du chagrin l'avait dérangée.

Je continue de lire & tourne cinq feuillets où je n'apperçois que continuation de soupçons, suppositions chimériques; plaintes outrageantes, afflictions déplacées & injures atroces contre M. Hume, à qui il fait un crime impardonna-

ble de s'être intéreſſé en ſa faveur & malgré lui auprès du Roi & de ſes Miniſtres.

Me voici enfin arrivé à ces quatre mots fameux qui ont fait tant de frayeur à notre pauvre malade, mots prononcés par M. Hume dans l'erreur d'un rêve, ou ſi l'on veut, lorſqu'il ne dormait pas. *Je tiens J. J. Rouſſeau*, voilà le dénouement qui arrive de cette pièce toute ſinguliere ; c'eſt dommage que M. le Vaſſeur n'ait pas paru ſur la ſcène, on aurait pu en compoſer une Comédie réjouiſſante, intitulée *le Fou ſans le ſavoir*. Ce ſont ces quatre mots qui, ſelon ce Philoſophe ombrageux, ſont une preuve plus que convainquante d'une trahiſon manifeſte, à laquelle il peut en ajouter deux autres; la premiere *des regards longs & funeſtes*

tant de fois lancés ſur lui, & la ſeconde *des petits coups flatteurs ſur le dos accompagnés des mots de cher Monſieur.* Mais voici un autre accès de la maladie de cet honnête homme. C'eſt dans le fort du délire qu'il s'écrie, *oui, M. Hume, vous me tenez, je le ſais, mais ſeulement par des choſes qui me ſont extérieures : vous me tenez par ma réputation, par ma ſûreté peut-être.* Apparemment que le malade rêvait & ſe figurait qu'on voulait le coffrer ; & c'eſt en s'abandonnant à cette frayeur qu'il *voit déjà l'exaltation barbare de ſes implacables ennemis*, & que *le public qui eſt toujours pour les ſervices rendus ne le ménagera pas. Qu'il prévoit la ſuite de tout cela*, & quel eſt-elle ? *que les gens ſenſés*, ajoute-il, *qui ſont en petit nombre & qui ne ſont pas ceux qui ſont du bruit*,

comprendront que loin que ce ſoit lui qui ait pu rechercher cette affaire, elle était ce qui pouvait lui arriver de plus terrible. Moi, je dis que les gens ſenſés ne jugent point ſur les diſcours de la calomnie, qu'ils ne ſe livrent point à bras ouverts à des ſoupçons chimériques, & qu'ils attendent que les Athlètes ayent paru ſur l'arêne, avant que de juger lequel des deux a combattu avec le plus de courage & le plus de prudence, & que ce n'eſt pas à celui qui a crié au meurtre avant de recevoir un coup, auquel ils applaudiſſent. Un verbiage en entraîne un autre; le malade habile dans l'art des paradoxes tombe dans le délire, & prononce en ſoupirant amérement : *Oui, M. Hume, vous me tenez par tous les liens de cette vie, mais vous ne me tenez ni par ma vertu ni*

par mon courage, indépendant de vous & des hommes, & qui me reſtera tout entier malgré vous ; je ſuis accoutumé à leur injuſtice & j'ai appris à les peu redouter.

Pourquoi les craint-il donc tant ? *Si votre parti eſt pris, ajoute le malade, le mien ne l'eſt pas moins* ; mais s'il eût pris ſon parti en homme courageux, aurait-il pouſſé de pareils gémiſſemens, puiſqu'il déclare que ſi ſon corps eſt affoibli, que jamais ſon âme ne fut plus ferme. Il faut convenir ici que le malade eſt bien à plaindre : que d'écarts ! que d'égaremens ! il convient de ſa maladie *par l'affaibliſſement de ſon corps*, ſans s'appercevoir que ſon eſprit s'en reſſent furieuſement : il ſoutient que *ſon âme ne fut jamais plus ferme*, & par cette affirmation même il en fait voir toute la défaillance.

Voyons comme il prouve cette fermeté héroïque : *quelqu'opprobre*, dit-il, *qui m'attende & quelque malheur qui me menace, je ſuis prêt. Quoiqu'à plaindre, je le ſerai moins que vous; & je vous laiſſe pour toute vengeance le tourment de reſpecter malgré vous l'infortuné que vous accablez*. Un Héros de couliſſe n'en pourrait pas dire davantage à l'approche du glaive d'un tyran de théâtre. Eſt-ce-là le langage d'un homme que l'on ne perſécute, ſi je peux me ſervir de cette expreſſion, que pour le rendre plus heureux, & dont enfin on cherche à alléger les ſoins & les peines en lui offrant & en le preſſant vivement d'accepter une penſion?

Combien en eſt-il de pauvres Auteurs infortunés qui voudraient être expoſés à pareille perſécution!

Pour moi, je ne me ferais pas tant tirer l'oreille, & ma résignation aux volontés de mes généreux protecteurs leur prouverait bientôt que je ne suis pas J. J. Rousseau. Un éleve du Parnasse ne doit jamais rougir de recevoir des bienfaits mérités par des travaux qui coûtent des soins, des veilles & presque toujours l'altération de la santé, excepté que la fortune d'ailleurs n'ait pas pourvu à ce qui convient à l'honnête homme pour être heureux, ou que des exploits lucratifs, ou des charges honorables ne leur tiennent lieu d'héritage. Ce qu'il y a de plus drôle dans ce démêlé, c'est que notre malade, en achevant une Lettre de soixante-six pages, *est surpris de la force qu'il a eu de l'écrire.* Le public doit l'être bien davantage, lorsqu'il y trouve que

ce pauvre incurable convient que *ſi l'on mourait de douleur, il en ſerait mort à chaque ligne;* mais que doit-on penſer quand il dit, que *tout eſt également incompréhenſible dans ce qui ſe paſſe;* que n'a-t-il ajouté dans tout ce qu'il a écrit ſur ce ſujet. *Une conduite ſemblable à celle de M. Hume n'eſt pas dans la nature, elle eſt contradictoire, & cependant* il ajoute, *qu'elle lui eſt clairement démontrée.* Puiſque cela eſt ainſi, pourquoi ne démontre-t-il pas lui-même cette clarté ſur laquelle il jette lui-même les ténèbres les plus épaiſſes. S'il était véritablement convaincu & perſuadé de la prétendue trahiſon dont il accuſe M. Hume, s'écrierait-il? *abyſme de deux côtés! je péris dans l'un ou dans l'autre, je ſuis le plus malheureux des humains ſi vous êtes coupable.* Peut-on

demander à un homme de qui l'on a dit, que l'on ſait poſitivement qu'il nous a trahi, ſi c'eſt bien lui qui eſt le traître ? peut-on après l'avoir convaincu de trahiſon le prier d'avouer ſon crime ? peut-on revoquer en doute ſon intégrité quand il nie, & qu'il exige d'être confronté avec l'impoſteur pour le confondre. Pourquoi ne lui accorder ni l'une ni l'autre de ſes demandes ? Peut-on lui écrire, *je ſuis le plus vil des hommes ſi vous êtes innocent ; & vous me faites deſirer d'être cet objet mépriſable, ſi c'eſt moi qui vous ai fauſſement accuſé de trahiſon.* C'eſt clairement avouer que l'accuſation que l'on a fait n'était fondée que ſur des ſoupçons ; que l'on s'y eſt livré avec chaleur, & qu'au lieu de les éloigner, on les a appellés à ſon ſecours pour lâ-

cher inconſidérement cet indigne jugement téméraire que l'on veut faire recevoir comme la preuve du crime ſuppoſé. Peut-on s'égarer avec tant d'opiniâtreté ſans être ſoupçonné de la plus haute folie ?

Je touche bientôt à la fin de cette trop longue Epitre qui, en débutant, promettait des indices appuyées par des démonſtrations qui devaient prouver clair comme le jour la trahiſon de M. Hume : mais le malade a oublié ſa promeſſe, & ne produit que des nuages plus ſombres & plus épais les uns que les autres ; il finit par les mêmes ſoupçons, & il eſt ſi peu convaincu de la vérité du fait que lui-même a mis en queſtion, qu'il conjure ſon ami ſoupçonné de lui avouer ſon crime. *Si vous êtes coupable*, lui dit-il, *ne m'écrivez plus ; ſi vous êtes innocent*,

nocent, daignez vous justifier. Voilà à quoi se borne le pauvre Rousseau; sont-ce là des indices? peut-on croire que le Lecteur prendra ces doutes pour des démonstrations? M. Hume était fort heureux de ce que J. J. n'était pas en pouvoir de lui faire appliquer la question. J'aurais parié que les tourmens n'eussent pas été épargnés, & malgré toute l'innocence de l'accusé, il lui aurait sûrement fait avouer de force ou de gré qu'il l'avait trahi, l'exécution n'eût pas tardé de s'ensuivre, car les fous n'ont pas beaucoup de penchant à pardonner. Si j'avais quelque chose à reprocher à M. Hume, ce serait d'avoir si long-tems envisagé ce Genevois comme un homme qui se portait bien.

Je me figure que M. Hume avait

charitablement attribué, comme lui-même le dit, aux prétendus malheurs de J. J. Rousseau la cause de son accablement, & qu'enfin il n'avait attribué les démonstrations de joie du Pélerin qu'à la perspective riante qui le conduisait en pompe en Angleterre pour le faire arriver au comble de ses vœux. Un esprit bien sain n'est pas insensible à un changement de fortune, qui le fait passer de la douleur au plaisir; mais sa joie se modere par la force de la raison qui l'avertit de ne rien outrer. Il prévoit tout le ridicule qu'il s'attirerait par des transports extravagans; il témoigne sa reconnaissance par une conduite uniforme & par des sentimens raisonnables; il ne se laisse point effrayer par un mot inconséquent, ou par de longs regards qui ne sont que

l'effet d'une diſtraction ou d'une profonde réflexion; enfin il ſe prête humainement aux faibleſſes d'un ami, parce qu'il eſt convaincu qu'il n'eſt pas ſans défauts.

Si un homme prend le contre-pied de cette conduite, on peut aiſément conclure & dire que la machine eſt détraquée, parce que les reſſorts en ſont uſés. On a des yeux & des oreilles; on voit, on écoute, on examine; on réfléchit & l'on agit en conſéquence. D'où l'on peut conclure qu'il était facile à M. Hume de s'appercevoir dès les premiers jours après qu'il eût connu perſonnellement l'Auteur d'Heloyſe, que cet Ecrivain était fort malade, j'avoue que les intervalles de ſanté qu'il avait de tems à autres, pouvaient embarraſſer le Docteur Anglais; mais comme ces intervalles

n'étaient pas de longue durée, il ne fallait que réfléchir pour être à même de ne pas irriter le mal par des procédés qui n'en apportent pas le remede.

Les caprices & les ſingularités de J. J. & auxquelles on s'était déjà prêté charitablement à Paris, étaient ſûrement les premiers ſymptômes de cette maladie laquelle, au lieu de ſe guérir, n'a fait que s'accroître pendant ſon voyage en Angleterre. En fallait-il plus pour s'en appercevoir, que ces tranſports enthouſiaſtes avec leſquels ce Genevois s'écrie, *non, David Hume n'eſt pas un traître!* Il faudrait n'avoir jamais vu d'eſprits aliénés pour en juger autrement.

Convenez, bon J. J., que c'était une folie des plus viſibles que de vous imaginer que l'on ne vous

conduiſait en Angleterre que pour vous y deshonorer, vous y trahir & vous y perdre. En était-ce une moins forte que de faire naître vos ridicules ſoupçons ſur un mot échappé dans l'erreur d'un rêve? Non, ces paroles, *je tiens J. J. Rouſſeau* prononcées avec tranſport ſoit en veillant ou en dormant, n'indiquent pas plus une trahiſon, que ſi M. Hume eût dit, j'aime de tout mon cœur le Philoſophe Genevois. N'aviez-vous jamais réfléchi ſur la nature & ſur l'origine des rêves? que je vous plains & que je me plaindrais bien davantage ſi j'étais aſſez malheureux que de vivre ou de voyager avec vos pareils.

Le plus beau rêve n'eſt que le plus groſſier menſonge; ſi vous n'en convenez pas, je croirai que vous êtes du nombre de ceux qui

dorment ſans jamais rêver, & qui rêvent ſans ceſſe en veillant : c'eſt le partage des fous, & la plus grande preuve de leur folie c'eſt d'ajouter foi aux rêves qu'ils font.

Vous ſouvenez-vous de la réponſe de Caton à celui qui vint le conſulter en lui racontant qu'il appréhendait l'évenement de quelque malheur ſiniſtre, parce qu'il avait rêvé que les rats avaient mangé ſes ſouliers. Tranquilliſez-vous, lui répondit le Philoſophe Romain, rien n'eſt plus naturel que cela : que des rats rongent des ſouliers, la choſe eſt poſſible; mais vous auriez tout à craindre & tout à redouter ſi les ſouliers euſſent mangé les rats. Je vais, en remontant à la premiere idée que j'avais conçu du point de vue de M. Hume, développer la ſuite de ſon rêve : quand il pro-

nonça *je tiens J. J. Rousseau*, c'est comme s'il eût dit : j'ai heureusement pu attirer au Nord cet homme célèbre qui a déjà fait tant de bruit vers le Sud, & qui est encore en état par la beauté de son style; la profondeur de ses réflexions, & l'élévation de son génie, de composer quelque Ouvrage qui sera recherché : je le traduirai, ou le ferai traduire; par ce moyen, je pourrai mieux tirer parti de mes talens & des siens. Après quoi il s'éveille & pense aux moyens de réaliser un si beau songe; pour cet effet il projette de solliciter pour ce Genevois une pension, afin que n'étant pas importuné par l'indigence, il puisse limer ses productions & les rendent dignes des applaudissemens du public. Enfin nous serons contens tous les deux, nous

acquérerons une nouvelle réputation dans la république des Lettres, & je n'y perdrai rien du côté des faveurs de la fortune.

Si un pareil projet pouvait passer pour une trahison, je serais tenté de croire que l'Auteur Anglais était un traître ; mais ne l'étant pas, J. J. Rousseau a très-mauvaise grace de faire tant de bruit pour de si bonnes intentions.

Je me perds dans mes réflexions quand je considere que M. Hume ait pu demeurer si long-tems sans s'appercevoir du dérangement d'esprit de son compagnon de voyage, & qu'il ait eu la constance d'entreprendre une justification, toujours inutile vis-à-vis d'un homme de cette trempe.

Je ne dis pas que la derniere & longue Epitre du malade dût demeurer

meurer ſans réponſe ; mais pourquoi pouſſer la complaiſance au-delà de ſes bornes ? L'Anglais en peu de lignes peint au parfait la maladie de ſon ami. Il l'a connaiſſait donc ; pourquoi le combattre comme s'il eût eu l'eſprit tout-à-fait libre. Voyons comme il le deſſine d'après nature. Rouſſeau, dit-il, *reſte en ſa préſence quelques tems aſſis, ayant un air ſombre & gardant le ſilence.* N'eſt-ce pas là un avant-coureur du délire ? *Il répond aux queſtions qu'on lui fait avec beaucoup d'humeur*, n'eſt-ce pas les ſuites ordinaires de l'accès primitif du mal ? *Il ſe leve bruſquement*, & après avoir *fait quelques tours dans la chambre*, ſe jette *à corps perdu ſur les genoux de M. Hume, l'embraſſe*, lui ſerre le cou comme pour l'étrangler, & s'écrie comme un fou qui a peur que l'on

ne découvre ſon mal. *Mon cher ami; ne me pardonnerez-vous jamais cette extravagance?* M. Hume veut appaiſer les frayeurs de Rouſſeau par des conſolations; & il appelle cela une ſcène très-touchante : il a bien de la bonté, je l'appellerais moi très-ridicule. On plaint les fous; on doit les ſecourir; mais il eſt de la prudence de s'en éloigner, & de la ſageſſe de ne pas faire attention aux careſſes non plus qu'aux invectives dont ils nous accablent.

Dans toutes les Lettres de M. Hume, il s'y trouve autant de clarté, que dans celles de ſon ami d'obſcurité & de ſubterfuges. Plus J. J. Rouſſeau va en avant, plus il s'enfonce dans les ténèbres : les petits eſprits qui ne ſavent lire que des mots artiſtement rangés, ne courent qu'après l'énigmatique pour

avoir le plaiſir de deviner à faux; mais les gens ſenſés qui aiment le ſolide & le clair ne le regarderont jamais que comme un homme prêt à tomber dans les accès d'une fievre chaude.

La Lettre de M. Walpole à M. Hume du 26 Juillet 1766, ne fait ni l'éloge de l'eſprit, ni celui du caractere de cet Anglais. S'il eût eu du jugement & de la candeur, il eût dès Paris même, pu reconnaître par les ſingularités du Genevois, que cet homme n'était plus à lui-même, ni aux autres. A quoi bon ſe cuiraſſer pour faire la guerre aux fous. La pauvreté ſeule de celui qu'il cherchait à humilier, devait l'empêcher de le jouer dans une Lettre ſuppoſée. Inſulter aux malheureux ſans en avoir un ſujet légitime, c'eſt afficher une âme dure

& incapable de compaſſion. Le Sr. Walpole ajoute qu'il a une parfaite indifférence ſur ce qu'on penſera de ſon procédé vis-à-vis de Rouſſeau, c'eſt à la fois braver la voix publique & les honnêtes gens. Si cet Anglais dont les aïeux n'étaient ni fort riches ni fort illuſtres, eût regardé de plus près, il aurait vu que Rouſſeau n'était pas auſſi méchant que lui, & qu'il n'avait pas le cœur ingrat; mais que quand un homme a l'eſprit troublé, il n'eſt guères poſſible de le bien caractériſer, parce qu'il change de propos & de conduite à chaque inſtant.

En ſuivant les réflexions de M. Hume, qui ſuccedent à l'Epitre de M. Walpole, je remarque que celui-ci ſuppoſe toujours le Genevois expatrié, doué de toute la préſence d'eſprit d'un homme ſenſé. Dans

cette ſuppoſition il a raiſon de le peindre avec les traits qu'il emploie pour le rendre mépriſable aux yeux du public ; mais en ſe rappellant lui-même les larmes & les tranſports de ſon ancien compagnon de voyage, & ſes ſingularités, il devait plus que perſonne s'être apperçu de ſes égaremens, & le traiter en conſéquence. Comme il ne pouvait que le conſoler ou le plaindre, l'animoſité & le mépris ne devaient pas paraître ni dans l'une ni dans l'autre de ſes Lettres, & cependant voici le portrait qu'il en fait.

Quoique M. Rouſſeau paraiſſe ici faire le ſacrifice d'un intérêt conſidérable. Il veut dire de la penſion dont il a été parlé : *il faut obſerver cependant que l'argent n'eſt pas toujours le mobile des actions des hommes, ſur*

qui la vanité a un empire bien plus puiſſant, & c'eſt le cas de ce prétendu Philoſophe.

C'eſt par ce même trait de haine & de vengeance que l'on s'apperçoit que M. Hume n'avait pas été aſſez pénétrant pour découvrir la maladie de J. J. Rouſſeau; mais eſt-il de la grandeur d'âme d'un cœur humain de ſe ſervir de fleches empoiſonnées. En voici une décochée par le Philoſophe Anglais: *un refus fait avec oſtentation de la penſion du Roi d'Angleterre, oſtentation qu'il a ſouvent recherchée à l'égard des autres Princes, aurait pû être ſeule un motif ſuffiſant pour déterminer ſa conduite.* Ah! de grace, M. Hume, que penſera-t-on de la vôtre, en verſant par torrens le fiel & le bithume ſur celle de l'un de vos confreres en littérature. Oui, cette impérieuſe

ostentation ferait condamnable dans un homme de bons fens; mais une ostentation de cette espece, accompagnée de toutes les circonstances qui l'ont précédée & fuivie, fuffifait pour faire connaître l'aliénation de l'esprit de cet objet de la plus charitable compassion.

Que diriez-vous de celui qui vous reprocherait de n'avoir pas la bouche au milieu du front. Que diriez-vous? si vous entendiez un homme reprocher à l'un de fes anciens amis, dans le fort de l'accès d'une fievre chaude, qu'il a tort de s'abandonner ainsi aux transports qui l'agitent, & qui lui ferait un crime d'avoir voulu fe jetter par la fenêtre? & qui ensuite fe tournerait de votre côté, en disant que cette fievre ferait *un motif suffisant pour déterminer sa conduite.* Sachez

que vous & moi connaiſſons moins ce qui roule ſur nos têtes que ce qui ſe trouve ſous nos pieds. Des revers inopinés; des renverſemens de fortune; dès injuſtices atroces; des frayeurs émanées d'un tremblement de terre ; les flammes d'un incendie ; des conſpirations contre nos jours où notre bonheur & mille autres accidens auxquels nous ſommes tous expoſés, ont troublé quantités d'hommes doués des plus grands talens. Ayons donc pour les malades de cette eſpece, la même indulgence que nous ſouhaiterions que l'on eût pour nous ſi nous étions de ce nombre.

N'avez-vous jamais oui raconter des propos de ce fou qui ſe diſait le pere éternel ? Si quelqu'un ſe fût aviſé de l'accuſer ſérieuſement devant le Juge d'être le plus impie

des blaſphemateurs , je ſuis très-perſuadé que l'accuſateur eût été condamné d'aller loger ſous le même toît. Peut-on ſuppoſer de l'orgueil & de l'ingratitude à quelqu'un qui ſerait à l'agonie : eſt-on dans cet état capable de ſentir l'influence que les paſſions peuvent avoir ſur notre âme : Or, peut-on douter que la folie ne ſoit l'agonie de l'eſprit humain?

Les amis de M. Hume qui ont caractériſé le pauvre Rouſſeau, veulent *que l'abſurdité de ce qu'il avance* dans ſes Lettres à M. Hume, *n'eſt pas une preuve de mauvaiſe foi.* Ils ont raiſon ; mais ils l'euſſent mieux défini en diſant que c'en était une très-viſible de l'affaibliſſement de ſon eſprit. Fixons le tableau qu'ils font de cet homme-là. Le voici : *il ſe regarde*, diſent-ils, *com-*

me le ſeul être important de l'univers ; & croit bonnement que tout le genre humain conſpire contre lui. Son plus grand bienfaiteur étant celui qui incommode le plus, ſon orgueil devient le principal objet de ſon animoſité. Il eſt vrai que pour ſoutenir ſes bizarreries, il emploie des fixions & des menſonges ; mais c'eſt une reſſource dans ces têtes faibles, qui flottent continuellement entre la raiſon & la folie que perſonne ne doit s'en étonner.

Que l'on oppoſe mon opinion, ou ce que j'ai déjà dit ci-devant avec ce qu'on vient de lire, & l'on verra ſi M. Hume avait lui-même beaucoup de raiſon que de vouloir luter avec un malade de cette eſpèce; mais voyons ce qu'il dit lui-même. *J'avoue que je penche beaucoup vers l'opinion de mes amis : quoiqu'en même-tems je doute fort*

qu'en aucune circonſtance de ſa vie, il ait joui plus entiérement qu'aujourd'hui de toute ſa raiſon.

J'en appelle au jugement des Lecteurs ſenſés : & je me perſuade que ce paradoxe leur fera remarquer que celui qui l'avance s'aveugle de propos délibéré pour n'examiner en lui-même que les progrès du reſſentiment le plus inſenſé. D'où je conjecture que M. Hume n'eſt pas encore auſſi malade que J. J. mais qu'il montre déjà quelque diſpoſition à le devenir. C'eſt encore l'Auteur Anglais qui veut que *même dans les étranges Lettres que Rouſſeau lui a écrites, on retrouve des traces bien marquées de ſon éloquence & de ſon génie.* J'en conviens, la toile en était bien luſtrée & brillante, mais le fil en était pourri. Jamais homme de bon ſens, quel-

que éclairé qu'il puiſſe être, ne pourra reconnaître dans ces *Lettres étranges* que le tiſſu embrouillé d'un ſublime galimathias. Les foux cauſent & écrivent quelquefois avec beaucoup de feu & d'enthouſiaſme, mais leur éloquence eſt toujours entrecoupée par des fictions ſi ridicules, & des propoſitions ſi abſurdes, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître leur égarement. La plus grande faute de M. Hume, c'eſt de n'avoir pas voulu reconnaître celui d'un homme qui en faiſait voir tous les jours de ſa vie, & d'une nouvelle eſpèce. Peut-on dire que Rouſſeau jouiſſait de toute ſa raiſon en promettant des indices & des démonſtrations qui, au bout de ſoixante-huit pages, n'arrivent pas. Il paraît bien plutôt par cette même Epitre, & les viſions qu'elle

contient que la République des Lettres va prendre le deuil, & se lamenter de la perte d'un Héros qui sûrement aurait illustré ses fastes, si la raison ne l'avait pas abandonné pour toujours.

Un anonyme qui s'est donné le titre de *Rapporteur de bonne foi*, a déjà prononcé ses arrêts sur le différent ou plutôt la querelle pitoyable entre M. Hume & Rousseau. Il fait pencher la balance du côté du second, en cela il sera toujours fort louable de s'être déclaré pour celui qui gémit, ou qui, par un excès de sensibilité, paraît le plus affligé. Je n'ai jamais connu que de réputation ces deux Auteurs célebres, j'ai quelquefois oui faire l'éloge de leurs productions par gens du premier mérite, & qui je crois, étaient plus capables que moi

d'apprécier les talens. J'avoue à ma honte que j'ai trop peu recherché les productions de l'Auteur Anglais, sur-tout depuis le reproche que lui fit le Général Barrington, de n'avoir pas été fidele dans sa Relation de la conquête de la Guadaloupe. D'ailleurs tout ce que je puis en dire, est que je pense que ses talens & son mérite personnel lui ont mérité en Angleterre, en France & même ailleurs des applaudissemens & l'estime des honnêtes gens. C'est un homme du monde qui aime la bonne société, qui la recherche, qui en est recherché; & qui, ne voulant pas se singulariser, se prête aux mœurs & aux usages du siècle, peut-être, avec trop de complaisance. Je connais mieux les Ouvrages du misantrope Genevois qui m'ont quelquefois

émerveillé, & quelquefois fait penſer qu'il ſe trompait dans ſes ſpéculations. Peut-être avais-je tort; mais, dit Boileau, *un Clerc pour quinze ſols peut ſiffler attila;* je m'attends bien de l'être, peut-être à meilleur marché. Si M. Hume a un peu dérogé au titre d'homme de Lettres dans la conduite qu'il a tenue dans cette affaire, J. J. Rouſſeau n'y a ſûrement pas recueilli des lauriers bien flatteurs; mais pour ce qui concerne la probité, l'on peut, ſans outrer ſon éloge, avouer qu'il ne s'en eſt jamais écarté. Pour bien juger ou définir le fond de ſon caractère, & remonter à la ſource d'où ſont partis ſes égaremens, il faudrait commencer à le conſidérer dans ſon premier état, le voir dans ſa plus tendre jeuneſſe une lime à la main, & revêtu du tablier de

garçon horloger ; ne quitter cette profeſſion que pour être expoſé à beaucoup de revers & d'infortunes, ſur-tout aprês ſon changement de Religion. Le ſuivre dans ſes voyages en Italie & ailleurs, faufilé parmi gens de tous états & de toutes conditions, depuis le bonnet Ducal juſqu'à la houlette; c'eſt pourquoi je me perſuade que les replis du cœur humain peuvent lui être mieux connus que s'il eût toujours vécu dans le ſein de l'opulence. Les talens & les connaiſſances qu'il a acquis ſont une preuve bien certaine qu'il était né avec un goût naturel pour l'étude des belles Lettres; mais que n'ayant eu que lui ſeul pour guide dans cette carriere épineuſe, qu'il n'a pas toujours ſuivi le chemin qui conduit au Temple de la modération; ce qui eſt ſans

doute

doute la cause qu'il a outré bien des systêmes, plus admirables en spéculation qu'ils pourraient l'être en pratique. J'aurais aussi quelque penchant à croire que la lecture des Auteurs tragiques, comiques & romanesques avait fixé ses amusemens : ce qui aurait beaucoup contribué à lui donner du goût pour ces grands sentimens, cet excès de sensibilité & cette fierté déplacée qu'il ne met que trop souvent en œuvre, & qui, dans le fond, ne conviennent qu'à de grands personnages, & sur-tout à des Héros de Théâtres.

Je m'imagine encore que les Poëtes anciens & modernes, les Orateurs de l'ancienne Rome & de l'antique Grèce, & les Philosophes de tous les âges, ont tour-à-tour déraciné de son âme la tige des

faux préjugés qui, de nos jours, font la honte du genre humain, ou qui, tout au moins, révoltent les esprits éclairés.

On remarque que la nature l'avait fait naître avec ce germe spirituel qui, bien cultivé, forme les grands génies; mais que faute de bons principes, & voulant trop embrasser à la fois l'occasion de devenir un véritablement grand homme lui est échappée.

Destiné par sa naissance à s'attacher à des travaux mécaniques, il les abandonne pour ne s'appliquer qu'aux talens agréables; il débute par remporter des prix Académiques; ses productions, dans un genre tout-à-fait nouveau, le font remarquer : la nouveauté plaît, on y applaudit, & J. J. en ne s'éloignant plus de ce genre, était heu-

reux; mais il prend les aîles d'Icare, il veut s'élever au-deſſus de ſa ſphère, il veut, ſans appui & ſans vocation, devenir légiſlateur; il échoue dans ſon projet; cela ſeul, capable d'ébranler même l'eſprit le plus ſtoïque, pouvait détraquer les reſſorts de ſon imagination : il ne s'en apperçoit pas; il veut, malgré vent & marée, entrer au port, il y échoue en voulant s'y ancrer; prêt à périr, il brave le deſtin; & le deſtin qui ſe joue des mortels, ne lui ſauve la vie que pour la lui rendre plus amere & plus douloureuſe.

Malgré ſes infortunes, ſes productions l'introduiſent pendant quelques tems parmi le beau monde; & s'il apprend à le connaître, ce n'eſt que pour s'en ſéparer. Plus il fait des efforts pour s'en éloi-

gner, plus le beau monde s'excite à le fêter, il eſt inſenſible à ſes careſſes. Il fuit; on court après; on l'arrête, il s'échappe encore: on veut le voir, il ſe cache. Dès-lors ſa miſantropie commence à ſe manifeſter; mais comme tous les excès ſont dangereux, elle dégénère en ſingularités, qui auraient dû depuis long-tems faire regarder comme un homme qui, de propos délibéré & de gayeté de cœur, s'éloigne du bon ſens & de la raiſon, uniquement pour ne s'attacher qu'à des viſions & à des chimères. Cet homme ne veut plus être fait pour les hommes; on dirait à le voir agir, que ce ſont eux qui doivent être faits pour être en bute à ſes boutades & à ſes caprices. Ne veut-on pas ſe prêter à ſes ſentimens romaneſques & à

ſes frayeurs ridicules, on devient tout-à-coup ſon plus grand ennemi? Il crie à la trahiſon, à la perfidie; il pleure, il gémit, enfin il tombe dans l'enfance; c'eſt ce que l'on peut dire ſans l'outrager.

D'ailleurs ſa probité, ſa ſimplicité, ſa pitié envers les affligés & ſa ſobriété ont toujours fait la baſe de ſon caractère; je ne dis rien de trop en affirmant que tous ceux qui l'ont accuſé de noirceur d'âme ou de méchanceté étaient les plus méchans des hommes. Perſonne n'a lieu de ſe plaindre de ſes frauduleux reſſorts, il n'en connut jamais. La ſoif de l'or ne l'altère pas, il ſemble ne reſpirer que pour jouir d'une parfaite indépendance: toute ſon ambition ſe borne à vouloir être lui ſeul ſon roi, ſon maître & ſon légiſlateur. Si c'en eſt une, voilà ſa folie; on

ne s'en apperçoit que parce que la fortune la privé des moyens de la cacher. Au tableau que je viens de faire, reconnaiſſez J. J. Rouſſeau ; je crois même qu'il aurait pu diſpoſer à ſon gré de tous les objets qui fixaient ſon premier point de vue, s'il eût voulu tant-ſoit-peu ſe prêter aux généreux penchans de ceux qui ſe faiſaient un mérite de l'accueillir & de le protéger. Combien de fois lui en ont-ils offerts les moyens ? y avait-il de la ſageſſe à les refuſer ? C'eſt ſon orgueil s'écrient ſes ennemis ; c'eſt ſa folie leur répondent ceux qui s'y connaiſſent mieux. Rouſſeau n'en convient pas, parce que de toutes les maladies, celle-ci eſt la ſeule que les malades ne veulent pas avouer, pourquoi ? parce qu'ils n'en reſſentent pas les douleurs.

Demandez-le à M. Hume en colère contre le Genevois expatrié ; demandez-le à tel homme que ce puisse être dans l'accès d'un transport frénétique : il ne vous récitera que des rêves, des mots entrecoupés par des gémissemens, des sanglots & quelquefois des larmes.

Que J. J. Rousseau, de sens rassis, vous fasse le tableau de la conduite d'un esprit égaré, & qui serait positivement la peinture de la sienne dans le fort de ses égaremens, il vous dira avec tout le sublime de la Rhétorique, que cet homme a perdu la tête, qu'il faut le saigner, le baigner & le faire prendre une potion d'ellébore ; mais faites ce compliment à ce Philosophe, il vous donnera bientôt des preuves qu'il ne sent ni ne connaît son mal. Ses transports & ses empor-

temens colériques en feront fur le champ la preuve. Pour fe venger il demandera du papier ; & armé de plume & d'encre, Dieu fait comme il vous habillera : ne l'a-t-il pas lui-même avoué, quand il écrivit à M. Hume que celui-ci n'ignorait pas *que l'on fait fort bien qu'il ne faut que le mettre en colère pour lui faire faire bien des fotifes*. Qu'eft-ce que des fotifes qui proviennent des accès d'une violente colère ? ne font-ce pas les preuves d'une conduite extravagante, ou de la plus haute folie ? il y a quelqu'apparence que deux fortes de folies agiffent alternativement fur l'âme & l'efprit de ce Genevois. Folie paifible & fupportable, & folie frénétique. Je ne m'attacherai qu'à démontrer que la premiere domine fur l'autre, & que ce qu'on appelle orgueil, ingratitude

gratitude & méchanceté, ne ſont autres choſes que les effets de la maladie dont il eſt viſiblement attaqué.

La preuve que Rouſſeau n'eſt point orgueilleux, c'eſt qu'il ne ſe fait aucun ſcrupule de fréquenter indifféremment toutes ſortes de perſonnes de quelques conditions qu'elles ſoient, pourvu qu'il les croye d'honnêtes gens. Si ce ſont des eſprits unis quoique bornés, il ne leur fait pas reſſentir cette ſotte ſupériorité que veulent avoir en dépit de l'égalité humaine quantité d'Ecrivains de nos jours, qui s'imaginent être d'une nature plus excellente que ceux qui ne barbouillent point de papier. Notre Philoſophe malade n'affecte pas de mettre les poings ſur les côtés en parlant à des hommes confondus

parmi le vulgaire ; cependant ſon antagoniſte veut faire entendre que l'orgueil eſt ſon vice dominant. Eſt-il quelqu'un qui paraiſſe plus humble dans ſa parure & dans ſes diſcours familiers ? M. Hume lui prête une ſoif ardente pour les richeſſes, en diſant que pour s'en déſaltérer *il affecte aux yeux du public une extrême pauvreté :* cette médiſance eſt démentie par le déſintéreſſement avec lequel cet homme a abandonné la plupart de ſes productions aux Libraires.

On m'oppoſera peut-être l'orgueil & le mépris des richeſſes que Diogène fit paraître vis-à-vis d'Alexandre ; mais n'a-t-on pas fait de ce cynique le portrait comme d'un fou de la premiere claſſe ?

Rouſſeau n'eſt point ingrat ; il pouſſe même la ſenſibilité & la

reconnaiſſance à l'excès lorſqu'on l'a obligé, témoins ſes tranſports & les larmes dont il arroſa le viſage de M. Hume lors de leur arrivée en Angleterre; au reſte, je ſuis aſſez de ſon ſentiment lorſqu'il dit qu'on ne peut pas marchander ſur la reconnaiſſance comme ſur une piece de drap. Il n'eſt point méchant, & tous les traits de méchanceté que l'on décoche ſur ſon caractère, ne ſont que les ſuites de la prétendue ingratitude dont on l'accuſe. Si quelqu'un s'aviſait de faire la queſtion en demandant d'où peut provenir l'égarement de l'eſprit de cet Auteur ſi eſtimable par quantités de beaux traits répandus dans ſes Ouvrages? Je répondrais qu'il faudrait remonter juſques aux tems de ſa premiere condition, & le voir paſſer de la bou-

tique d'un Horloger dans le Temple des Muſes. Le voir voyager tantôt bien & le plus ſouvent mal à ſon aiſe, expoſé à des chagrins & à des revers qui n'affermiſſent pas l'eſprit humain. Ne voit-on pas tous les jours que de grandes tribulations, de même que les excès de joie & de triſteſſe, ou quelquefois une frayeur exceſſive peuvent ſelon la faibleſſe du tempérament de ceux qui y ſont expoſés, opérer le bouleverſement des ſens, & frapper les fibres du cerveau juſqu'au point que l'âme & le cœur peuvent en être troublés, qu'ils peuvent attaquer les nerfs, ralentir ou précipiter la circulation du ſang, & enfin priver du plus au moins la réflexion & le diſcernement de leurs fonctions ordinaires. On remarque qu'autant d'hommes affligés

de cette maladie, autant de maladies différentes dont la plûpart ſont incurables.

N'eſt-il pas des fous que l'on eſt obligé d'enchaîner & de garotter, d'autres plus dociles, mais ſujets de tems à autres à des tranſports frénétiques qui exigent les mêmes précautions; d'autres qui, à la vue du public, penſent, parlent & agiſſent comme le reſte du gros des hommes, & dont les égaremens d'eſprit ne paraiſſent qu'aux yeux de ceux avec leſquels ils vivent; d'autres dont la folie ſemble être attachée aux phaſes de la lune, & dont la maladie eſt couverte par les différentes interprétations que l'on fait de leurs paſſions & de leur conduite.

Combien de fois ne prend-on pas pour un défaut du cœur ou du

ſentiment ce qui, dans le fond, n'eſt qu'une altération ou faibleſſe de l'eſprit humain.

Je crois que c'eſt dans ces dernieres claſſes que l'on peut placer J. J. Rouſſeau, ſans qu'il puiſſe s'en offenſer, puiſque ce genre de maladie le purge entiérement des vices du cœur & de l'âme dont ſes ennemis l'accuſent injuſtement.

Ouvrez l'Hiſtoire de France, n'y trouverez-vous pas un grand Roi qui, par trois accidens différens, eût le malheur d'être troublé. Le premier fut un coup de ſoleil, qui lui ayant cauſé des tranſports au cerveau, commença cette fâcheuſe opération; la ſeconde fut l'apparition ſubite d'un homme noir qui, à ſon paſſage dans une forêt, ſe préſenta ſubitement à ce Prince en lui criant qu'on le trahiſait, & que

l'on confpirait contre lui, & le troifiéme fut la chûte d'une lance fur un cafque, & dont le bruit fonore effraya tellement ce bon Prince, qu'il fe troubla, au point qu'il s'imagina être livré à fes ennemis; alors il entre en fureur, tire fon épée, prend tous ceux qui fe trouvaient devant lui pour des confpirateurs, fonce fur eux, court, crie, frappe & tue à tort & à travers jufqu'à ce qu'il tombe en pamoifon ou en délire : on eft obligé de le lier fur un chariot, on le remene en fon palais. Il réprend fes efprits, rentre dans toute l'étendue de fon bon fens, continue de gouverner des cinq, fix & fept années de fuite avec autant de fageffe que de prudence. Croirait-on qu'il laiffait voir pendant les intervalles lucides que lui laiffait fon

mal, toute la force d'eſprit & la ſagacité dont ſe pourrait glorifier le prince le plus accompli?

Que l'on réfléchiſſe ſur ce paſſage, & ſur la maladie de J. J. Rouſſeau, on y trouvera tout au moins, quant aux intervalles lucides, beaucoup de rapport; ces intervalles ne ſont pas de ſi longue durée chez le Philoſophe Genevois, mais elles ſont d'une nature capable de faire connaître que malgré qu'il n'y a point d'eſpèce de frénéſie qui ſe reſſemble, & qu'elles different toutes, que cependant il en eſt qui ſe rapprochent. On en pourrait dire de même des paſſions violentes, comme de l'amour du jeu de l'ivrognerie, de l'ambition, de la haine & de la vengeance, qui tiennent beaucoup de la force ou de la faibleſſe du tempérament de

ceux qui ont le malheur de s'y laiſſer emporter.

Il en eſt peu qui ſe corrigent par les exhortations ou les ménaces qu'on leur fait en leur oppoſant les loix divines & humaines. Les plus entêtés prennent même pour des outrages les bons conſeils que leurs amis ou leurs proches s'empreſſent à leur donner, & les autres ne ſe laiſſent perſuader que par l'impoſſibilité, où les mettent les cauſes ſecondes, d'atteindre à leur but: un amant, parce que l'objet qui ne peut le ſouffrir a des yeux pour un autre; un joueur, parce que ſes finances ſont taries; un vindicatif, parce que ſon adverſaire eſt plus puiſſant que lui; enfin, parce que l'homme, étant ſubordonné, eſt contraint de fléchir à l'approche des circonſtances.

Il n'y a point de milieu, il faut que Rouſſeau convienne que ſa maladie n'eſt autre choſe que le déréglement de ſon eſprit & non pas l'effet de la perverſité de ſon cœur. Je ſuis perſuadé qu'un homme qui a tant ſoit peu ſa réputation à cœur, préférera toujours de paſſer plutôt pour un eſprit aliéné ou dérangé, que pour méchant, inſolent, orgueilleux & ingrat. C'eſt cependant avec ces dernieres couleurs que M. Hume fait le tableau du caractère de ſon ancien ami. Il a tort, c'eſt pourquoi je conclus à ce que le public équitable, oblige M. le Philoſophe Anglais à faire au Philoſophe Genevois, une réparation complette en y joignant tous les frais, dommages & intérêts. J'ai dit plus haut qu'une violente frayeur peut conſidérablement

contribuer à l'altération de l'esprit. Qu'on se rappelle ce terrible décret de prise de corps, qui, comme un coup de foudre, vint frapper l'esprit du Genevois, lorsque son Emile fut lacéré : frayeur, saisissement, consternation, amour-propre blessé à mort vinrent tour-à-tour jetter le trouble dans son âme ; son cœur agité par différentes passions, palpite, s'évanouit & se resserre. Le public en avait oui le coup, mais pouvait-il en ressentir les effets ? J. J. Rousseau seul les sentait bien mieux que les soufflets en l'air qu'il envoyait à son Patron par la poste : cette époque seule suffirait pour ébranler le plus ferme Stoïcien. A peine cet orage a cessé, que J. J. Rousseau en essuye encore un plus funeste à Geneve : les journaux & les papiers publics l'annoncent, mais les

Lecteurs n'en éprouvaient pas le suites douloureuſes. Le bon J. J. Rouſſeau était le ſeul que les carraux de Jupiter avaient frappé. Le ſaint homme Job ne ſe trouva jamais dans une ſituation auſſi accablante, & l'on ſait, que dans l'excès de ſes plaintes & de ſes tranſports, ſa colère le plongeaint en quelque ſorte juſques dans les bras du délire.

Tous ces revers inopinés & les plus affligeantes tribulations, diſent certains raiſonneurs opulens & heureux, ne ſauraient ébranler le grand homme. Le Philoſophe doit y être préparé : quand elles arrivent, il fait ceci, ou il doit faire cela; ah! que j'en ai connus de ces brillans moraliſtes qui ne parlaient ainſi que parce que eux-mêmes n'avaient jamais eu que de très-faibles déplai-

ſirs; mais combien en pourrais-je nommer, non-ſeulement en Angleterre, mais par-tout ailleurs, qui, pour un intérêt de peu de choſe, la perte d'un petit procès, la mort d'un parent, celle d'une maîtreſſe & ſouvent moins encore, ſe ſont abandonnés à des excès plus funeſtes, juſques enfin à s'arracher la vie par l'eau, le feu, le fer ou le poiſon. Que ne profitaient-ils de leür ſtoïciſme ? pourquoi la plupart des hommes ne s'attachent-ils pas à mieux connaître les facultés de l'âme & de l'eſprit ? parce qu'ils s'appliquent trop à raiſonner ſur les évenements, & ne réfléchiſſent que très-rarement ſur leur cauſe premiere.

Le Rapporteur, de bonne foi, qui eut occaſion de voir M. Rouſſeau à Montmorency, lui fait un compli-

ment, par lequel on ne remarque pas qu'il ſe ſoit apperçu de la maladie qui affligeait plus ſon eſprit que le corps de ce Philoſophe; il ſe charge de ſa juſtification, elle lui fait honneur : il défend l'innocent outragé, & ſon plaidoyer lui attirerait encore plus d'ologes, ſi celui pour lequel il plaide ſe portait bien.

Une premiere lecture de l'expoſé lui montre M. Rouſſeau *ſingulier*. On peut dire que la politeſſe ſe perfectionne de nos jours comme les modes; pourquoi ne pas dire malade. La ſeconde le lui fait voir plein de candeur & de ſenſibilité; pourquoi n'a-t-il pas ajouté le mot de *trop*, qui aurait mieux fait comprendre au Lecteur que l'excès des paſſions de l'âme les fait dégénérer en faibleſſe; mais la troiſieme lec-

ture de l'expoſé, en confirmant le jugement qu'il a porté ſur cette affaire, c'eſt-à-dire, *de trouver l'illuſtre Genevois innocent*, innocence qui lui fait reſſentir *un treſſaillement de joie en appercevant à la fois ſa plaine juſtification, & l'évidence des torts de ſon adverſaire.* C'eſt beaucoup dire, *ſa plaine juſtification*, en ſuppoſant qu'il ſe portait bien, & ce n'était rien dire de trop en convenant que ſa maladie était manifeſte. Dans le premier cas, il y a apparence que jamais Rouſſeau ne ſe fut brouillé avec M. Hume, pour des procédés indifférens, de nul intérêt, & qui n'attaquaient point l'honneur. Comme aliéné d'eſprit, de quoi accuſe-t-il M. Hume? d'être un traître : comment le fait-il? qui eſt-ce qui le lui a rapporté? qu'il nomme l'accuſateur,

ou les témoins : il n'en fait rien, il ne produit que des ſoupçons : il promet cependant des indices & des démonſtrations, il ne tient pas parole : pour toute conviction, il fait parler un homme enſéveli dans les bras du ſommeil, à qui il fait dire *je tiens J J. Rouſſeau ;* & après avoir tiré mille fauſſes conſéquences de ces paroles, il termine trente-huit pages d'écriture par demander à l'accuſé s'il eſt vrai qu'il l'a trahi ? & preuve qu'il n'en ſavait rien, c'eſt qu'il confeſſe lui-même que, *ſi cela n'eſt pas, il eſt le plus malheureux & le plus vil des hommes ; qu'il deſire d'être cet objet mépriſable*, c'eſt-à-dire, de trouver M. Hume innocent, pour avoir le plaiſir *d'être proſterné devant lui, foulé à ſes pieds, criant miſéricorde, faiſant tout pour l'obtenir, publiant à haute voix*
ſon

ſon indignité, & conclut par un paradoxe énigmatique, en diſant, *il n'y a point d'objection dont un cœur qui n'eſt pas né pour elle, ne puiſſe revenir.* Je crois bien qu'un homme agité par les tranſports d'une maladie incurable peut s'égarer à ce point-là ; mais qu'un homme bien ſain comme vous, mon cher confrere, en belle proſe, puiſſe en liſant tant de folies ne pas s'appercevoir de l'aliénation de l'eſprit de celui qui les a faites, c'eſt une de mes plus grandes ſurpriſes. Quoi! M. le Rapporteur vous condamnez, *M. Hume d'avoir fait publier une brochure pour ſe plaindre, tandis*, ajoutez-vous, *que M. Rouſſeau n'a répandu les ſiennes que dans le ſecret de l'amitié.* Vous aviez ſans doute oublié l'article du St. James Chronicle, ou l'illuſtre Genevois ap-

prend au public que ſon ennemi déclaré l'Auteur de la Lettre attribuée au Roi de Pruſſe, a des complices en Angleterre. M. Hume, diriez-vous, n'y eſt pas nommé; non, mais le public le ſoupçonne & le montre au doigt : ainſi en fait d'imprimé, c'eſt J. J. Rouſſeau qui eſt le premier aggreſſeur. Ne défie-t-il pas enſuite M. Hume de faire imprimer tout ce qu'il a en main! eſt-ce que de pareils défis ne ſont pas des preuves d'un égarement marqué au coin de la plus haute folie? n'eſt-ce pas vouloir appeller un homme en duel, ſans pouvoir l'accuſer de nous avoir deshonorés. J. J. Rouſſeau a tort, M. Hume n'a pas raiſon : vous défendez mal le premier, & vous condamnez trop légèrement le ſecond. Peut-être aurai-je moins de raiſon encore vis-

à-vis de certains esprits, qui diront en lisant ceci, & moi, je vous siffle tous les quatre.

N'outrez pas la politesse, & ne dites pas qu'au jugement de plus d'une personne sensée, M. Hume n'a pas moins de vanité que de bienfaisance : vous auriez dû dire avec toute la franchise dont je vous crois capable, que l'ostentation & la vanité l'emportaient sur la bienfaisance; parce que, lorsque celle-ci émane d'un principe généreux, telle que puisse être la conduite active & passive de l'obligé, le bienfaiteur observe un éternel silence sur ses bienfaits. Il peut, avec toutes les voyes permises, repousser la méchanceté & les indignités de l'ingrat qu'il a obligé, mais loin d'en faire parade ou de les lui reprocher, il doit observer un éternel silence à cet égard.

J'ai déjà mis au jour les motifs qui pouvaient avoir engagé M. Hume à protéger l'illuſtre Genevois, & vous n'avez pas tout-à-fait bien remontré en inſinuant que cet Anglais avait pris de l'ombrage en fixant avec trop de jalouſie la réputation & les talens de Rouſſeau; s'ils n'euſſent pas été attaqués avec quelque différence de la même maladie, c'étaient deux aſtres qui, par des rayons éloignés de leur globe, auraient pu s'éclairer réciproquement, pour enſuite communiquer au genre humain les lumieres les plus intéreſſantes. C'eſt à quoi tout Ecrivain doit aſpirer: c'eſt même dans cette idée que je vais encore donner un coup de pinceau aux devoirs de la bienfaiſance.

Offrir des ſecours à un illuſtre

malheureux ſans le connaître autrement que par ſon mérite, lui procurer un aſyle plein d'agrément, voilà qui eſt digne d'une belle âme, & qui honore infiniment celui qui ſe plaît à couronner ce chef-d'œuvre du ſentiment, par un oubli volontaire de ſes ſervices généreux; mais ſi, non content de reprocher en public à l'obligé les dons qu'il lui a faits, il étale encore par oſtentation ceux auxquels il n'a eu qu'une part indirecte; je ſoutiens qu'il s'eſt payé par lui-même d'une reconnaiſſance qu'il ne méritait pas; mais que d'un autre côté l'obligé ſe cabre, s'irrite & ſe déſole & crie à la trahiſon, à cauſe que ſon nouveau bienfaiteur veut avoir ſon portrait en grand, à cauſe qu'il ſollicite ſans un plein pouvoir une penſion pour lui, à cauſe que le hazard introduit

dans la maiſon qu'ils habitent, des gens que Rouſſeau n'aime pas, à cauſe qu'il le ſoupçonne d'être en correſpondance avec celui qui l'a plaiſanté, en vérité on ne peut s'empêcher de crier à la folie. En peut-on faire moins, lorqu'il fait un crime à ſon ami de ſes longs regards, de ſon ton de voix, de ſes geſtes, de ſon flegme & de ſon ſilence ? Etait-ce dans l'ordre des bienſéances de montrer de l'humeur & des caprices outrés vis-à-vis de celui qui témoignait tant de bonne volonté pour lui ? N'y avait-il rien de plus choquant que de le bouder, de ſe lever bruſquement en ſa préſence, de ſe promener en affectant les bras croiſés, & tout à coup de ſe jetter à ſon cou, de l'embraſſer, de pleurer, de lui demander pardon, & de s'écrier : *non, D. Hume n'eſt pas*

un traître, &c. Combien d'autres traits ſemblables ne pourrais-je pas répetter pour prouver que ce n'eſt pas ainſi qu'on doit agir à l'égard de ceux qui s'employent à nous rendre heureux, & qu'une telle conduite, en remontant juſqu'à la maladie d'où elle dérive, eſt bien plus digne de pitié que de reſſentiment.

Malgré toute la conduite reſervée de M. Hume & toute la ſageſſe qui brille dans ſes œuvres, qu'il me permette de lui demander où étaient ſes yeux & ſes oreilles quand ſon nouvel ami s'abandonnait en ſa préſence à tant d'excès déraiſonnables. N'était-il pas lui-même un peu affecté de la même maladie. Eſt-ce que celle que Rouſſeau apportait en Angleterre ſerait devenue épidémique au-délà de

la mer? Je ſerais tenté à le croire; il fallait être bien préoccupé ou bien aveugle pour ne pas ſe perſuader que tant d'extravagances n'étaient que les accès de la maladie de ce Genevois, il fallait que M. Hume fût bien malade lui-même pour ne pas s'en appercevoir, où il fallait être bien méchant, après s'en être apperçu, pour faire ſuccéder au reſſentiment la plus mépriſable de toutes les vengeances.

Enfin vous trouvez, M. le Rapporteur qu'*il eſt contre nature que M. Rouſſeau, d'abord ſi confiant & ſi ſenſible aux bienfaits de ſon ami, change enſuite tout à coup de langage, à moins*, dites-vous, *qu'il ne ſoit prouvé que ce Genevois ſe ſoit échappé des petites maiſons*. Non, cela n'eſt pas encore prouvé; mais ce même changement,

changement, avec toutes les circonſtances qui le précèdent & qui l'accompagnent, dénote viſiblement qu'il en prend le grand chemin. J. J. Rouſſeau s'égare de propos délibéré; il demande une explication; ſur quoi la fonde-t-il? ſur des ſoupçons: ſes doutes ne ſont fondés que ſur des conjectures très-équivoques: il ne produit que des frayeurs chimériques. Quoi! à cauſe que dans l'accès de ſon trouble, il s'eſt écrié *Non, David Hume n'eſt pas un traître,* vous voulez que celui-ci le ſoupçonne de trahiſon: s'il eût dit, oui, je ſoupçonne que David Hume eſt un traître; alors l'Anglais ſûrement aurait parlé. Si quelqu'un diſait en votre préſence, non, le Rapporteur de bonne foi n'eſt pas un menteur, iriez-vous follement vous imaginer qu'il a voulu vous accu-

ſer de menſonge, ou prendriez-vous cette façon de parler pour une apoſtrophe injurieuſe ? Eſt-ce que M. Hume devait prendre l'affirmative pour la négative ; je ſuis même certain que le ſilence dans pareille occaſion prouve beauçoup mieux l'innocence, que tous les éclairciſſemens que l'on voudrait tirer d'une accuſation ſi équivoque. S'il s'était recrié avec chaleur ſur un pareil ſoupçon, qui, entre nous, n'eſt pas des plus galans, n'aurait-il pas donné à penſer qu'en effet il tramait avec les ennemis de Rouſſeau un complot contre lui. C'eſt en conſidération du profond ſilence qu'il obſerva alors, que je ſoupçonne cet Anglais d'être un homme fort ſenſé, mais qui l'aurait été davantage, s'il n'eût pas informé le public qu'il ne ſe connaît pas bien en hommes,

& moins encore en gens aliénés d'eſprit. J. J. Rouſſeau prouvait bien qu'il était de ce nombre; en creuſant juſqu'où cette prétendue trahiſon pouvait s'etendre, la choſe ne valait ſeulement pas la peine de s'en inquiéter; ſa vie, ſa liberté, ni ſon honneur ne courraient aucuns dangers. Son amour-propre ſeul s'y trouvait offenſé : on ridiculiſait un pauvre Etranger, qui crie à la trahiſon, parce que ſes ſingularités lui avaient attiré quelques plaiſanteries qui ne ſont point des complots, ni des coups de poignards : dans ſemblables rencontres, on patiente, on diſſimule, on ſe tait pendant quelque tems : on voit venir. Si le ſoupçon eſt fondé, on ſaiſit adroitement la preuve la plus claire & la moins équivoque pour faire connaître à un homme capable de jouer les

malheureux, que ſes ſentimens ſont abominables, que ſon cœur ſe pourrit : enſuite on lui tourne le dos, on ſe conſole par le témoignagne d'une bonne conſcience, on l'oublie, on n'y penſe plus.

Pouviez-vous ne pas remarquer que toutes les autres lamentations du Philoſophe Genevois ne roulaient que ſur des vétilles dont une ſoubrette aurait eu honte de s'occuper. Quoi! ſe formaliſer des froideurs ou des incivilités de gens avec leſquels on a nulle liaiſon; prendre leur peu de ſavoir vivre pour des mépris ou pour des inſultes outrageantes ; remplir des pages entieres pour relever avec aigreur des railleries qui ſont de toutes les ſociétés ? par exemple celle qui fut faite ſur la préférence que le Genevois donna à Madame

Garrik plutôt qu'au *Musæum*, n'était pas un outrage assez grave pour mériter de s'en ressouvenir.

Il n'y a pas un homme sensé qui n'envisage l'Auteur d'Heloyse comme un esprit égaré, quand il commente & interprête les paroles de M. Hume, qui, soit en dormant ou en veillant, s'écrie, *je tiens J. J. Rousseau ;* est-il plus sage quand il parle des *regards longs* & des profondes rêveries de l'Auteur Anglois en le fixant. Si j'ai pu lire dans les idées de M. Hume, voici à ce que je m'imagine, les pensées qui accompagnaient ses réflexions. Est-il possible, disait-il en lui-même, que j'aie fait la sottise d'empaqueter avec moi cet extravagant? est-il possible que j'aie pu concevoir le projet de rendre cet homme heureux malgré lui-même? ce-

pendant j'ai le public & mon honneur à ménager. Je ne puis lui tourner le dos ſubitement ſans faire crier après moi : mes ennemis, mêmes ceux qui ne voudraient pas du bien à cet Etranger, prendraient occaſion, en écoutant ſes plaintes, de me peindre de toutes les couleurs. Voyons, tâchons de nous tirer doucement cette épine du pied. Faiſons plus, ſollicitons une penſion pour lui, il eſt plus noble de dénouer l'amitié que de la rompre avec éclat ; je vois bien que cet homme n'eſt plus à lui-même ; mais de le déclarer tel, je m'expoſerai moi-même aux railleries piquantes des mauvais plaiſans dont le ſiecle abonde. Avez-vous pu annoncer ce Genevois, me reprocherait-on, pour un ſage, tandis que l'*Anglais* aurait été un Caton vis-à-vis de

lui? Voilà, je crois, tout ce que M. Hume pouvait penſer en fixant ſon compagnon de voyage. En êtes-vous bien ſûr, me direz-vous? pas tout-à-fait, parce que ſi l'Hiſtorien Anglais convenait que j'ai deviné juſte, il ſe rendrait capable de la plus grande folie, en ce qu'il n'eſt pas dans la nature, d'intenter un procès à un fou, à moins que l'on ne ſoit de vingt-quatre carats plus inſenſé que lui.

Comment ſe peut-il, M. le Rapporteur, que vous ne vous ſoyez pas apperçu que le beau morceau de la longue Epitre de Rouſſeau, & dont vous admirés le touchant & le pathétique, n'eſt autre choſe que le témoignage de la faibleſſe de l'eſprit de celui qui l'a compoſé.

Dites-moi, eſt-ce le langage du Philoſophe? que ſignifient ces pa-

roles, *vous me tenez par l'opinion, par les jugemens des hommes.* Que lui importe cette bonne ou mauvaise opinion lorsque ses mœurs, sa conduite & sa conscience n'ont rien à lui reprocher. Que veut dire de plus *vous me tenez par ma réputation*, n'est-ce pas une répétition de la phrase précédente. Qu'entend le bon J. J. Rousseau lorsqu'il dit, *vous me tenez par ma sûreté.* Ne dirait-on pas qu'il appréhende d'être enlevé en Angleterre pour être conduit dans les prisons de Geneve. Est-ce au milieu d'une Province de la Grande-Bretagne environné de gens d'honneur & de probité que l'on puisse s'exprimer ainsi, ou avoir une pareille frayeur? Que veut dire ce grand Philosophe? s'imaginant reprocher à M. Hume sa trahison, lorsqu'il dit, *je prévois*

la ſuite de tout cela, ſur-tout dans le pays où vous m'avez conduit, & où, ſans amis, & étranger à tout le monde, je ſuis preſqu'à votre merci. Rouſſeau avait raiſon de dire qu'il était malade en écrivant cette Lettre, il y a même toute apparence que c'était pendant la plus forte criſe de ſa maladie.

Que ſervent les amis à un homme qui aimerait mieux à ce qu'il dit lui-même, loger dans un trou de la garenne de Wooton, que dans le plus bel appartement de Londres? Eh ! que m'importerait à moi de n'avoir point d'amis en Angleterre, quand je ſerais certain, comme M. Rouſſeau, d'en trouver ailleurs; voyons comme il s'explique là deſſus. *Enfin on dit que je ſuis ſujet à changer d'amis, il ne faut pas être bien fin pour comprendre à quoi cela prépare. Diſtin-*

guons, *j'ai*, ajoute-t-il, *depuis vingt & cinq & trente ans des amis très-ſolides : j'en ai de plus nouveaux, mais non moins ſûrs, & que je garderai plus long-tems ſi je vis;* parce qu'apparemment les modernes ſont plus jeunes que les anciens. A quoi aboutiſſent ces détails? à quoi ſervent ces diſtinctions? Eh! qu'importe au grand homme les *on dit?* il laiſſe dire & va toujours ſon train : en faiſant bien, les *on dit* ſe démentent réciproquement, & notre gloire en devient plus brillante à la vue des honnêtes gens. Eſt-ce qu'avec des amis très-ſolides & de trente ans & avec d'autres plus jeunes que l'on peut garder juſqu'au tombeau; on peut appréhender quelques fâcheux revers & riſquer de mourir de faim. Qui dit avoir des amis, quel tréſor peut-on leur comparer?

Ah! ſi M. Rouſſeau avait aſſez de bonté pour moi que de me prêter ſur mon billet, ſeulement une demi-douzaine de ſes amis ſolides, je me croirais au comble de mes vœux; j'en cherche un ſeul de, cette eſpece depuis quarante ans, ſans avoir encore pu le trouver. J'ai eu trois amis en toute ma vie, l'un m'a duré deux ans, l'autre ſix ſemaines : ils ont ceſſé de m'aimer parce que je n'étais pas riche, le troiſieme qui n'eſt pas plus opulent que moi m'aime beaucoup; & peut-être encore ceſſerait-il de m'aimer, ſi j'avais trop ſouvent beſoin des preuves d'une ſincere amitié.

Mais que j'aime votre réflexion, M. le Rapporteur, c'eſt celle que vous faites après avoir répété les lamentations de Rouſſeau. La voici, *ſi pour le malheur de l'humanité*,

dites-vous, *l'homme qui tient ce langage eſt un fourbe ; pleurons, Monſieur, pleurons ſur la perverſité du cœur humain ; rien n'eſt plus mépriſable qu'un Protée qui ſe varie & ſe pervertit au gré de ſes vues :* ce que vous dites-là eſt fort éloquent, mais il me fait appercevoir que vous n'êtes pas bon connaiſſeur en eſpece humaine. Vous avez connu M. Rouſſeau à Montmorency : cette ſeule viſite aurait dû vous apprendre pour toujours qu'il était incapable de duplicité & moins encore de lâcheté; mais ſi vous euſſiez eu de meilleurs yeux, vous auriez pû remarquer en même-tems qu'un excès de miſantropie eſt de tous les voiſins de la folie celui qui peut indiquer avec le plus de certitude ſa demeure. Vous me reprocherez, peut-être, que je ne ſuis

moi-même qu'un misantrope, & que je ne vois personne? La chose est bien différente, c'est que personne ne me veut voir, & que presque tous ceux que j'abhorde, sur-tout, depuis que l'on est scandalisé des procédés réciproques des deux Auteurs dont il est question, me soupçonnent d'être un esprit dangereux : pourquoi cela? parce que je me mêle de barbouiller du papier, & de penser un peu plus creux que la foule des hommes.

Si je veux essayer de leur persuader que bien loin d'imiter les perturbateurs de la littérature, je m'efforce à fuir leur exemple, ils me répondent que les bons doivent souffrir pour les méchans : ils répétent dix fois de suite, nous avons été trompés, nous craignons encore l'être. C'est à ces Messieurs à qui

vous auriez dû adreſſer cette belle réflexion que vous avez un peu déplacée ; je la répéte à deſſein. *Faudra-t-il donc fuir tous les hommes*, vous pouviez ajouter & tous les gens de Lettres, parce qu'il s'en trouve de traîtres & d'ingrats ; faudra-t-il faire divorce avec la ſociété, parce que la ſociété qui eſt la nature morale a ſes monſtres, comme la nature phiſique a les ſiens. Je le ſais par expérience, quelque clair-voyant que l'on ſoit, rien n'eſt plus difficile que de pénétrer de prime abord le germe de la folie, & que le plus ſage pourrait s'y méprendre ; mais quand on voit qu'un homme lettré ou même non lettré, s'eſt ſingulariſé à pluſieurs repriſes par des traits qui indiquent cette maladie, la charité veut que l'on contribue autant qu'il

eſt poſſible à ſa guériſon, & la prudence ordonne d'un autre côté, quand le mal eſt incurable, de s'en ſéparer pour toujours; mais on ne finit pas ainſi que M. Hume l'a fait. On ne le cite pas devant le tribunal du public pour l'accuſer de méchanceté & d'ingratitude : on ne le deshonore pas par des calomnies injurieuſes; bien-loin delà: on le plaint, on lui tend même des ſecours, enſuite en elevant les yeux au Ciel on lui rend grace qu'il nous a garanti d'un pareil accident. Ne voit-on pas tous les jours que des revers accablans n'affectent l'âme de certains génies avec tant d'excès, que pour rompre avec plus de force les reſſorts qui règlent les opérations de l'eſprit.

M. de la Bruyere prétend qu'il y a des hommes qui ont deux âmes,

il cite Santeuil & le grand Corneille, & vous le grand, l'illuſtre & le très-petit Voltaire; vous faites un parallele des petiteſſes de ce Poëte applaudi avec ſes belles actions. Vous êtes étonné de ce qu'un homme qui prêche avec tant d'éloquence les ſentimens délicats, cherche à ſe venger lâchement contre un pauvre Muſicien; & qu'après avoir donné des preuves d'une animoſité implacable contre le phœnix des Poëtes lyriques, & du grand Rouſſeau, que ce même Ecrivain, s'arme généreuſement pour la défenſe des Calas & des Sirven; mais vous ne dites pas que, tandis que ſa plume combattait ſi vaillamment pour défendre l'innocence injuſtement flétrie, deshonorée & tiranniſée, qu'il s'en ſervait en même-tems pour outrager un homme que

cet Auteur avait ruiné. Jore, ce fameux Libraire de Rouen, pourſuivi par l'infortune, ſe trouvait, il y a quatre ans, à Amſterdam. Voltaire l'apprend & lui écrit à peu près dans ces termes:

« En conſidération de l'état miſérable où vous êtes, je vous » enverrai douze louis d'or, aux con- » ditions que vous m'enverrez une » rétractation en forme & ſignée de » votre main de tout ce qui ſe » trouve à ma charge contre vous » dans le factum inſolent que l'Abbé » Desfontaines a écrit lorſqu'il mit » ſous les yeux du public vos griefs » contre moi. Quoi! offrir douze louis d'or à un homme dont on a été la cauſe de ſa ruine? un homme qui l'avait nourri & logé gratis pendant ſix mois, en lui prodiguant le titre de Mylord, que l'Auteur

avait exigé pour ſe dérober à ceux qui auraient voulu voir la piece curieuſe dans la perſonne du Virgile Français.

Il eſt vrai que Jore refuſa ſans héſiter une offre qui l'outrageait & le deshonorait en même-tems; peut-on lui en faire un crime ? ne ſait-on pas que ces ſortes de refus ne paſſeront jamais pour une oſtentation déplacée, & moins encore pour une preuve de la folie que l'orgueil inſpire. Ils ſont dans la nature, ils devraient couvrir de honte & d'opprobre ceux qui ont le front de s'y expoſer.

Mais Voltaire, ſelon vous, fait des bonnes œuvres, il aſſiſte les pauvres de ſes états naiſſans. Ignorez-vous que de deux preſſes qui travaillaient dans l'Imprimerie de Cramer à Geneve, avant l'arrivée

de Voltaire dans le voisinage de cette ville, quatre & quelquefois cinq `travaillent perpétuellement pour le Héros de la Littérature moderne. Ecoutez ceci, M. le Rapporteur, pour le rapporter plus au long quand vous le jugerez à propos. Candide, ses cousins & ses cousines, l'Ingénu, Zapata, &c. sont des pieces qu'on ne lit pas pour rien. Le grand débit qui s'est fait de la premiere a considérablement augmenté les revenus d'un Auteur qui a eu l'adresse de la faire valoir. L'histoire de Calas & celle des Sirven, sont d'une nature à intéresser tous les états & toutes les différentes conditions des hommes. Allez à Maroc, à Alger, à Tunis, à Constantinople, vous y trouverez *Candide.* Croyez, que celui qui, dites-vous, *se fait une affaire capi-*

tale de répandre des bienfaits dans ſes terres, n'ignore pas l'art d'en trouver la ſource. C'eſt dans les innombrables Editions de ces petites brochures que le *Pactole* * ſe déborde en faveur du généreux défenſeur des innocens opprimés & condamnés injuſtement. Son zele eſt fort louable & le ſerait bien davantage ſi les ſecours qu'il répand ſur eux, étaient plus puiſſans & plus conſidérables, mais ſachez que ce ne ſont tout au plus que les brouillards qui s'élevent au-deſſus de ce fleuve précieux.

Apprenez que la maladie de Voltaire n'eſt pas tout-à-fait celle de J. J. Rouſſeau; celui-ci n'a que la folie en partage, encore n'eſt-elle point dangereuſe aux liens de la

* Fleuve qui charie de l'or.

ſociété, mais ſon confrere que l'orgueil, l'avarice & l'ambition ne quitterent jamais, eſt encore outre cela attaqué de la maladie de la pierre. Son château de F. n'eſt pas aſſez vaſte pour un ſi grand homme; ſes enfans ni ſes héritiers colateraux n'en jouiront pas: peut-il ſe promettre de l'occuper encore long-tems? Ah! s'il avait non pas une âme bienfaiſante, mais ſeulement équitable, il retrancherait bientôt l'oſtentatieuſe dépenſe qu'il fait, pour la métamorphoſer en abondantes reſtitutions envers Jore, Meſdemoiſelles Dunoyer & tant d'autres malheureux qu'il a faits en s'enrichiſſant à leurs dépens. Que dites-vous de cette âme là, eſt-elle double ou ſimple? je vous en fais le juge, mais le public ſait à quoi s'en tenir.

Je vais répéter avec vous, *mais où m'emporte un zele indiſcret qu'enflamment à l'envi le ſaint amour de la vérité, & l'agréable deſir de la faire connaître!* Quant aux différens entre M. Hume & J. J. Rouſſeau, je crois que vous & moi nous avons ſuffiſamment démontré que le Philoſophe Anglais a donné trop *d'éclat à ſes bienfaits, & qu'il a cédé trop facilement aux impulſions de l'amour propre, & qu'il a laiſſé trop de liberté à un eſprit dur, inſenſible, trop intéreſſé*, qui ne croit pas que l'on doive avoir compaſſion des eſprits égarés : & qui, cependant, ſe déclare lui-même un homme fort inſenſé, en faiſant imprimer avec ſes griefs des calomnies & des atrocités contre ſon adverſaire. J. J. n'avait lâché contre lui que des ſoupçons ſi mal fondés, que le public n'au-

rait pû s'empêcher d'avoir pitié de celui qui s'en occupait. Que doit penſer un eſprit bien ſain après un examen bien réfléchi des pieces, non pas de ce grand, mais de ce très-ridicule procès? C'eſt M. Hume & non pas J. J. Rouſſeau qui montre le coupable, dans la conduite de M. Hume lui-même qui a manqué au diſcernement, à la candeur & à la modération. Eh! n'eſt-ce pas lui qui fait ſoupçonner, en prônant avec autant d'orgueil que d'oſtentation, la bonne œuvre qu'il avait commencée, que les motifs humains y avaient eu plus de part que le ſentiment & la vertu.

Que M. Hume ait eu connaiſſance ou non du libelle de M. Walpole, publié ſous le nom d'un Monarque couvert de gloire & de lauriers, dès qu'il n'y avait pas mis

du ſien, & qu'il ne s'était pas mêlé de l'impreſſion, pouvait-on le regarder comme coupable? J'oſe vous aſſurer, M. le Rapporteur, que ſi vous euſſiez voulu mieux éclaircir le public ſur cette affaire, vous auriez dit par qui & comment vous ſaviez que M. Hume avait avili Rouſſeau à Paris, *en le peignant comme un homme qui lui inſpirait plus de compaſſion que d'eſtime, d'un homme qui alliait la ſimplicité des mœurs au faſte de la plus ſuperbe Philoſophie, qui n'avait qu'une réputation uſurpée, établie par des opinions extravagantes, plutôt que par des talens extraordinaires.* Peut-on dire qu'un homme a uſurpé ſa réputation à la faveur d'une multitude de productions qui, la plûpart, ont été applaudies. Un autrefois, je vous prie de ne pas tant

imiter

imiter Rouſſeau en donnant trop avant dans l'énigmatique. Que pouvaient penſer du caractère de M. Hume ceux même à qui il aurait envoyé de Londres à Paris une peinture auſſi hideuſe que celle qu'il aurait entrepris de leur faire d'un homme qu'il avait pris ſi ouvertement ſous ſa protection. N'auraient-ils pas remarqué que l'Auteur Anglais dérogeait de gayété de cœur aux droits de l'hoſpitalité & aux ſentimens qu'inſpirent la juſtice & la charité.

Qu'un Etranger ſoit un artiſte médiocre, s'il eſt d'ailleurs doué de bonnes qualités, on ne peut lui refuſer de l'eſtime. On doit ſavoir diſtinguer l'ami d'avec le ſavant. On aimera l'un par ſympathie, ou parce que ſa candeur ou ſes vertus méritent notre eſtime; mais ſi ces

talens ſont bornés, on n'ira pas ſottement l'annoncer pour l'Oracle de Delphes : on ne peut le louer que par les endroits qui le méritent ; mais après avoir bourſoufflé ſon éloge, doit-on faire prononcer le public en faveur de notre opinion ? c'eſt comme ſi nous étions ſûrs qu'il ſe rangera de notre côté : prenons-y garde : il eſt malin, il pourrait nous ſiffler.

Je paſſe, à votre exemple, à la déclaration de M. d'Alembert ; mais je ne dirai pas avec vous *on croit volontiers ;* mais je crois très-poſitivement que ce phénix de la probité & de la bonne littérature a déſapprouvé la mauvaiſe plaiſanterie de M. Walpole, en avouant que cet Anglais *s'était fait aider pour le ſtile par une perſonne qu'il ne nomme pas, & qui devrait peut-être ſe nom-*

mer. Ce qui prouve combien M. d'Alembert a été éloigné de donner lieu au ſoupçon de J. J. Rouſſeau, qui, dans un excès de ſa maladie, dit avec une eſpece d'affirmative, qu'*en liſant cette Lettre, il y reconnut la plume de M. d'Alembert auſſi poſitivement que s'il la lui avait vu écrire.* Peut-on, avec du bon ſens, s'exprimer ainſi?

Je ne penſe pas, dites-vous, *que perſonne doute d'une aſſertion auſſi poſitive, étant donnée par un homme reſpectable à plus d'un titre.* Pourquoi donc ayant une ſi haute opinion du bon caractère de ce ſavant, lui faites-vous un reproche, en diſant *que l'on eſt fondé à croire que s'il n'a eu aucune part à l'invention, au moins a-t-il été conſulté ſur le fond & la forme de la plaiſanterie;* & quand cela ſerait, quel crime y aurait-il?

J'ose même croire que ce fut à la suite de cette consultation, que bien-loin d'approuver l'ironie, qu'il eut la charité de représenter aux esprits malins qui trempaient dans cette petite noirceur, *qu'il ne faut point se moquer des malheureux*, surtout quand ils ne nous ont point fait de mal. Le généreux procédé de M. d'Alembert, son esprit doux & solide, & son humanité se manifestent tout-à-la-fois dans sa déclaration ; il pousse même la complaisance jusqu'aux bornes de la complaisance même ; il y fait l'aveu naïf & sincere en démontrant qu'il n'a jamais été l'ennemi déclaré ni secret de M. Rousseau ; il s'offre même *à prouver, par des témoignages respectables, qu'il a cherché à l'obliger.* Eh n'admirez-vous pas, dans cette déclaration, son indifférence sur les

ſoupçons que J. J. Rouſſeau avait follement hazardés contre lui, de même que ſa modération, puiſque le prétendu Philoſophe Genevois, avait oſé dire que M. d'Alembert n'était qu'un homme adroit & ruſé.

Plus on réfléchit ſur la modération avec laquelle M. d'Alembert s'explique ſur le compte de J. J. Rouſſeau, plus j'entrevois de folie & d'erreur dans les rêveries de celui-ci, qui, de propos délibéré, ſe crée des ennemis qui n'ont jamais penſé à lui que pour le plaindre & le ſecourir. Ce ne ſont point le fruit des leçons de la philoſophie, qui font errer l'Auteur d'Emile; ce ſont les accès de la maladie dont il n'eſt que trop attaqué. A la ſuite d'une multitude de rêves, les ſoupçons le réveillent & le pourſuivent encore juſques dans les bras du

ſommeil : il couche avec eux : boit & mange avec eux ; il ſe promene en les accueillant ; comment pourrait-il s'en paſſer lorſqu'il écrit ſur les affaires qui le concernent.

On lui apprend que Mylord Littelton poſſede une copie correcte d'une piece ſatirique, compoſée contre lui par Voltaire ; auſſi-tôt il s'écrie : qu'*ai-je fait à Mylord Littelton! pourquoi eſt-il mon ennemi, je ne le connais pas!*

M. Rouſſeau par ſes lectures, & même parce qu'il avait pu remarquer depuis ſon arrivée en Angleterre, devait ſans doute être déjà informé, que même l'homme le plus opulent & le plus accrédité était expoſé de même qu'un étranger à ſe voir cenſurer ou plaiſanter dans les papiers publics ; mais que d'ailleurs l'honneur & la réputation des perſonnes n'y étaient jamais com-

promis, & qu'ainſi toutes les paſquinades qui auraient pû ſe faire ſur ſes ſingularités n'auraient jamais eu pour objet que de le corriger de ſes ridicules.

Je ſerais aſſez porté à croire que peut-être M. Hume aurait pû ſe laiſſer emporter par cette derniere idée; il faut pourtant convenir, ſi cela eſt, qu'il dérogeait entiérement au titre d'ami que J. J. Rouſſeau lui avait prodigué ſelon bien des gens avec un peu trop de précipitation: mais depuis quand Rouſſeau a-t-il cru que dans ce ſiècle on trouvait de vrais amis? Son aveuglement ou plutôt ſa maladie ne lui a pas permis de remarquer que M. Hume n'avait été le ſien, que comme le ſont la plûpart des hommes qui ne donnent leur amitié que pour des motifs qui ſont bien oppoſés aux ſentimens qui émanent des mouvemens du cœur.

Pourquoi le Genevois va-t-il s'avi-ſer d'aimer cet Anglais, comme on aimerait ſa maîtreſſe ? pourquoi en devient-il jaloux comme un Italien le ferait de la ſienne ? mais c'eſt aſſez réfléchir ſur la conduite d'un homme qui me ſemble, s'était trop ſingulariſé, pour que le public ne s'apperçût pas de ſa maladie. Il faut que je finiſſe cette réfutation, elle pourrait peut-être, à force de re-montrer des rêveries & des frayeurs ridicules, me faire contracter la contagieuſe maladie d'en enfanter moi-même à l'aſpect d'une chauve ſouris ou d'un moucheron. Ce que je puis dire, c'eſt qu'il me paraît que l'Editeur *de l'expoſé ſuccinct* a tout-à-fait manqué de charité & de diſcernement ; de charité, en ce qu'il n'aurait pas dû accabler un homme infortuné par des calomnies outra-geantes ; de diſcernement, parce

qu'il aurait pû remarquer, comme je crois, la conduite de J. J. Rousſeau en Angleterre, & même ſa Lettre de ſoixante-huit pages, ne prouvaient que l'affaibliſſement de ſon âme & de ſon eſprit, & non pas ſa méchanceté. Il aurait ce me ſemble pû pencher vers l'opinion des amis de M. Hume, & celui-ci déférer à leurs conſeils, & ne pas s'abandonner à un reſſentiment qui ne fait du tout point ſon éloge. Ses amis avaient raiſon de dire qu'il s'était trompé *en prenant les délires* de l'imagination pour les défauts du cœur. Aux larmes trop abondantes de ce vieillard ſeptagenaire, & à ſes excès de ſenſibilité, on pouvait conjecturer qu'il était prêt à tomber dans l'enfance, mais que ſon cœur avait toujours incliné du côté de l'humanité la plus tendre; ce qui ſe fait aſſez ſentir dans ſes

productions. A la conduite de M. Hume, à qui la voix de l'amitié s'est faite inutilement entendre pour l'engager à éviter une ſcene ſcandaleuſe, on croirait remarquer un homme qui n'eſt pas tout-à-fait auſſi malade que celui qu'il pourſuit; mais qui n'eſt pas moins ſenſible, & même plus vindicatif. Voici ce qu'a prononcé un très-honnête homme, après avoir parcouru l'*expoſé ſuccinct*. Rouſſeau n'eſt que malade, & non pas méchant, M. Hume, eſt malade & méchant tout à la fois. Je fais des vœux ponr la guériſon de tous deux, & particuliérement pour la conſervation de celui qui, dans cette affaire, a témoigné plus d'oſtentation, d'animoſité & de vengeance, que de généroſité & de grandeur d'âme.

F I N.

